

VIE

PAR DELA L'OCÉAN

LA

VIE D'ÉMIGRANT EN AMÉRIQUE

(République Argentine, États-Unis et Canada)

DU MÊME AUTEUR.

LES BOHÊMES DU DÉSERT (Voyage et aventures de l'auteur en Patagonie).

LE 21^e D'ARTILLERIE (Scènes et profils militaires).

VANDALES ET VAUTOURS ou L'INVASION, par un franc-tireur du corps Lipowski.

PAR DELA L'OCÉAN

LA

VIE D'ÉMIGRANT EN AMÉRIQUE

(République Argentine, États-Unis et Canada)

PAR

AUGUSTE FOUBERT



PARIS

IMPRIMERIE PAUL DUPONT

RUE JEAN-JACQUES ROUSSEAU, 41.

—
1875

Droits de propriété et de traduction réservés.

PAAP

FC

73

F68

ce
le
ta
d
n
E
pa
à
sa
P
no
à

A MON FRÈRE VICTOR

Major au 61^e régiment.

A toi qui aimes les voyages, je fais hommage de ce livre. Ayant un peu passé ma jeunesse à courir le monde, j'ai pu recueillir dans mes courses lointaines quelques notes qui, peut-être, auront le don de t'intéresser. La République Argentine et le Canada sont peu connus en France, et quant aux Etats-Unis, que l'aristophanesque Sardou dépeint par « la vie sauvage... éclairée au gaz, » il y a tant à dire sur ce pays, que la matière en est inépuisable. J'ai écrit ces lignes consciencieusement. Puissent-elles être utiles à ceux, — hélas! trop nombreux, — que notre époque tourmentée pousse à chercher un refuge sur la terre étrangère.

A GUSTE FOUBERT.

Pittsfield. — Massachussets (États-Unis d'Amérique).

23 juin 1874.

VIE D'ÉMIGRANT EN AMÉRIQUE

CHAPITRE I

En route pour Buenos-Ayres. — Passe-temps de bord. — La terre américaine. — Diaz de Soliz mangé par les Indiens Charruas. — Les rouges et les blancs de Montevideo. — Le pampero. — Arrivée à Buenos-Ayres. — Aspect général de la cité argentine.

Au-dessus de la famille, disait Fénelon, il y a la patrie ; au-dessus de la patrie, il y a l'humanité !

Partons donc visiter le domaine de l'humanité, sans oublier toutefois qu'on n'emporte pas la patrie à la semelle de ses souliers, suivant l'expression de Danton, le tribun célèbre.

C'était en décembre 1864. J'étais sur le trois-mâts le *Tourny*, de Bordeaux, faisant voile pour La Plata. Après avoir parcouru l'Égypte, remonté le Nil, vu les Pyramides, la fontaine de Moïse, la mer Rouge, le mont Sinaï, les mers de l'Inde et l'île de Ceylan, qui est le paradis terrestre indou ; après avoir, dis-je, fait partie de l'expédition de Cochinchine à l'âge de dix-neuf ans, l'envie m'était venue de visiter l'Amérique du Sud, et, en attendant que j'allasse faire une excursion au Canada et aux États-Unis, comme cela devait avoir lieu quelques

années plus tard, je m'étais mis en route sans même prendre le classique bâton de voyage des patriarches de la Bible.

En revanche, comme j'avais eu l'idée d'apprendre la physique amusante ou prestidigitation à mon retour de l'empire d'Annam, afin, — n'ayant pas de fortune, — de faciliter mes goûts de voyage, — goûts pour la satisfaction desquels il m'eût fallu largement vingt mille livres de rente, si j'eusse parcouru le monde en touriste anglais qui prend ses aises, — je partais pour l'Amérique, armé de ma baguette de magicien et muni de tout l'attirail qui compose un sorcier de salon. Puis venaient une carabine de chasseur de chamois, à double détente, et des pistolets de fort calibre, armement dont j'avais fait emplette avec l'intention d'aller me promener dans les pampas.

Disons, en passant, que la folle du logis dominait chez moi, faisant taire tout sentiment intéressé. La science de Robert Houdin, la magie blanche, n'était à mes yeux qu'un moyen d'approcher des Indiens et de parcourir l'Amérique en subvenant à mes frais d'exploration. Aussi, laissant en arrière les riches cités, les théâtres luxueux et les grasses recettes, mon imagination, franchissant l'Atlantique, errait-elle déjà au pied des Cordillères des Andes, sous les ombreuses forêts du Paraguay ou dans les pampas sans fin de la Patagonie.

Mes compagnons de voyage, Basques et Béarnais pour la plupart, avaient aussi hâte d'arriver dans ce bienheureux pays, caressant en perspective leur ceinture de cuir gonflée de piastres espagnoles.

Mirage séduisant que celui de la fortune ! Qui nous dira de combien d'illusions trompeuses elle a bercé la grande famille des humains ?

Après une navigation assez monotone, nous atteignîmes

Palma, l'une des Canaries, puis les îles du cap Vert, en vue desquelles fut passé le jour de Noël. Sous cette latitude, la force des rayons solaires décida les passagères à revêtir leur costume d'été, heureuses de jouir d'une douce température tandis qu'en France on brûlait sans doute du bois à pleine cheminée. Le soir venu, la mer présenta un spectacle magnifique, en étalant à nos yeux étonnés un véritable océan de feu. La phosphorescence était telle que le *Tourny* semblait naviguer sur un punch aux proportions colossales, phénomène splendide qui ne m'était pas encore apparu avec autant de force dans les mers de l'Inde.

On eût dit que l'eau était littéralement incendiée. Les vagues flamboyaient; des lueurs bleuâtres se reflétaient dans les voiles; l'eau de la pompe d'étrave étoilait le pont. Peu habitué à ces magnificences de la mer, un Basque, — qui parlait français, — disait que cette vue faisait penser à l'histoire de l'Apocalypse ou à une nuit de sabbat. Un Parisien, mécanicien de son état et grand admirateur du canard de Vaucanson, prétendait autre chose : Neptune donnait réveillon à la gent tritone et aux marsouins en illuminant son empire avec sa bûche de Noël.

Je ne parlerai pas, et pour cause, du baptême de la ligne, redite éternelle de tous les voyageurs. Le capitaine Gabeau, qui craignait que les Basques ne prissent la plaisanterie en mauvaise part, avait défendu cet amusement à ses matelots.

J'allais souvent, après le repas du soir, prendre le frais sur le gaillard d'avant. Là, assis près du beaupré, les jambes pendantes au-dessus de l'abîme, je plongeais mes regards dans ces immenses profondeurs regorgeant d'êtres animés, patrie de l'infiniment gros et de l'infiniment petit; de l'énorme cétacé et du microscopique

polype; du terrible requin et de son inoffensif pilote; du morse des régions polaires et du placide mollusque de nos côtes, recherché des gourmets. Là, enfin, où vivent et s'agitent les bancs de morues, de harengs, de maquereaux, les astéries et les méduses; puis une infinité d'autres restés inconnus, créatures innombrables élevées par cette nourrice aux puissantes mamelles qu'on nomme l'Océan!

Monde mystérieux, étrange et terrible que cet Océan aux gouffres insondables qui, à la clarté crépusculaire des nuits de tempête, semble rouler des vagues de fiel et fait entendre à l'homme impuissant et faible la grande voix de la nature en courroux. Lutte gigantesque des éléments d'où s'élève une sourde et incessante menace, d'où bruit un chant funèbre, une sorte de litanie de la mort qui, pareille au rugissement du maelstrom des peuples scandinaves, fait frissonner les plus braves, rend l'homme petit devant la majesté de cette puissance inconnue.

Hier, tumultueuse, rugissante, échevelée; aujourd'hui, souriante et calme, la mer offre, à perte de vue, caressée par un joyeux soleil, son arène liquide, dont la surface est seule troublée par le vol rapide des oiseaux de mer et par les ébats folâtres des dorades et des marsouins. La grande capricieuse semble avoir à cœur de nous faire oublier son emportement et sa colère furieuse de la veille; comme une habile coquette elle s'est faite belle pour ramener à elle l'amant qui lui est cher, quitte aussi, comme la femme, à commettre le lendemain de nouvelles perfidies.

Devant cet éternel mouvement des flots, on pense au nombre prodigieux de cadavres que cette mer a dû engloutir depuis les premiers âges du monde, on se demande combien d'hommes, ballottés par les eaux, ont erré dans

cette immense vallée de Josaphat, véritable vallée de la mort, celle-là. Et en me rappelant les quarante-six cadavres jetés à la mer lors de mon voyage de Saïgon à Suez, il me semblait, la nuit, voir ces morts flotter inertes entre deux eaux, me regardant passer avec leurs yeux fixes et sans vie.

Théologiens hardis, qui faites noyer l'armée de Pharaon dans la mer Rouge sur un geste de Moïse, et qui condamnez Jonas à rester trois jours dans le ventre d'un cétacé; poètes et savants, qui chantez et faites connaître aux hommes les beautés, les laideurs et les merveilles étranges de ce monde mystérieux : l'Océan; navigateurs audacieux dont le terrible génie des tempêtes Adamastor ne peut barrer la route et qui, d'un pôle à l'autre, de l'aride Terre de Feu aux sombres confins du pays des Esquimaux, sillonnez l'immense mer de vos frères navires, charmant vos longues nuits de veille par d'étranges récits; vous tous, théologiens, poètes, savants, marins, l'Océan dépasse vos fictions, l'Océan est au-dessus de vos récits : la nuit de ses sombres flancs cache d'autres légendes qu'on ne connaîtra jamais, l'immense profondeur de son lit dérobe des merveilles que la science nous fera peut-être connaître un jour.

Quelle Babel ! quel étrange caravansérail des peuples ferait la grande vallée de l'Océan si un jour les eaux se retireraient, et que tous les cadavres disparus dans son sein revinssent subitement à la vie !

Lors de mon retour de Cochinchine, parmi les malheureux dont la dépouille mortelle fut confiée aux flots des mers de l'Inde, se trouvait un jeune homme d'une vingtaine d'années, caporal-fourrier dans un régiment d'infanterie de marine. Ayant contracté à Saïgon une des nombreuses maladies dont y sont frappés les Européens non acclimatés à ce ciel de feu, il était renvoyé en France

comme convalescent. Après avoir dépassé Singapore, et plus loin la grande et belle île de Ceylan, dans le golfe du Bengale, ce jeune homme faiblit, s'étiola comme une plante privée d'eau ou de soleil, puis mourut en arrivant à Aden, à l'entrée de la mer Rouge, en vue de cette terre africaine où reposaient depuis quelque temps les restes du capitaine de vaisseau Laveyssière, chef d'état-major de l'amiral Bonnard, gouverneur de notre colonie de Cochinchine.

Le Japon étant mouillé près de la côte, on ne pouvait, selon les lois maritimes, jeter le cadavre par-dessus bord, ainsi que cela se pratique en pleine mer. On descendit donc le cadavre dans un canot, et les matelots de service, abaissant leurs avirons, l'embarcation prit le large avec son chargement funèbre.

En revenant de leur triste corvée, les matelots nous dirent que depuis le navire jusqu'à l'endroit où le cadavre avait été jeté, deux énormes requins n'avaient cessé de suivre sournoisement l'embarcation, comme si ces monstres eussent deviné que là était une proie qui leur était destinée.

Quelques heures auparavant, ce jeune homme me parlait avec tendresse de sa mère, à qui il avait annoncé de Saïgon son départ pour la France, lui recommandant bien surtout de venir attendre son arrivée à Toulon.

Que la pauvre femme ignore toujours les funérailles faites à son enfant par les monstres de la mer.

Après les rêveries de l'Océan venaient les distractions du soir. Quand le soleil était près de se coucher, secouant languissamment ses gerbes d'or, semblables aux dernières lueurs d'un feu d'artifice, nous nous amusions à démêler une figure quelconque dans les nuages aux formes bizarres qui teignaient l'horizon ; amas de vapeurs réfléchissant les plus belles nuances par l'effet du prisme ; images

fantastiques qui s'effaçaient peu à peu pour faire place à d'autres hiéroglyphes, dignes de l'étude d'un Champollion.

Que faire en mer, lorsque le monde est concentré pour vous à une cinquantaine d'individus vivant sur quelques planches perdues au milieu de l'immensité, alors que le ciel et l'eau se confondent en un perpétuel horizon, et que de rares oiseaux viennent à peine, de temps à autre, animer cette solitude en rasant d'une aile rapide la crête des vagues.

Pour passer agréablement les longues et belles soirées tropicales, matelots et passagers se réunissaient d'ordinaire au pied du grand mât. Les Béarnais, enfants des montagnes, chantaient en chœur quelques-unes de ces chansons naïves et rudes rappelant la majesté des sites pyrénéens, leur patrie. Quant aux matelots, ils payaient leur écot avec force contes et anecdotes, monnaie dont l'escarcelle de l'homme de mer n'est jamais dépourvue.

Ecoutez un extrait des soirées du *Tourney*, une des bourdes servies aux émigrants par un marin de l'équipage:

« Un jour qu'il s'ennuyait fort chez lui, le Diable s'échappa du sombre empire et vint se promener sur les quais de Marseille, où il y a toujours assez de monde pour trouver facilement aventure, surtout lorsqu'on est Diable. En effet, bientôt il vit déboucher de la Canebière un matelot qui naviguait à pleines voiles, bonnettes dehors, dans la mer de Bacchus. Pliant sur ses jambes comme un brick assailli par une tempête d'équinoxe, ce loup de mer tenait bon quand même, rattrapant par des bordées le chemin qu'il perdait en voie directe. Le diable vint à lui.

« Alors Belzébuth, ayant engagé la conversation avec l'adresse qui lui est propre, voulut confondre l'aplomb du marin en faisant acte de sa puissance, et proposa de

terminer, en cinq minutes, un travail quelconque, le plus compliqué et le plus difficile que l'on pût trouver. A cela le matelot, dont les fumées bachiques n'obstruaient pas assez le cerveau pour l'empêcher de reconnaître la qualité de son interlocuteur, par un certain parfum de racorni et de brûlé qu'il exhalait de dessous ses vêtements, répondit énergiquement qu'il voulait lui donner une besogne si ardue qu'il ne pourrait jamais en venir à bout, tout Diable qu'il était.

« Cette assurance fit sourire Belzébuth, qui dans son orgueil taxait de folie l'homme assez ignorant pour mettre en doute sa puissance non contestée jusque-là. « Plus de
« la moitié du monde m'appartient, pensait-il ; sur cette
« terre je suis plus craint que Dieu n'est honoré ! »

« La gageure faite, le matelot le conduisit en trébuchant à l'avant de son navire, lui mit entre les mains la pompe d'étrave (qui communique avec la mer) et lui dit d'un air railleur de pomper jusqu'à ce qu'il ne restât plus d'eau. Belzébuth, étonné et froissé dans son amour-propre, cria que l'on se moquait de lui, que pareil ouvrage n'était pas digne de sa réputation. Néanmoins, le matelot ayant affirmé que l'opération était un peu moins facile et plus sérieuse qu'il ne le croyait, il se mit à pomper avec une telle furie que feu et flammes en jaillirent de tous côtés, répandant une odeur de soufre et de roussi capable d'asphyxier un village d'Esquimaux !

« Malgré ce grand déploiement de forces, les cinq minutes se passèrent sans que l'eau cessât de couler. Puis une heure, deux heures, trois heures, une journée ! L'eau coulait toujours, semblant au contraire augmenter de volume. Pendant ce temps, ayant relégué sa chique dans son béret, le matelot riait à s'en tenir les côtes, jubilant d'aise de faire suer sang et eau à cet orgueilleux cornard,

dont les prétentions s'élevaient jusqu'à vouloir mettre le bassin de la Méditerranée à sec.

« Enfin, de guerre lasse, le diable lâcha la pompe — au bout de sept ans ! — jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y reprendrait plus.

« Notre marin, qui ne voulait pas rester en si beau chemin, parut alors désireux de faire la paix avec son rival humilié. Il le pria, sachant qu'il était très-fort, de l'aider à rentrer la chaîne de l'ancre, masse beaucoup trop lourde pour un faible mortel. Satan consentit ; sa queue fut attachée après un des plus gros maillons, avec ordre de tirer de toutes ses forces. Il s'apprêtait à exécuter la consigne, quand tout à coup un bruit formidable lui apprit qu'il était joué pour la deuxième fois : — l'ancre tombait à la mer et l'entraînait avec elle, ce qui l'obligea de passer par l'écubier, et il disparut dans l'eau salée, où depuis, ajoutait le conteur, il a eu tout le loisir de pêcher des huîtres à l'hameçon. »

C'était avec de pareilles distractions que les jours s'écoulaient, lentement il est vrai, mais nous rapprochant toujours de la terre américaine, qui nous apparut enfin le 24 janvier 1865.

Les géographes désignent communément l'espace immense de cinquante-cinq lieues compris entre le cap Sainte-Marie et le cap San Antonio, comme étant l'embouchure de la Plata, embouchure qui a beaucoup d'analogie avec un golfe.

Nous vîmes d'abord l'île *Lobos*, dans le voisinage de laquelle vivent de nombreux loups marins, et en remontant le fleuve, nous passâmes à côté d'un grand rocher nommé l'île de *Flores*. Puis ce fut le banc Anglais, célèbre par bien des naufrages, et enfin la capitale de l'Uruguay, la ville de Montevideo.

Quand Diaz de Soliz découvrit la Plata en cherchant un

passage pour pénétrer dans le Pacifique, les Indiens Charruas lui dirent que ce fleuve se nommait *Parana guazu*. Quelque temps après il visita de nouveau ces parages et descendit à terre avec une dizaine d'hommes; c'est alors qu'il fut tué et mangé par les Charruas.

Le nom de Rio de la Plata que porte le fleuve lui fut donné, dit-on, à cause de la grande quantité d'argent que possédaient les indigènes.

Certains écrivains expliquent l'étymologie du nom de la capitale de l'Uruguay par le cri de *Montem veo* qu'aurait poussé la vigie de Diaz de Soliz, lorsqu'en 1515 elle aperçut la montagne du Terro, au pied de laquelle est aujourd'hui bâtie la ville.

Après avoir fait partie de la vice-royauté de Buenos-Ayres sous le nom de Banda-Orientale, le territoire de l'Uruguay fut réuni au Brésil avec le titre de *Provincia Cisplatina*. En 1829, un article du traité de paix conclu entre le Brésil et Buenos-Ayres proclama son indépendance, et la Provincia Cisplatina prit le nom de République de l'Uruguay.

Deux villes, deux républiques, se disputent donc l'empire de la Plata, la République Argentine et celle de l'Uruguay, Buenos-Ayres et Montevideo. Cette dernière, bâtie en amphithéâtre sur la rive gauche du fleuve, est admirablement située pour dominer ce colossal déversoir de cinquante-cinq lieues d'embouchure, dans lequel se jettent les différents cours d'eau partis de l'intérieur du Brésil et de la chaîne des Andes: — gigantesques arrosoirs, qui fertilisent de leurs jets puissants cette immense étendue de pays, qui faisait dire au grand amateur d'auto-da-fé, à l'orgueilleux Philippe II, que le soleil ne se couchait pas sur ses Etats.

A l'époque où nous mouillâmes devant Montevideo, le 25 janvier 1865, la République était de nouveau livrée à

une de ces guerres intestines, si fréquentes dans les anciennes possessions espagnoles. Deux partis étaient aux prises, le rouge et le blanc. Le parti rouge, commandé par le général Flores, tenait la campagne avec l'aide d'une armée brésilienne, qui menaçait de bombarder la capitale, où résidait le président Aguirre, chef du parti blanc. Montevideo, d'habitude si gaie et si riante, séjour vanté de tant d'Européens, avait un aspect morne, glacial, l'aspect des villes assiégées. Le commerce était nul et les trois quarts des maisons solitaires, les habitants ayant fui en foule à Buenos-Ayres et dans les autres places de l'Etat argentin. Aucun mouvement dans les rues, si ce n'est, de temps à autre, le passage de soldats vêtus de costumes bizarres, assemblage hétéroclite de vêtements européens de toutes nuances, qui tranchent au vif sur l'habillement des *Gauchos*, composé d'une sorte de châle ou *poncho* aux couleurs éclatantes et de larges culottes nommées *chiripa*.

Dans les deux armées, le signe de ralliement adopté était un morceau d'étoffe rouge ou blanche sur la coiffure.

Quelques années plus tard, j'appris en Europe que le général Flores était mort assassiné.

Singuliers pays que ces anciennes colonies espagnoles, où des masses d'hommes s'égorgent journellement pour les intérêts d'un vulgaire ambitieux. En France nous avons aussi nos perturbations, des luttes terribles, parfois épouvantables. Mais là du moins une question humanitaire est en jeu, ou bien il s'agit de châtier un gouvernement audacieux qui a porté atteinte aux libertés du peuple. Dans toutes nos révolutions il y a des hommes qui se font bravement tuer pour le triomphe d'une idée qu'ils croient être utile à tous, idée fausse ou vraie, réalité ou utopie. On ne voit guère ces sanglants sacri-

fices à l'intérêt commun qu'en France. Regardez le Mexique, le Pérou, la Bolivie, les États de la Plata, l'Espagne et beaucoup d'autres pays, un homme seul, un intrigant suffit pour y allumer les brandons de la discorde, pour déchaîner les fureurs de la guerre civile en faisant simplement appel à l'ignorance des uns et à la cupidité des autres ; aux passions de tous.

En Espagne, sous le règne du fils de Victor-Emmanuel, c'est un prétendant de droit divin qui vient troubler les paisibles montagnes de la Navarre par ses cris fallacieux de « l'Espagne aux Espagnols ! » — lui qui est de la famille des Bourbons de France — et qui trouve aussitôt des soldats pour marcher sous ses drapeaux ; à l'ombre du goupillon et des glorieux souvenirs de la vieille monarchie protectrice des Torquemada et des Pierre Arbue. Amédée I^{er} est remplacé par la République : Qu'importe ! la révolte continue sous de nouveaux prétextes. Au Mexique et dans les Républiques de l'Amérique du Sud, ce sont les pronunciamientos militaires, les mesquines intrigues personnelles et une foule de petits événements, impossibles ailleurs, qui troublent la nation.

Nous sommes loin, oh ! très-loin, assurément, de croire qu'en France tout est dans le meilleur des mondes possible, comme disait à son élève Candide le savant docteur Pangloss. Les insanités et l'aveuglement des partis politiques qui nous divisent offrent même terriblement matière à la critique.

Nous avons seulement voulu dire que si la France avait aussi à subir des révolutions dans son sein, ces troubles n'avaient aucune analogie avec ceux de l'Amérique du Sud et trop souvent de l'Espagne : le but et les causes diffèrent essentiellement.

Parmi les rares exemples de châtement infligé par les Hispano-Américains aux fauteurs de ces désordres, on

peut citer les derniers événements du Pérou, où le ministre de la guerre de Gutierrez, après avoir voulu s'emparer du pouvoir et fait assassiner le président Balta, et à son tour mis à mort par le peuple de Lima furieux, qui érable son corps de coups de revolver et de coups de couteau, l'écrase à coups de pierre et de bâton, et qui, attachant une corde aux pieds de ce cadavre en lambeaux, le traîne par les rues de la ville, le pend à un bec de gaz, le dépend ensuite pour l'exposer à la vue de tous sur les tours de la cathédrale, puis finalement le brûle sur la place, après avoir massacré ses frères qui avaient trempé dans son attentat contre la nation, avec les régiments dont ils étaient colonels.

Terrible leçon !

En quittant Montevideo, au moment de l'appareillage, nous allâmes nous heurter contre un énorme trois-mâts américain échoué sur un banc de sable. Le choc brisa son mât de beaupré en engageant son avant dans nos haubans d'artimon, qu'il fallut couper pour nous dégager; manœuvre qui s'exécuta au milieu des cris de terreur des passagères, qui, voyant au travers des cordages brisés et au-dessus d'elles les flancs monstrueux du navire américain, dont les bastingages étaient couverts de matelots nègres les regardant avec leurs gros yeux blancs, croyaient fermement leur dernière heure venue. La bagarre fut aperçue des navires mouillés en rade; on mit des embarcations à l'eau, et au bout de dix minutes nous eûmes à bord une compagnie de marins brésiliens et français qui, joints aux nègres et aux Américains du navire échoué, formèrent une confusion de langages rappelant les naïfs constructeurs de Babel.

Néanmoins, nous fûmes lestement dégagés avec l'aide de ces braves gens, ce qui nous permit de continuer

notre route vers Buenos-Ayres, située soixante lieues plus haut, sur la rive droite du fleuve.

A la nuit tombante, je remarquai une multitude d'insectes qui voltigeaient et se posaient sur le grément du *Tourny* : papillons aux ailes rouges tachetées de noir, demoiselles aux formes effilées et fragiles, sauterelles, cousins, moustiques, et une infinité d'autres coléoptères mêlés à un véritable nuage de duvet provenant de la fleur du chardon, si commun dans les pampas. Cette invasion d'insectes annonçait un orage, qui éclata dans la nuit avec toute la violence dont est capable le *pampero*.

Ce terrible vent du sud-ouest, qui amène les tempêtes et assainit le pays en balayant les miasmes qui s'élèvent des milliers de carcasses amoncelées autour des abattoirs, est appelé *pampero* à cause des pampas qu'il traverse en descendant de la Cordillère (1). Ordinairement, comme je venais d'en être témoin, il est annoncé par de fortes chaleurs et par la présence de nuées d'insectes qui se répandent un peu partout. Le *pampero* a une durée de deux ou trois jours, pendant lesquels il règne un froid assez sensible, même dans la saison d'été.

Buenos-Ayres apparut enfin, après quarante-cinq jours de navigation ennuyeuse. Ce jour-là, les passagers revêtirent leurs plus beaux vêtements, sortis des malles et brossés avec soin dès le lever du soleil, afin d'en faire disparaître les taches verdâtres occasionnées par l'humidité de l'entrepont. Les Béarnaises se coiffèrent d'un foulard tout neuf, les jeunes gens mirent le béret national ; puis on dit adieu au *Tourny*, qui s'était si vaillamment comporté à la mer.

(1) Le mot *pampa* appartient à la langue Quichua (langue des Incas) ; il signifie textuellement place, terrain plat, savane ou grande plaine.

Les bancs de sable qui encombrant la rade de Buenos-Ayres obligent les navires à mouiller très-loin, aussi notre embarcation mit-elle près d'un quart d'heure à gagner la jetée, aux abords de laquelle, fait curieux, un grand nombre de voitures stationnaient dans le fleuve, les chevaux ayant parfois de l'eau jusqu'au cou. Ces voitures recevaient le chargement de bateaux qui ne pouvaient, faute d'eau, aborder le quai.

Au débarcadère une nuée de *changadors* (portefaix) prirent nos bagages d'assaut et se sauvèrent chacun de son côté, absolument comme s'ils s'étaient emparés d'une épave jetée à la côte. Heureusement nous reprîmes possession de nos malles devant les bureaux de la douane qui, fait à noter, ne fut pas trop tracassière.

Des âmes charitables m'avaient bien prévenu que les Français d'Amérique n'étaient pas très-scrupuleux envers la bourse du voyageur que son mauvais sort poussait dans une de leur hôtellerie. Cependant, au risque d'être saigné à blanc par mes estimables compatriotes, j'avais choisi une de leurs demeures pour y établir mes pénates, heureux de trouver quelqu'un qui me comprît sur cette terre dont j'ignorais le langage.

Me dirigeant donc vers l'hôtel du *Cheval blanc*, j'eus d'abord un spécimen du pavage buenos-ayrien par l'inspection de la rue que je suivais. Prenant naissance au bord du fleuve, le sol de cette rue, très-escarpé, était recouvert d'affreux pavés taillés en biseau, capables de donner des entorses à un chevrier des Pyrénées. De chaque côté, un trottoir de 1 mètre de hauteur, construit avec de larges dalles, était réservé aux piétons. Des trottoirs si élevés, sans garde-fou, me donnaient lieu de croire que plus d'un rêveur, s'amusant à faire des sonnets à la lune, avait dû être ramené à la réalité par une chute non moins brutale que celle de l'astrologue de la fable.

Une fois installé au *Cheval-Blanc*, où j'étais assez bien traité pour 30 piastres papier par jour (6 francs de notre monnaie), j'eus tout le loisir de visiter en détail la capitale de la République Argentine.

Buenos-Ayres forme un immense damier dont les rues, tirées au cordeau, sont divisées par *caudras* ou blocs de maisons qui comprennent à peu près 130 mètres sur chaque face. Portant le même nom d'une extrémité de la ville à l'autre, les numéros de ces rues interminables atteignent un chiffre très-élevé. Les maisons, bâties en briques et recouvertes de terre blanchie à la chaux, ont généralement un piètre aspect ; mais une fois à l'intérieur, la scène change. Les murailles, enduites de stuc brillant, sont décorées de dessins qui représentent des fleurs et des oiseaux ; le sol des appartements est recouvert d'épais tapis garantissant de l'humidité et amortissant le bruit des pas. Dans la cour, toujours ornée d'un puits gracieusement bâti au centre, sont disposés des pots qui contiennent des fleurs et des plantes rares, le tout ombragé par une treille d'où pendent des raisins de la grosseur du pouce.

Les fenêtres qui donnent sur la rue sont garnies de barreaux de fer, à travers lesquels le passant peut voir, quand la nuit est tombée, les señoras jouer de l'éventail et du piano, couvertes de blanches toilettes qui les font ressembler à des saintes dans leur châsse.

Ces dames se rangent souvent en demi-cercle, de façon à faire face aux fenêtres, d'où vient la fraîcheur du soir. J'ai souvent remarqué que cette pièce tenait sa lueur douteuse de la salle contiguë, disposition qui permettait aux señoras de tout examiner sans qu'on les vît.

CHAPITRE II

Un dicton qui n'est pas sans fondement. — Où la législation américaine fait penser aux lois du roi Canut. — Existence de la femme *porteña*. — Comme quoi les souliers ferrés de M. Dupin ne seraient pas déplacés à Buenos-Ayres. — Les cinq sous du Juif-Errant. — Pas d'argent dans la République Argentine ! — *Carniceros* et *saladeras*. — Comment on tue les ruminants sur les bords de la Plata. — Un peu d'histoire. — Blocus de Buenos-Ayres et entêtement de Rosas. — Monte-Caceros et Pavon.

On dit ici que Buenos-Ayres est l'enfer des chevaux, le purgatoire des hommes et le paradis des femmes. Dans mes voyages, j'ai entendu appliquer ce dicton à différentes localités, mais je crois en conscience que Buenos-Ayres peut hardiment revendiquer ce titre : il lui appartient de plein droit.

L'enfer des chevaux ? Pour justifier cette qualification, il suffit de la simple inspection du pavage des rues, véritable casse-cou et instrument de torture. En y ajoutant les montées rapides, les chemins non pavés, qui forment d'affreux cloaques pendant l'hiver et une poussière aveuglante pendant l'été, puis la maigre nourriture donnée à l'immense quantité de chevaux employés pour l'usage public — l'avoine est chère dans ce pays ! — en analysant tous ces détails, joints aux massacres de ces animaux qui se font dans l'unique but d'expédier en Europe leurs dépouilles, il semble en effet que Buenos-Ayres peut bien être le Tartare de cet intelligent quadrupède.

Quant au purgatoire de l'homme, c'est une des conséquences des mœurs du pays, où il est de bon ton que

l'époux produise sans cesse, travaille sans relâche, afin d'entretenir l'oisiveté ruineuse de sa compagne, et aussi à l'inépuisable clémence des tribunaux en faveur de la femme. Ici l'excessive indulgence des juges rend forcément les maris philosophes. Lorsqu'il s'agit des péchés d'une fille d'Eve, les magistrats argentins sont toujours disposés à suivre les vers de Musset :

Le juge, ayant tout entendu,
Ne se trouva pas convaincu...

Chez nous, avouons-le, l'homme s'est fait la part du lion. Il rit au nez de sa femme en lui rappelant qu'il n'y a pas de lois pour le punir des fantaisies qui le poussent à s'égarer voluptueusement dans les chemins de traverse du mariage. Pourvu qu'il n'ait pas la mauvaise idée d'amener ses maîtresses au domicile conjugal, tout est sauf, dit-il. Et il trouve tout naturel d'avoir le droit de tuer sa femme, si, poussée par l'indifférence, la jalousie ou la passion, elle oublie ses devoirs et se laisse prendre en flagrant délit d'infidélité !

En Amérique, les législateurs ont voulu être plus équitables. Ils se sont rappelés que la femme avait des passions et des sentiments comme l'homme, et ils en ont largement tenu compte — trop largement peut-être ? — Ce qui, joint aux mœurs du pays, explique pourquoi à Buenos-Ayres les rôles sont intervertis. La femme y fait un peu ce que bon lui semble, et l'homme endure passivement ses caprices.

A vrai dire, nous trouvons ce changement un peu trop radical.

Ce n'est que justice, diront les séduisantes Hispano-Américaines en riant, chacun son tour.

Elles se rappellent sans doute la loi *Julia* des Romains, et l'époque où, en Angleterre, le roi Canut se conten-

tait, pour certains cas analogues, de bannir l'homme et de faire couper à la femme le nez et les oreilles.

Autre temps, autres mœurs ; autre pays, autres coutumes.

Le lecteur a déjà un aperçu de l'éden de ce que nous sommes convenus d'appeler la plus belle moitié du genre humain ; quelques lignes nous suffiront pour soulever le reste du voile.

Depuis sa naissance jusqu'au moment où elle quitte le monde, la vie de la femme *porteña* peut se résumer dans ces trois choses : — oisiveté, toilette, visites.

Enfermée dans sa *casa*, d'où elle ne sort qu'à la tombée de la nuit, elle occupe les longues heures de sa vie oisive à s'éventer, nonchalamment assise sur des coussins. Elle passe la moitié du jour à tresser ses longs cheveux noirs, à se frotter le visage avec la poudre de riz ; ou bien elle reçoit des visites et prend du *maté*.

Puis, quand l'obscurité est arrivée et que la brise du fleuve vient caresser la grande ville de sa fraîche haleine, la *porteña* sort de chez elle, suivie d'une mulâtresse si elle n'a pas de compagnes, et, semblable à un sylphe, la voilà qui glisse rapidement le long des murailles, dans les quartiers déserts.

Arrivée devant des magasins bien éclairés, elle s'arrête complaisamment, et regarde les bijoux, les émaux, les peintures, les soieries et les modes étalés devant ses yeux, pendant que les promeneurs admirent ou jalourent sa toilette et les pierres plus ou moins précieuses qui brillent sur elle comme des lucioles, sans oublier les bracelets qui se tordent autour de ses poignets en faisant ressortir la blancheur de sa peau.

A Buenos-Ayres, bien plus encore qu'à Paris, feu l'illustre Dupin, l'homme aux souliers ferrés de notre siècle, fût mort à la peine en tonnait contre le luxe effréné des

femmes. Dans tous les pays du monde, nous sommes obligés de le reconnaître, la femme s'adonne à la coquetterie. Que ce soit sous les ombreuses forêts de l'Océanie, où l'Ève primitive se teint les sourcils et se met des bracelets de fruits et de coquillages ; que ce soit en Europe, ou aux Etats-Unis, où l'art de la coiffure, la parfumerie, les modes, sont mises par elle à contribution, la femme a toujours un irrésistible penchant pour la parure. Rien de plus rationnel, puisqu'en voulant corriger ou embellir la nature, elle ne cherche qu'à plaire aux yeux de l'homme, son seigneur et maître... dit-on ?

Mais à Buenos-Ayres, c'est une soif inextinguible de luxe, un assaut incessant de toilettes tapageuses, dans lequel on pourrait croire que le désir de plaire ne vient qu'en seconde ligne, l'unique but des frivoles señoras n'étant que de s'éclipser l'une l'autre, par l'exposition d'un luxe insolent et criard.

Cette brûlante fièvre, cette sorte de virus ruineux et démoralisateur, s'est aussi bien inoculé chez la femme du simple commis et du laborieux artisan que dans la famille du gros capitaliste. Là les ressources sont moindres, elles suffisent à peine aux besoins de la vie ; il faudrait ne rien dépenser en superflu. Bah ! pourquoi ne pas faire comme la femme du président Mitre, ou du général Urquiza ? On se nourrira avec un peu de *carne*, de biscuit et de maté ; mais on aura des robes de soie, des bijoux, un salon avec tapis pour les visites, et un piano enroué, sur lequel madame et ses filles pourront calmer leurs crises nerveuses en tapotant les touches de façon à effrayer les passants.

Avec de pareilles aptitudes on comprend que très-peu d'étrangers — malgré la beauté des porteñas — se laissent entraîner à épouser des femmes du pays. L'obstacle vient d'abord du goût ruineux des señoras et de leur

us sommes
à la coquet-
de l'Océanie,
net des bra-
en Europe,
parfumerie,
la femme a
ure. Rien de
u embellir la
de l'homme,

amour pour l'oisiveté. Puis, obstacle non moins sérieux, pour des gens habitués aux usages de l'Europe et qui presque tous sont venus en Amérique avec l'espoir d'y faire fortune, c'est la coutume qu'ont les porteñas de ne jamais donner un *réal* de dot à leur fille. Comme, par suite d'un phénomène assez commun dans les pays orientaux, la population féminine de Buenos-Ayres se trouve riche d'un fort excédant sur celle des hommes, un grand nombre de ces femmes sont donc condamnées au célibat.

tinguible de
geuses, dans
aire ne vient
oles señoras
l'exposition

Porteñas et mulâtresses portent admirablement bien la toilette ; aucune n'a cet air gauche et embarrassé que nous trouvons assez souvent chez les femmes endimanchées de nos contrées d'Europe. La nature les a merveilleusement servies sous ce rapport, en leur donnant une démarche aisée, des gestes souples et gracieux.

s ruineux et
ez la femme
que dans la
es sont moin-
a vie ; il fau-
pourquoi ne
re, ou du gé-
de *carne*, de
de soie, des
et un piano
rrent calmer
es de façon à

La porteña se fait surtout remarquer par ses airs de reine, par sa taille fine et élégante, sa beauté demi-espagnole, demi-mauresque, ses grands yeux noirs qui semblent vous attirer en vous fascinant ; beauté qui vous fait penser aux odalisques des sultans.

Cette femme vous plaît. Elle est belle, attrayante et gracieuse, un frais sourire s'épanouit à chaque instant sur le corail légèrement humide de ses lèvres qui demandent un baiser. Vous voudriez la posséder, en faire votre compagne, et il semble qu'en partageant votre existence avec une si aimable créature, vous seriez au comble de la félicité.

que très-peu
as — se lais-
ys. L'obstacle
as et de leur

Si vous êtes un heureux de la terre, que vous ayez pignon sur rue et beaucoup d'*onces* à la banque, vous pouvez en essayer. Mais si l'aveugle fortune vous a oublié, et que, selon les paroles bibliques, vous soyez obligé de gagner le pain quotidien à la sueur de votre front, je vous conseille de passer outre : — les éternels

cinq sous du Juif-Errant ne suffiraient pas à l'entretien de votre femme.

En disant que le désir d'assouvir leur soif de luxe rend les señoras beaucoup plus accessibles que les flancs escarpés de la grande Cordillère, reconnaissons en même temps leurs qualités. Si ces créatures, particulièrement frivoles, passent leur existence à prendre du maté, à regarder les passants, ou bien à faire ce qu'on pourrait appeler de la gymnastique sur leur piano, on peut aussi dire d'elles qu'elles ont les qualités de leurs défauts. D'une sobriété exemplaire, comme de vraies filles d'Espagnols, elle se contentent généralement d'une véritable cuisine d'anachorète. Un peu de *carne*, de *yerba* et le *puchero* leur suffit. Lorsqu'une de ces belles porteñas apparaît le soir sur le pas de sa porte ou à la fenêtre de sa casa, l'étranger, admirant cette savoureuse nudité d'épaules, ces cheveux d'ébène et cette blanche figure, ne se doute guère que cette belle personne puise des forces dans une nourriture aussi peu confortable.

On sait que les nations du Sud, les peuples habitant des régions chaudes, sont naturellement portés à la nonchalance et à la paresse. Si cette température énerve l'homme, à plus forte raison la femme, plus délicate, doit-elle en subir les atteintes, et ce qui en fait foi, c'est qu'à près quelques mois de séjour dans la contrée, les Européennes sont généralement disposées à la mollesse, comme les créoles. Le climat de Buenos-Ayres n'est pas aussi ardent que celui du Brésil, mais il suffit cependant à opérer cette métamorphose, ce qui explique la vie oisive que chérissent les femmes du pays.

Au résumé, la porteña peut être une charmante compagne pour un homme possédant de la fortune ; mais un ouvrier fait assurément fausse route lorsqu'il croit trouver dans la séduisante créature ce que nous appelons

une femme de ménage. Ceci, soit dit en passant, est un conseil pour les émigrants.

Le matin, à Buenos-Ayres, on voit arriver de la campagne les laitiers à cheval, portant leur marchandise dans de grands vases de fer-blanc, placés dans une sorte de tambour en cuir, suspendu de chaque côté de leur monture. Le cheval, conduit par l'habitude, s'arrête devant la porte de chaque client à servir. Alors le maître, ordinairement un Basque ou un Béarnais, portant le *chiripa* et une gigantesque ceinture de cuir ornée de pièces de monnaie en argent, saute en bas de l'endroit où il était juché ainsi qu'un marabout en voyage, et distribue son lait, en échange duquel on lui donne du papier en paiement.

Singulière anomalie ! l'argent est presque inconnu dans la capitale de la République *Argentine*, où l'on ne voit que du papier-monnaie.

Les *carniceros* ou bouchers de Buenos-Ayres attirent aussi l'étranger, par d'énormes quartiers de viandes sanguinolentes accrochés pêle-mêle devant leur boutique. La prodigieuse quantité de viande qui se consomme dans les États de la Plata devrait avoir fait passer les bouchers maîtres en l'art de préparer leur marchandise ; mais il n'en est rien. La vue de cet étalage n'est bon qu'à inspirer du dégoût et à faire regretter les viandes appétissantes qu'exposent nos bouchers européens.

Les *saladeros* ou abattoirs du pays voient égorger journellement une énorme quantité de bestiaux dans leur enceinte palissadée. Là ce n'est plus le coup de masse qui abat le ruminant, ainsi que cela se pratique en Europe ; les deux seuls instruments employés sont le *lazo* et le couteau. Le *lazo*, enroulé autour des cornes de l'animal, sert à le tenir immobile et captif, tandis qu'avec le couteau on lui tranche la carotide en une seconde. Des flots de sang s'échappent aussitôt de la plaie, et le puis-

sant quadrupède roule lourdement à terre en exhalant son dernier souffle par quelques beuglements plaintifs ; puis il est lestement dépecé et coupé par quartiers pour les carniceros de Buenos-Ayres. Quant à la peau, aux cornes et au suif, cela est toujours expédié en Europe, d'où l'industrie le renvoie à son pays d'origine sous mille formes diverses.

Il y a aussi un autre moyen employé dans les saladeros pour tuer les bœufs. L'animal est enfermé dans un étroit espace d'où il ne peut bouger ; le *matador*, qui est placé sur une sorte de plate-forme élevée de quelques pieds, lui plonge un long couteau dans une partie du cou à lui connue, et l'animal tombe foudroyé.

En dépit de l'éloignement des saladeros du centre de la ville, en été, à l'époque des chaleurs, le vent apporte dans Buenos-Ayres d'insupportables odeurs provenant des hideux débris jetés à profusion sur le terrain des abattoirs. En rapprochant l'excellence de l'atmosphère des fréquentes attaques de choléra qui se font sentir dans la capitale argentine, on est naturellement amené à conclure que ces émanations pestilentielles ne sont pas étrangères au fléau.

Ainsi que toutes les anciennes colonies espagnoles, Buenos-Ayres possède de nombreuses églises. Chaque soir, à la brune, s'échappe du clocher de ces églises un joyeux bruit de cloches qui, joint au va-et-vient de la population circulant dans les rues, fait de cette heure la plus agréable de la journée. Alors on ne craint plus la chaleur ; les habitants s'asseyent devant leur porte, dans leur cour ou sur leur terrasse ; les señoras se rassemblent devant leurs fenêtres grandes ouvertes, ou bien vont à l'église, leur éventail à la main et les épaules couvertes d'une mantille. Chacun cherche à jouir de la pureté de l'air et du calme de la soirée.

Buenos-Ayres est la plus ancienne ville du pays, car elle fut fondée par Pedro de Mendoza, en l'année 1535. Mise sous la dépendance des vice-rois du Pérou avec le titre de capitainerie générale, les restrictions imposées à son commerce par le gouvernement espagnol firent qu'elle eut un développement peu prospère. Depuis 1778, où elle fut érigée en vice-royauté, la province resta paisible jusqu'en 1806, époque où elle fut envahie par une armée anglaise qui s'empara de Buenos-Ayres par surprise. Un corps de milice, sous les ordres du général Liniers, attaqua les envahisseurs et les obligea de se rendre à discrétion.

L'année suivante, de nouvelles troupes anglaises se présentèrent ; mais elles furent presque anéanties. La *calle de la Defensa* (rue de la Défense) est un souvenir du massacre des Anglais qui s'y fit.

Le léopard britannique était tenace. Dans une troisième invasion, après avoir pris Montevideo d'assaut, malgré l'énergique défense de la garnison, les Anglais revinrent attaquer Buenos-Ayres, d'où ils furent encore repoussés avec beaucoup de pertes. En reconnaissance des services rendus par le général Liniers, on le mit à la tête du gouvernement.

Quelque temps plus tard, arriva d'Espagne le vice-roi Cisneros, envoyé par le roi Ferdinand, que l'aigle rapace de Napoléon faisait alors trembler dans le sombre Escorial. Cette arrivée occasionna la déposition de Liniers et son exil à Cardoba, dans l'intérieur de la contrée.

Enfin, le 25 mai 1810, jour mémorable, qui est fêté chaque année comme étant l'anniversaire de l'indépendance, le pays s'émancipa du pouvoir espagnol. Liniers, l'intrépide soldat qui avait battu plusieurs fois les Anglais, forma une petite armée avec laquelle il marcha sur Buenos-Ayres. Malheureusement, cette armée de patriotes

fut mise dans une complète déroute et son chef condamné à mort. Cependant, le branle étant donné, les révoltes continuèrent dans les différentes possessions espagnoles, et Buenos-Ayres se déclara indépendante le 9 juillet 1815.

En 1838, les mesures arbitraires de Rosas contre des résidents français valurent à Buenos-Ayres un blocus de trois années par les forces navales françaises. La paix ne se fit qu'en 1840. Cinq ans plus tard, les flottes de France et d'Angleterre vinrent de nouveau mouiller dans ses eaux. Les plénipotentiaires des deux nations, lord Howden et le comte Walewski furent envoyés vers Rosas afin d'obtenir l'entrée des rivières intérieures pour la libre navigation et le commerce de toutes les nations. Mais ne pouvant rien arracher de l'inflexible dictateur, lord Howden donna l'ordre à ses Anglais de lever le blocus : les Français suivirent cet exemple peu après.

Pour terminer cet aperçu historique, le 1^{er} mai 1851, le général Urquiza, chef de l'armée d'opérations de la Confédération, se déclara contre le pouvoir arbitraire de Manuel Rosas. Il appela à lui les Argentins émigrés, en réunit un certain nombre et passa à la *Banda Orientale*, d'accord avec le général Garzon. L'armée qui occupait Montevideo, sous les ordres d'Oribe, se joignit en partie au corps du général Urquiza, qui, renforcé aussi d'une petite armée brésilienne, put envahir la province de Buenos-Ayres. Bientôt il rencontra l'avant-garde de Rosas, commandée par le général Pacheco, et, le 3 février 1852, la bataille de Monte-Caceros fit tomber le dictateur, qui s'embarqua aussitôt pour l'Angleterre, le *refugium* des détrônés.

Quelques années après, la bataille de Pavon renversa Urquiza du pouvoir et l'envoya garder ses nombreux bestiaux dans sa province de l'Entre-Rios, comme la bataille

et condamné
les révoltes
ssions espa-
ante le 9 juil-

de Monte-Caceros avait envoyé le vertueux Rosas se pro-
mener sur la terre d'Albion.

Lorsque j'arrivai à Buenos-Ayres, la présidence était
occupée par Bartholomé Mitre, à qui était réservé de faire
la fameuse guerre du Paraguay.

contre des
un blocus de
s. La paix ne
es de France
ans ses eaux.
l Howden et
as afin d'ob-
a libre navi-
ns. Mais ne
tateur, lord
le blocus :

mai 1851, le
de la Confé-
e de Manuel
en réunit un
le, d'accord
Montevideo,
au corps du
petite armée
uenos-Ayres.
s, comman-
ier 1852, la
ictateur, qui
refugium des

on renversa
mbreux bes-
e la bataille

CHAPITRE III

Ce qu'on voit au musée de Buenos-Ayres. — Le Champ des Morts. — Désagrégation. — Une ère nouvelle. — Partie de chasse en vue. — Départ pour les îles du Parana. — Saules pleureurs et peupliers. — Le charcutier de Paysandu. — Le *rancho*. — Productions de l'île. — Un *beija flor* batailleur. — Les Missions Corrientines et le tambour des pères jésuites.

Buenos-Ayres, qui s'agrandit et s'embellit de jour en jour par de nouvelles constructions, possède une université, plusieurs établissements scientifiques et littéraires, deux grands hôpitaux, une banque, trois théâtres, un musée, une vingtaine d'imprimeries, quelques jolies promenades, beaucoup d'églises et un nombre très-suffisant de couvents. La presse de Buenos-Ayres publie une quinzaine de journaux, y compris ceux de langues étrangères.

La population de cette grande ville se compose d'à peu près 350,000 habitants, sur lesquels on peut compter 30,000 Français, 45,000 Italiens, et quelques milliers d'autres résidents appartenant à différentes nationalités. La grande partie des Français sont originaires du Béarn ou des provinces limitrophes de l'Espagne. On reconnaît les Basques à leur coiffure nationale, le béret, qu'ils abandonnent rarement.

Ainsi que dans toutes les grandes villes, une des curiosités de Buenos-Ayres est le Musée. Quand un étranger visite cet établissement, il aperçoit d'abord des fanons de baleine et d'énormes ossements, gigantesques débris des monstres de la création, qui tapissent les murailles du

vestibule. Une fois dans la salle, ce sont des vitrines, placées contre les parois latérales, qui renferment des momies égyptiennes entourées de bandelettes que leur antiquité fait tomber en poussière. Sur des étagères sont placés une assez grande quantité d'oiseaux, quelques poteries trouvées dans des tombeaux péruviens ; échantillons de l'art céramique du temps des Incas ; une collection des produits minéraux du pays, et enfin les instruments de musique des Patagons, qui consistent en une sorte de cornet à bouquin et en un tambour de basque. Il y a aussi les ornements de la femme d'un cacique pam-péen, colifichets fabriqués avec de la verroterie et garnis de dés à coudre en cuivre.

Au plafond, sont suspendus les inévitables sauriens, avec leur cuirasse d'écailles et leurs yeux d'un jaune glauque. Quelques tortues d'une grosseur respectable, sept ou huit membres de la famille des armadilles, deux boas constrictor, dont un sans tête, suspendus à la voûte avec des ficelles, et des reptiles enfermés dans des boîtes remplies d'esprit de vin, complètent les pièces de résistance du Musée de Buenos-Ayres.

Plusieurs objets attirent particulièrement l'attention du public. Il y a le *poncho* taché de sang que portait le général Lavalle lorsqu'il fut tué. Dans la vitrine voisine reluit le couteau à manche d'argent d'un célèbre *degollador* de Rosas, qui avait fait de l'égorgement une véritable science (1). Plus loin, c'est une quinzaine de vieux ta-

(1) Les *degolladores* étaient chargés d'exécuter les victimes de Rosas ; leur manière d'opérer les avait fait nommer ainsi. D'un coup de couteau ils *degollaient* ou coupaient la gorge du condamné. C'est de cette façon que moururent 600 prisonniers de guerre à la bataille d'*India-Muerta*, pendant le fameux siège de Montevideo. On m'a assuré que le général Urquiza fut l'auteur de cette barbare exécution.

bleaux s'efforçant de représenter différentes scènes de la conquête du Mexique par Cortez. Puis, dans un cadre, se trouve la chevelure d'une jeune fille de Ténériffe, morte à Buenos-Ayres en 1855 : — cette chevelure a une longueur de deux mètres quarante.

Au résumé, le Muséum de Buenos-Ayres n'est pas très-riche. A part la valeur de ses débris fossiles, trouvés en grande partie dans le lit desséché des *arroyos* du pays, le reste ne vaut guère la peine d'être mentionné.

Dans les vitrines, gisent de nombreux cadavres d'oiseaux et de singes qui n'ont subi qu'une opération préparatoire, c'est-à-dire que leur dépouille a été bourrée d'une matière quelconque, et qu'aucun fil de laiton n'a été substitué à leurs tendons naturels. Les uns sont couchés sur le ventre, d'autres sur le dos, ceux-ci sur le côté; tous occupent de fatigantes positions. Les galéopithèques surtout ont une singulière physionomie; il semble que les trois quarts d'entre eux soient morts d'une attaque d'apoplexie.

Je dois signaler aussi une collection des bois du Paraguay et des provinces du nord de la République Argentine, où les essences forestières sont très-riches et très-variées.

A Constantinople, l'étranger oublie rarement de visiter le Champ des Morts de Scutari, l'immense et étrange nécropole turque dont l'aspect mélancolique impressionne l'esprit et lègue de profonds souvenirs. A Buenos-Ayres, on travaille beaucoup plus à amasser des piastres qu'à recueillir des impressions poétiques; aussi les cimetières sont-ils peu fréquentés.

Cependant, pour le voyageur, une promenade à ce lieu funèbre n'est pas sans attraits, car on y remarque un genre de sépulture qui rappelle assez les catacombes de Rome.

Dans une sorte de caveau spacieux ou dans de larges

et profondes fosses, sont déposés de nombreux cadavres dont les cercueils sont étagés les uns au-dessus des autres. Par une ouverture laissée dans ces fosses ou par la porte de ces caveaux on peut apercevoir, au travers des cercueils pourris par l'humidité ou rongés par les vers, les crânes blanchis et les squelettes qu'ils contiennent.

Ce mode de sépulture, qui a une certaine analogie avec l'habitude qu'ont les Indiens de l'Amérique du Nord de laisser leurs morts exposés au grand air sur des plate-formes, jusqu'à dessèchement, ne se recommande guère que par la vertu qu'il possède d'empoisonner l'air respiré par les vivants. Mais à Buenos-Ayres, où l'excellence de l'atmosphère permet de laisser impunément au soleil d'immenses quantités d'immondices, on aura cru qu'il serait doux aux humains de savoir leurs dépouilles caressées par l'haleine bienfaisante des vents, et on a pratiqué de larges fenêtres, de grands trous béants, à ces demeures des morts. Dans les nuits de tempête, lorsque, poussé par le terrible *pampero*, les nuages noirs voilent la douce clarté des étoiles, d'étranges bruits doivent se faire entendre dans ces ossuaires, où s'engouffrent sans obstacle les plaintives et rugissantes rafales du vent du sud-ouest.

Ces ossuaires appartiennent à différentes confréries religieuses ou à des corporations ouvrières; les autres morts sont enterrés isolément.

A propos de confréries, de pénitents noirs ou blancs, avec Edmond About nous dirons qu'à Buenos-Ayres, comme à Paris, comme à Rome même, comme partout ailleurs, l'observateur consciencieux peut apercevoir cette lente dégradation qui s'opère à l'étage supérieur de l'humanité, dans le monde des croyances religieuses, en s'étendant sur l'univers entier.

Le formidable bloc du fanatisme s'émiette peu à peu

sous la main du temps et sous les attaques incessantes de la raison. La science et la philosophie éclairent de leurs rayons lumineux aussi bien le Ghetto des enfants d'Israël que l'antique pays des brahmines ou que le sol fanatique de l'Islam, où fleurissent les ulémas et les derviches. Partout, peu à peu, tombent en désuétude de nombreuses croyances séculaires dont vivaient d'habiles associations, qui font de vains efforts pour conserver sous le joug les populations qui s'émancipent. L'Évangile, la Bible, le Coran, ne font plus obstacle aux relations sociales qu'entre fanatiques ignorants et grossiers. Le musulman d'éducation, évinçant l'interdit de Mahomet sur le jus de la vigne, sable voluptueusement nos meilleurs crus, sans pour cela se croire privé du bonheur de voir un jour les suaves houris du paradis du prophète. Le juif, reléguant aux archives de l'oubli une foule de pratiques niaises, n'observe plus guère que ce qu'il faut pour ne pas être mis hors de la synagogue, pour ne pas renier la foi de ses pères, à laquelle il tient par le respect du passé et par amour de la tradition. Moins strict encore est le catholique, qui est loin de se croire condamné aux fourches brisées du diable pour ne pas admettre le *Syllabus* ou pour marier sa fille à un libre-penseur. Jusqu'au mikado du Japon qui, après une longue nuit de siècles de despotisme et de barbarie, vient accélérer le mouvement universel d'émancipation de l'esprit humain, en faisant battre en brèche les pratiques superstitieuses de ses bonzes par l'introduction dans son empire de notre civilisation moderne.

En un mot, nous entrons dans une ère de décrépitude pour le fanatisme. Bientôt, espérons-le, on ne trouvera plus d'hommes faisant profession de haïr ceux qui ne pensent pas comme eux.

Au pays de la végétation phénoménale, sous les flots

d'or ductiles du soleil de l'Inde, les sectaires se faisant écraser sous les roues des chariots qui portent leurs idoles, et les femmes se jetant au bûcher, avec les cendres de leur mari, deviennent de plus en plus rares, grâce aux lois anglaises et au lent progrès de la civilisation européenne dans ces contrées. Même chose dans l'Amérique du Sud, dont naguère les peuples, véritables troupeaux humains, ne pensaient, ne marchaient, ne vivaient que d'après la toute-puissante volonté du clergé, pasteur redouté dont la houlette devint souvent une arme terrible en servant les desseins des vice-rois du Pérou, du Mexique et des autres chefs des immenses possessions espagnoles.

Quoique l'habitant des villes ait progressé beaucoup plus vite dans les idées modernes que le campagnard, chez qui l'émancipation de l'idée rencontre plus d'obstacles, celui-ci n'en est plus, comme autrefois, à se jeter à genoux dans la poussière du chemin pour obtenir la bénédiction du *padre* qu'il rencontre, ni à envoyer en cadeau ce qu'il possède de meilleur à *el cura* de la paroisse. Dites aujourd'hui à un gaucho des plaines argentines d'aller porter en présent un mouton ou une douzaine de perdrix à *el señor padre*, et ce gaucho, qui pratique pourtant l'hospitalité d'une façon remarquable, vous répondra sûrement qu'*el señor padre* peut se passer de son *carnero* et de son gibier, qu'il ne manque pas d'argent pour en acheter, s'il en désire.

Ce qui a survécu, chez le gaucho, au naufrage des anciens usages, c'est son culte pour la vierge. Rarement ce rude habitant du désert passera devant une image de la madone sans lui donner une marque de respect, soit en priant, soit en se découvrant.

Le doux idéal de la femme a conservé tout son empire sur l'abrupte nature de ces hommes. Que les théologiens

habiles savaient bien ce qu'ils faisaient lorsqu'ils introduisirent la douce figure de Marie de Nazareth dans les dogmes de l'Eglise catholique!...

Quelque temps après mon arrivée à Buenos-Ayres, deux compatriotes me proposèrent de les accompagner aux îles du Parana, où ils avaient une exploitation agricole. Ils me promettaient force gibier à plume et à poil, voir même des tigres et des cerfs. L'appât était tentant pour mes goûts aventureux, aussi acceptai-je avec empressement, laissant momentanément de côté la magie blanche et tous ses accessoires, peu enthousiaste, du reste, de débiter dans la capitale argentine.

Plusieurs prestidigitateurs étaient récemment passés à Buenos-Ayres, où ils avaient donné des séances aux théâtres Colomb et Franco-Argentin; je ne pouvais donc espérer l'attrait de la nouveauté; puis il n'était pas bien-séant que je marchasse sur les brisées d'un collègue qui venait d'attirer le public à ses représentations en se décorant effrontément du nom de Bosco, le célèbre prestidigitateur, mort depuis longtemps.

A l'étranger, en Amérique surtout, rien n'est plus facile que d'usurper la réputation d'une célébrité européenne quelconque, personne n'étant là pour vous contester ce droit en vous faisant exhiber vos papiers. Si la fantaisie m'en eût pris, j'eusse pu très-bien m'annoncer comme étant M. Robin, le savant prestidigitateur qui fit courir tout Paris au boulevard du Temple avec ses apparitions de spectres, ou bien même, mieux encore, me faire passer sur les affiches pour un descendant d'Osimandias ou un petit-fils de Cagliostro. Le public eût peut-être trouvé que mon spectacle ne répondait pas à la sonorité de mes titres, mais cela après m'avoir apporté son argent.

C'est ainsi qu'agissent les puffistes américains, à com-

mencer par le millionnaire Barnum. Dans l'Amérique du Nord surtout, on trompe effrontément le public; on le joue sans vergogne.

Pour plaire aux curieux argentins, déjà au courant de ce genre de spectacle, il eût fallu un splendide cabinet, une profusion d'instruments dorés, qui attirent et éblouissent les yeux du vulgaire, matériel dont j'étais à peu près privé. Je n'avais emporté de Paris que le strict nécessaire pour varier mes séances de temps à autre, léger bagage qui me permettait de voyager plus aisément. Outre cela, le lecteur doit s'en souvenir, la science de Cagliostro n'était chez moi qu'un moyen de payer mes frais de déplacement, n'étant pas assez favorisé de la fortune pour voyager en amateur comme lord Byron ou comme M. de Lamartine.

Le jour fixé pour la promenade aux îles étant arrivé, nous primes le chemin de fer du Nord pour nous rendre à San Fernando, petite ville éloignée de six à sept lieues, où nous devons nous embarquer pour le Parana.

Chemin faisant, l'un de mes compagnons de voyage, ancien officier d'état-major du général Pacheco, me fit remarquer, près de Palermo, la résidence maintenant délaissée du célèbre Rosas : belle habitation entourée d'arbres, aux branches desquels le général Urquiza fit pendre, en guise de girandoles, les serviteurs du dictateur lorsque celui-ci fut vaincu à la bataille de Monte-Caceros, en 1852.

Ensuite vinrent Belgrano, San Isidro et San Fernando, localités généralement fréquentées par la bourgeoisie durant la belle saison. Le trajet s'était accompli en une heure, pendant laquelle j'avais eu tout le loisir d'inspecter la campagne, très-bien cultivée dans certaines parties, et dans d'autres couverte d'animaux gardés par un pâtre à cheval. Je vis aussi quantité de cadavres ex-

posés en plein champ, sous le nez de leurs congénères survivants qui paissaient à côté.

Après avoir passé la nuit à San Fernando, nous nous embarquâmes dès l'aurore, voulant profiter de la fraîcheur pour faire un peu de chemin. Une demi-heure de bonne brise nous eut bientôt amenés au milieu des îles, pour la plupart inhabitées et couvertes d'une végétation magnifique.

Tantôt c'était une bordure de saules pleureurs qui s'étendait à perte de vue, laissant, ainsi qu'une naïade au bain, pendre leur chevelure lancéolée dans les eaux du fleuve; puis venaient des peupliers à la cime élancée et aux feuilles toujours agitées. Le terrain changeant, un fouillis inextricable de plantes grimpantes, d'herbes, d'arbustes, apparut à nos yeux. Nature luxuriante égayée par le vol de nombreux oiseaux aux couleurs variées, qui chantaient à qui mieux mieux l'hosanna du créateur, sautant de branche en branche et se posant quelquefois sur le flexible roseau au long panache blanc, qu'un légitimiste n'eût pas manqué de comparer au Henri IV de cette belle végétation.

La beauté de ce spectacle ne pouvait étouffer la soif de destruction dont sont animés ceux qui possèdent le goût de la chasse. Aussi, placé sur l'avant de l'embarcation, j'attendais, la carabine chargée, qu'il se présentât un gibier quelconque. Nous vîmes bien un *carpinch* sortir des broussailles et se jeter dans la rivière, qu'il traversa avec l'agilité d'un marsouin. Mais cet animal était si loin, que je n'essayai même pas de tirer, à mon grand regret.

Le *carpinch* est une sorte de cochon sauvage, qu'on rencontre dans les bois et les marais qui avoisinent le Parana.

Avec nous se trouvait un Français qui allait faire la récolte des pêches dans les îles. Cet homme, qui ne dé-

testait pas l'eau-de-vie du pays, connue sous le nom de *caña*, en avait fait de si copieuses libations avant de partir de San Fernando, que sa raison s'en était allée, lui laissant juste assez de lucidité pour nous raconter une partie de ses aventures au siège de Paysandu, ville de la Banda-Orientale qui venait de tomber entre les mains du général Flores et de l'armée brésilienne, après un bombardement de cinquante-deux heures.

Etabli charcutier dans cette ville, notre homme s'était vu ruiné par suite des hasards de la guerre. Une énorme bombe, capable d'effondrer un bastion, était tombée sur sa maison avec un bruit terrible et avait produit dans sa boutique l'effet d'un tremblement de terre par sa foudroyante explosion. Le gouvernement des blancs avait fait main basse sur une partie de ses marchandises, pour les besoins de la garnison, et lui avait laissé en échange un billet de réquisition par lequel on reconnaissait lui devoir la somme de 1,000 *patacons*, soit 1,000 pièces de cinq francs, paiement illusoire qui en restera sans doute là. « Néanmoins, ajoutait le charcutier en riant malicieusement, ce qui me console, c'est d'avoir fait manger aux officiers du président Aguirre des saucisses de poisson, qu'ils ont bel et bien pris pour de la chair de carpinch ! »

Il avait assisté à l'exécution de Leandro Gomez, commandant de la place de Paysandu, qui avait été fusillé par ordre du général Flores lorsque celui-ci se fut emparé de la ville.

Le soleil était couché quand nous quittâmes le Parana pour entrer dans l'arroyo des Iles Caravelles, après avoir déposé le charcutier de Payrandu à l'île de la Palmite, où l'attendait son associé : Robinson aux cheveux gris et à figure osseuse, qui partageait sa solitude avec un chien et un chat, les antipodes du caractère animal.

Ces deux hommes se proposaient de récolter des pêches pour les expédier ensuite à Buenos-Ayres. Chaque année la capitale argentine reçoit d'énormes quantités de ces fruits des îles du Parana, et quelques Français en fabriquent une liqueur assez agréable.

A la nuit tombante, les moustiques et les taons commencèrent à nous faire sentir leurs piqûres irritantes, perçant le drap de nos vêtements, nous mettant les mains et la figure dans l'état d'une râpe à sucre, malgré la plus active surveillance déjouée par ces avides suceurs de sang, qui ne cessaient de nous faire entendre leur détestable bourdonnement.

Pourquoi le Dante n'a-t-il pas mis les moustiques dans son enfer ? A l'hôpital de Saïgon j'ai vu un malheureux soldat mourir misérablement d'une plaie hideuse occasionnée par les piqûres de ces venimeux insectes. En Cochinchine on recommande expressément aux arrivants de ne pas se gratter avec les ongles, afin de ne pas créer de plaie pouvant engendrer la gangrène. Dans ce pays la chaleur excessive rend vraiment redoutable les attaques des moustiques.

Il était minuit lorsque nous arrivâmes à destination. D'abord reçus par les aboiements furieux des chiens, puis par les *peons* réveillés en sursaut en entendant ce vacarme, nous fûmes introduits dans le *rancho*, où on alluma un bon feu qui servit à ranimer nos membres engourdis par le froid de la nuit.

J'avais donc devant moi une habitation de pionnier, de colon. Les murailles et le toit, tout en paille, étaient supportés par une légère charpente et par des perches entrelacées. Le foyer, placé au milieu du rancho, se composait de quatre pièces de bois posées à terre pour empêcher la cendre de s'éparpiller, et de deux piquets en forme de fourche, plantés dans le sol, servant avec l'aide d'une

barre transversale à supporter la marmite ; la fumée s'échappait par une ouverture pratiquée au toit.

Aux solives de la toiture étaient suspendus deux fusils de chasse, une baïonnette emmanchée au bout d'un bâton, des vessies pleines de graisse, des poires à poudre, des peaux, des filets et différents ustensiles dont l'usage m'était inconnu. Quant à l'ameublement de la pièce, des barils de biscuit et de viande salée en tenaient lieu, laissant quelques intervalles occupés par des caisses, des sacs et des chaussures ; le tout flanqué de deux lits de sangle surmontés de leur moustiquaire noir et poudreux.

M'étant levé de bon matin pour échapper aux persécutions des moustiques, qui n'avaient cessé de mettre obstacle à mon sommeil, je me mis à explorer l'île en tous sens. Je trouvai d'immenses champs de pommes de terre, des melons, des tomates et du maïs superbe. En avançant toujours, je rencontrai une herbe drue et serrée qui avait plus de huit pieds de hauteur, à tel point qu'en élevant ma carabine, le bout du canon en atteignait à peine le faite.

Cette terre, d'une extrême fertilité, n'avait besoin que d'être remuée pour produire la récolte qui s'élevait sous mes yeux. Fertilité trop puissante, peut-être, car les mauvaises herbes poussaient avec une rapidité inouïe, pompant les suc nourriciers au détriment des plantes potagères.

Le soleil commençant à apparaître à l'horizon, un grand nombre d'oiseaux saluaient sa bienvenue en gazouillant et en voltigeant dans les arbres qui bordaient la rivière. Il y avait des merles, des cardinaux, ainsi nommés à cause de leur tête qui est du rouge le plus vif, des pic-bois, des tourterelles grises, des perruches, et jusqu'à des oiseaux-mouches (*beija flor*), volatiles lilliputiens que je pris d'abord pour de gros insectes, en les voyant se

fourrer dans le calice des fleurs pour en sucer le nectar.

J'ai souvent remarqué la singulière façon dont s'y prend ce pygmée des oiseaux pour pomper sa nourriture. Au lieu de se poser sur la fleur ainsi que les abeilles et les papillons, il introduit seulement le bec dans la corolle et se tient en suspens avec un battement d'ailes si précipité et si continu qu'on le croirait véritablement immobile.

D'une grande familiarité, il fait son nid près des habitations, et parfois a la hardiesse d'élire domicile dans les ranchos même, sous une poutrelle du toit, à la barbe du propriétaire. M. Henri Solard, estimable compatriote que j'eus le plaisir de connaître à Buenos-Ayres, possédait sous sa vérandah une collection de plantes odoriférantes qu'un *beija flor* venait butiner chaque matin. La récolte finie, le petit lutin se précipitait comme un furieux dans l'appartement, et se ruait, les plumes hérissées, contre la glace, où il donnait force coups de bec contre son image, qui, bien entendu, ne reculait pas d'un demi-pouce. Ce manège durait une ou deux minutes, et le méchant batteur s'enfuyait à tire d'ailes pour venir recommencer le matin suivant.

Désireux de tuer des perruches, je m'approchai des arbres qui bordaient la rivière et tirai. Après de minutieuses recherches dans les herbes, voyant que je n'avais rien attrapé, je recommençai à fusiller une troupe de tourterelles qui roucoulaient dans les branches d'un *ombu*. Mêmes recherches et pareil résultat négatif. Alors je pris pour point de mire une porte placée à vingt pas de moi ; quelques grains de plomb seulement atteignirent le but, ce qui me fit voir que mon arme écartait énormément à cause des rayures.

Je pris un fusil de chasse, et dans le court espace d'un quart d'heure j'eus la chance de tuer deux merles, un

le nectar.
ts'y prend
riture. Au
illes et les
corolle et
si préci-
ent immo-

pic-bois et trois perruches, gibier que l'on mit cuire fraternellement dans la même marmite et qui nous procura un bouillon excellent.

des habi-
le dans les
a barbe du
atriote que
possédait
oriférantes

Pendant ce temps mes compagnons de voyage se livraient au plaisir de la pêche et prenaient une espèce de goujon et de gros poissons nommés *armados*, poissons qui ont d'énormes intestins et qui poussent un sourd ronflement quand on les sort de l'eau.

La récolte
rieux dans
s, contre la
son image,
pouce. Ce
échant ba-
ommencer

Cependant, j'avais espéré trouver autre chose que des cardinaux et des merles en venant aux îles. Quand je demandai où étaient les tigres, les péons me répondirent qu'il y avait plus d'un an qu'on n'en avait vu ; des cerfs ? pas plus que de tigres : ils s'approchaient de l'habitation, mais toujours dans la nuit.

Je fus donc obligé de me contenter de brûler ma poudre sur la gent emplumée des îles Caravelles.

rochai des
de minu-
e je n'avais
troupe de
ches d'un
gatif. Alors
vingt pas
atteignirent
it énormé-

Vers midi, je prenais souvent le petit bateau de l'habitation et me laissais aller à la dérive le long du bord opposé, côtoyant un fouillis d'arbustes impénétrables, si ce n'est aux charmants oiseaux qui s'y réfugiaient, chassés par la brûlante ardeur du soleil qui desséchait le calice des fleurs, et qui imposait silence à la nature entière, en incendiant l'atmosphère de ses rayons enflammés.

espace d'un
merles, un

Des cris très-peu harmonieux, répétés coup sur coup, venaient souvent troubler cette morbide tranquillité du paysage. Mon attention éveillée, je me dressais debout dans le bateau, et je voyais alors quelques perruches en train de caqueter au sommet des pêchers, dont les îles sont couvertes, et qui forment des forêts.

Habituellement, un coup de fusil ne tardait pas à leur apprendre qu'il ne fallait pas faire tant de bruit quand tout se taisait. Les perruches atteintes dégringolant de l'arbre, je dirigeais mon esquif vers la rive à travers un épais tapis de plantes aquatiques, puis, arrivé à proxi-

mité du bord, je m'élançais sur ce terrain d'alluvion en enfonçant jusqu'aux genoux dans les détritux de toutes sortes qui en recouvraient la surface. Me frayant un passage avec une peine inouïe, au milieu des lianes aux enlacements inextricables et des herbes hautes et touffues, tranchantes comme des rasoirs, j'arrivais au pied de l'arbre en question. Mais bien souvent, après d'inutiles recherches, j'étais obligé de laisser le gibier où il était tombé, à cause de cette puissante végétation qui obstruait tout et dans laquelle je me perdais.

Le remue-ménage occasionné par mon passage à travers les broussailles réveillait des myriades d'insectes qui fondaient sur moi comme un ouragan, et s'attachaient après ma personne avec une ténacité qui eût lassé la patience d'un saint Siméon Stylite. Je fuyais au plus vite devant ces milliers de trompes qui fouillaient dans ma chair avec une avidité féroce, et, moitié riant, moitié maugréant de cette retraite précipitée, l'idée me venait de demander au bon Dieu pourquoi il permettait qu'il y eût d'aussi acharnés buveurs de sang !

Parmi la riche flore des îles, je vis plusieurs espèces rares et remarquables par leur éclat, entre autres la fleur de la passion (de la famille des passiflores) qui a des pétales d'un rouge pourpre, et dont les pistils semblent, comme le nom de la fleur l'indique, représenter différents instruments qui ont servi à crucifier Jésus. Son fruit, assez semblable à la figue, fait les délices des charmants petits êtres emplumés qui vivent dans les verts bosquets des îles. Je vis aussi des *seibos*, des *blanquillos* et une foule d'autres plantes ou arbres inconnus en Europe, et qu'il m'eût fallu au moins plusieurs grands mois d'étude pour bien connaître.

Le delta formé par les divers bras du Parana est coupé en tous sens par des arroyos, des marais et des lagunes.

Les marais et les lagunes sont remplis d'eau stagnante, que les échassiers seuls se plaisent à troubler, pour chercher dans la vase les vers dont ils font leur nourriture.

Les arroyos encerclent dans leurs méandres des îlots sans nombre. Certains de ces îlots disparaissent sous un dôme de verdure composé d'arbustes épineux, d'orangers et de citronniers, reliés entre eux par des lianes grimpantes et touffues, si serrées parfois que le sol reste plongé dans une demi-obscurité, une sorte de jour ténébreux. Puis ce sont d'autres arbres au tronc poli comme du porphyre ou à l'écorce rugueuse comme la carapace d'un caïman, qui étendent au loin leur feuillage, parasol de la nature, ou bien dont la cime, flèche hardie, monte droite vers la nue.

On trouve dans les îles le flamant, la spatule, le héron, l'oie sauvage, plusieurs sortes de canards, la cigogne, la bécasse, l'ibis et de nombreux oiseaux de nuit. On y rencontre encore la tourterelle grise, la perruche, le perroquet, le pic-bois, le merle, le cardinal, l'oiseau-mouche et beaucoup d'autres dont la nomenclature serait trop longue.

Parmi les insectes, la cigale se fait surtout remarquer par son chant aigre et perçant, qui n'a aucune ressemblance avec le chant de la cigale d'Europe.

Les jésuites ont laissé de nombreux souvenirs de leur passage dans ces régions. Après avoir été chassés des fameuses missions du Paraguay, ils redescendirent le Parana jusqu'au groupe des Caravelles, où ils essayèrent de former de nouveaux établissements qui ne durèrent pas. Une bonne partie de ces îles ont reçu leurs noms des membres de la compagnie de Jésus.

La province de Corrientes, située dans le nord de la République Argentine, contient une immense étendue de

terrain connu sous le nom de Missions. Ces deux mille lieues carrées, complètement désertes aujourd'hui, étaient peuplées naguère par environ 120,000 habitants, population indigène qui occupait de grands villages sous la direction des missionnaires. Malgré l'admirable patience et l'incontestable talent déployés par les révérends pères pour arriver à façonner ainsi au joug sacerdotal ces fils de la nature, et à les discipliner comme un régiment prussien, arriva d'Espagne, en 1768, l'ordre cruel d'abandonner leur conquête. Ne pouvant lutter contre les troupes du roi d'Espagne, les jésuites furent obligés de céder. Mais après leur expulsion les Indiens se hâtèrent d'abandonner la culture des champs et de retourner à leur état primitif. Aujourd'hui, quelques noms de localités indiquent seul à l'étranger le séjour des disciples de Loyola dans la contrée.

Un historien espagnol peu connu, ou peut-être oublié, raconte que les pères jésuites s'étant aperçus que les décès dépassaient d'une façon alarmante le nombre des naissances de leurs sujets imaginèrent, pour obvier à cet inconvénient qui faisait baisser le chiffre de la population guaranie, de faire battre le tambour dans chaque village, à une certaine heure de la nuit, afin de rappeler aux époux qu'ils avaient des devoirs conjugaux à remplir.

Qu'eût dit de cela le personnage de Molière, le médecin qui avait inventé de goûter au lait des nourrices?...

Les braves missionnaires suivaient à la lettre les paroles de l'Écriture: « Croissez et multipliez. »

CHAPITRE IV

L'armée argentine. — Misères et cruautés. — Souvenirs laissés par Manuel Rosas dans l'esprit du peuple argentin. — Histoire de Camilla Ogorman. — Une plaisanterie du dictateur. — Le maté. — Les ours de Berne. — Un mort qui a la vie dure. — Où la police me donne un spécimen des mœurs du pays. — De quoi se compose le carnaval de Buenos-Ayres. — Le salut à l'église de San Miguel. — De belles dévotes. — Porteños et Gringos. — Un dessin du journal *el Mosquito*.

En 1865, à l'époque où nous étions alors, certains bruits de guerre avec le Paraguay commençaient à circuler. Les journaux de Buenos-Ayres parlaient d'une rupture éminente entre l'empire du Brésil et la République du Paraguay, l'étrange pays dont un des chefs, le docteur Francia, punit de dix années de captivité le naturaliste Bompland pour s'être permis de venir herboriser sur son territoire.

Depuis l'aventure arrivée au Français Bompland, la face des choses n'était guère changée dans cette contrée, quoiqu'il se fût écoulé un bon laps de temps. Le président Lopez, deuxième successeur de Francia, tenait toujours le pays sous la verge de fer du pouvoir absolu. Premier négociant du Paraguay, il faisait du commerce à sa guise, vendant ou achetant au prix qu'il lui plaisait de fixer. Les étrangers étaient libres de commercer et de s'établir dans le pays; mais au moment de quitter le sol paraguayen, il leur était défendu d'emporter de l'or sous peine de confiscation, car Lopez exigeait qu'ils prissent un chargement des produits indigènes en échange de leur numéraire.

Nous étions donc au début de cette guerre qui devait

durer cinq ans, longue lutte dans laquelle les Paraguayens firent preuve d'un héroïsme admirable en fatiguant les armées réunies du Brésil, de Buenos-Ayres et de Montevideo.

A l'exemple de l'empire du Brésil, qui possède aujourd'hui une armée assez respectable, la Confédération Argentine a voulu organiser ses moyens de défense sur le pied européen, et en conséquence elle a fait distribuer des carabines Minié et des uniformes aux soldats cantonnés à Buenos-Ayres, ne voulant pas que les Argentins continuassent à faire pendant aux soldats de Soulouque, en montant la garde pieds nus et en manches de chemise devant le palais du président.

Malgré cette amélioration, les soldats argentins sont bien loin de jouir du confort de nos armées européennes. Le gouvernement les paye quand il a des fonds en caisse, ce qui veut dire que ces malheureux restent souvent un laps de temps considérable sans recevoir un réal, et on leur inflige de cruelles bastonnades, absolument comme si l'on était en Turquie, sous le règne d'un Mahomet quelconque.

Avec ce singulier mode d'exciter le patriotisme, leur nourriture journalière consiste uniquement en mauvaise viande et en un misérable biscuit, dont la dureté rappelle involontairement ce beef-steak du temps de Sésostris, qu'un employé du musée Campana faisait admirer à un touriste anglais.

Quand la journée est finie, le soldat de la République va reposer sa maigre échine sur un lit de camp en bois du Paraguay. Il s'endort rêvant à la munificence du gouvernement argentin, qui lui accordera la permission de mendier dans les rues, s'il est estropié sur le champ de bataille.

Faites donc des héros ! allez donc vous faire casser la tête gaiement avec une semblable perspective !

En campagne, la déplorable existence de ces gens atteint son apogée. Il arrive parfois qu'ils mangent leur viande crue, faute de combustible ou à cause de pluies diluviennes et de vents violents qui submergent et emportent tout. Pour qui sait que la province de Buenos-Ayres est en partie composée d'immenses plaines où l'on ne trouve pas un arbre, ceci n'a vraiment rien de bien étonnant.

A l'appui de ce que l'on vient de lire sur l'excellence de l'administration argentine, je citerai le fait suivant. Lors de mon voyage en Patagonie, dans le courant du mois de mai 1866, je trouvai au pueblo d'El-Carmen, sur les bords du Rio-Negro, des Belges, soldats au service de la République Argentine, qui n'avaient pas reçu un sou de solde depuis près de sept mois !

En donnant ces détails, je pense être utile aux jeunes gens d'Europe, à qui des racleurs payés par les gouvernements hispano-américains promettent monts et merveilles pour en faire des soldats. Il ne leur sera peut-être pas non plus inutile de savoir qu'une fois débarqués la bastonnade les attend, s'il essayent de la désertion.

Ce que l'on ne peut aussi passer sous silence, c'est la singulière façon du gouvernement argentin de se procurer des soldats. A Buenos-Ayres, tout homme qui a volé ou commis un meurtre est aussitôt incorporé dans un régiment et expédié dans l'intérieur. Pendant la guerre du Paraguay, on comblait ainsi dans l'armée les vides faits par les balles des Guaranies de Lopez.

Les troubles de la Plata, aussi bien que le puissant despotisme de la Russie, que la soif de conquêtes de l'empire d'Allemagne, et que les révolutions périodiques qui déchirent la France, enfantent également des cruautés dignes de la flétrissure de l'histoire, des actes barbares qui rejettent notre civilisation aux errements de la féodalité,

dans la nuit du moyen âge. En Europe c'est Moscou qui étrangle Varsovie, dont l'agonie dure depuis près d'un siècle; les Allemands, qui poussent des éclats de rire féroces devant les hurlements de damnés des paysans qu'ils font rôtir dans les maisons de Bazeilles; les Français, dont la Commune affolée met Paris en feu et dont l'armée de Versailles triomphante se baigne dans le sang des représailles, ne se lassant pas de tuer et de fusiller! Dans la Plata, les sombres vengeance de Manuel Rosas terrifient la République. On fait *degoller*, pendant le fameux siège de Montevideo, six cents prisonniers rendus sur parole, et cette horrible boucheries s'accomplit au son de la guitare! Puis il y a les proscriptions, les fusillades, les mystérieux assassinats et toutes les calamités qui naissent des guerres de partis.

Entre une foule d'autres histoires d'un caractère semblable, qui sont restées gravées dans l'esprit du peuple argentin, Rosas fit fusiller un prêtre, âgé de vingt-quatre ans, et une jeune fille d'une grande beauté, qui s'était enfuie de la maison paternelle avec son séducteur. Le prêtre, qui trouvait sans doute, comme Hyacinthe, que le célibat imposé par le catholicisme à ses ministres était un trop grand sacrifice et un poids beaucoup trop lourd pour la faiblesse humaine, s'était réfugié avec Camilla Ogorman près de Corrientes, où ils avaient ouvert une école pour subvenir à leur existence. Là ils vivaient comme mari et femme, là ils s'aimaient.

Rosas, usant de son pouvoir arbitraire et méprisant le droit des gens, les fit arrêter et condamner à mort, sans aucun jugement. Camilla Ogorman était enceinte de sept mois. Elle se jeta aux genoux du dictateur et le supplia énergiquement d'accorder au moins la vie au pauvre être qu'elle portait dans son sein. Le farouche tyran refusa durement cette prière : la jeune femme et son amant furent

donc inhumainement exécutés. Mais en fusillant cette belle innocente, les bourreaux se montrèrent moins féroces que le juge, car de leurs yeux habitués à voir le sang s'échappèrent des larmes de pitié !

Comme Janus, Rosas avait deux faces : il terrifiait souvent et plaisantait parfois ; mais c'était un genre de plaisanterie qui n'appartenait qu'à lui.

On rapporte qu'au moment de l'exécution, on fit observer à Rosas que l'enfant, mourant sans baptême, serait privé du bonheur des élus.

Rosas resta pensif un instant, puis répondit :

— Eh bien, soyons bons catholiques ; baptisez le ventre et l'enfant sera sauvé !

On baptisa le ventre et on fusilla Camilla Ogorman, qui eut les bras fracassés par plusieurs balles en voulant, mère sublime, protéger le fruit de son malheureux amour.

L'amour est la grande vertu des cœurs. Mais Rosas ne comprenait pas ce sentiment, lui qui infligeait la mort aux malheureux. Cependant, ce loup-cervier aimait beaucoup sa fille.

En 1832, Rosas avait déjà donné une idée de ce qu'il devait être, en faisant massacrer des prisonniers indiens, à la vue du peuple, sur une place de Buenos-Ayres.

Puis, dit Garibaldi dans ses mémoires (1), le colonel Zelallaran est tué ; on apporte sa tête à Rosas.

« Le dictateur passe trois heures à rouler cette tête du pied et à cracher dessus ; alors il apprend qu'un autre colonel, frère d'armes de celui-ci, est prisonnier. Son premier mouvement est de le faire fusiller, mais il se ravise ; au lieu de le condamner à la mort, il le condamne

(1) On n'ignore pas que Garibaldi combattit longtemps pour les républiques de Rio Grande et de l'Uruguay. Au siège de Montevideo il commandait la légion Italienne.

à la torture : le prisonnier, pendant trois jours, aura, douze heures par jour, cette tête coupée exposée devant lui sur une table. »

Une autre aimable attention de Rosas envers ses administrés était de faire crier, la nuit, ces paroles dans les rues de Buenos-Ayres par les *serenos* qui annonçaient les heures : « Mort aux sauvages unitaires ! Vive la fédération argentine ! »

Cet agréable refrain venait égayer les oreilles des Porteños chaque fois que les *serenos* de garde entendaient sonner l'heure, et ils entonnaient cela de leur plus belle voix.

Ceci dit, revenons aux eaux du Parana.

Quelque temps après notre arrivée, mes deux compagnons me quittèrent pour retourner à Buenos-Ayres, me laissant avec les péons ; libre à moi de quitter l'île quand bon me semblerait.

Je me mis donc à arracher des pommes de terre, — on était à l'époque de la récolte, — et à faire la cuisine, ayant été de suite nommé maître *cook* à la pluralité des voix. Comme on se le figure, la préparation culinaire n'exigeait pas une forte dose de savoir. Le matin je faisais le maté, à midi de la soupe avec de la viande salée, des tomates, un ou deux épis de maïs et des pommes de terre. A quatre heures, c'était encore du maté, puis venait pour souper un ragoût assaisonné de force piment nous excitant à boire l'eau du Parana ; eau imprégnée de salsepareille, qui produit sur chaque nouveau venu dans ces parages l'effet du sel de magnésie.

Le *maté* est une espèce de thé, connu également sous le nom de *yerba*, qui vient du Paraguay. La consommation qui s'en fait dans les Etats de la Plata est incalculable ; pas de maison où l'on ne prenne cette boisson cinq ou six fois par jour. Il est curieux, pour un Européen, de

voir tous ces gens à certaines heures aspirer le maté avec un petit tube posé dans un récipient où l'on dépose d'abord de la yerba en poudre, et que l'on remplit ensuite d'eau chaude en y joignant un peu de sucre, si cela plait au goût; mais généralement les habitants du pays préfèrent le maté amer.

Le tube ou *bombilla* est en métal, et une petite courge sert de vase. Dans la classe aisée, ces deux ustensiles sont presque toujours en argent. Lorsqu'un étranger entre dans une habitation, on lui offre tout d'abord un siège et le maté. S'il y a plusieurs personnes, le vase et la bombilla font le tour de l'assemblée, absolument de la même façon que se pratique la cérémonie du calumet chez les Indiens de l'Amérique du Nord.

Parmi les péons de l'île, se trouvait un Suisse du canton de Berne, lequel ne cessait de nous parler des fameux ours que les Bernois nourrissent dans les fosses de leur ville, et des rentes consacrées à leur entretien. Dans ses récits, il revenait souvent sur l'enlèvement du trésor de Berne par l'armée de Bonaparte, et il en voulait surtout au célèbre Corse d'avoir risqué de faire mourir de faim les pauvres ours en les privant de leur caisse d'épargne. Cette manie de faire entrer à tout propos les pensionnaires de Berne dans la conversation avait valu au Suisse, de la part de ses camarades, le sobriquet de Martin.

Un beau jour, Martin vint me dire qu'il avait vu de nombreuses traces de cerf sur les bords d'une lagune éloignée d'à peu près un mille. Désireux de vérifier cette découverte, j'y allai et trouvai en effet des empreintes superbes. Il y avait en outre des pas plus petits à côté des premiers: sans doute le mâle et la femelle accompagnés de leur progéniture. Ces animaux devaient passer là chaque fois qu'ils allaient manger du maïs, ainsi

que le témoignait le piétinement du sol. On résolut donc une chasse à l'affût.

Quand la lune commença à montrer son croissant d'argent à travers les nuages, nous nous dirigeâmes vers la lagune, mes deux compagnons ouvrant la marche armés de fusils de chasse, et moi portant ma carabine, dans laquelle j'avais mis double charge.

Arrivés à destination, nous nous échelonnâmes à une quarantaine de mètres les uns des autres, avec ordre de ne tirer qu'à coup sûr. Le sol étant très-humide, je coupai une brassée d'herbes et me couchai dessus en attendant que le dix-cors se présentât pour lui souhaiter la bienvenue.

Au bout d'une heure d'attente, l'impatience aidant, je commençai à trouver le temps furieusement long. De plus la brise, qui tout à l'heure agitait les roseaux, venait de tomber tout à fait, laissant le champ libre à des nuées de moustiques qui surgissaient de tous côtés, tourmenteurs insaisissables qui sont véritablement le fléau des rives du Parana.

Tout en maugréant contre ces damnés insectes, je ne pouvais m'empêcher de me demander quelle contenance serait la mienne si, au lieu d'un innocent mammifère que j'attendais, se présentait à six pas de moi un de ces superbes tigres dont j'avais admiré la dépouille chez les marchands de Buenos-Ayres. Et, je l'avoue, une pareille perspective ne me faisait sourire que médiocrement.

En plein soleil, je n'eusse peut-être pas évité cette rencontre ; mais dans l'obscurité, je courais le risque de me faire égorger comme un agneau. Puis, Napoléon l'a dit, — il devait s'y connaître, après en avoir tant consommé, — le courage de minuit est le plus rare des courages. Tel qui affronte en riant une bordée de mitraille n'osera sans pâlir se promener seul à minuit dans les allées d'un

cimetière : la faiblesse humaine réclame toujours ses droits.

A la fin je fus pourtant tiré d'embarras par une voix qui me cria :

— Eh ! monsieur, il faut nous en aller : les moustiques nous dévorent ! C'est une vraie plaie d'Égypte !...

— Comment, déjà ! répondis-je, ne voulant pas avoir l'air de prendre l'initiative de la retraite ; il y a à peine une heure que nous sommes ici...

— Restez.... si vous avez de la patience à en revendre. Moi je n'y peux plus tenir... ces diabesses de mouches m'ont criblé la peau comme une écumoire !... Je m'en vais.

A cet instant une bruyante détonation retentit, et nous entendîmes la voix de Martin qui criait : « Je l'ai tué ! je l'ai tué ! » Puis une forme noire déboula soudain en grognant avec colère entre mon interlocuteur et moi, et s'engouffra comme une trombe dans les roseaux qui bordaient la lagune.

Stupéfaits, nous nous regardions l'un l'autre, lorsque Martin apparut à travers les herbes, — comme un faune antique. — Il brandissait son fusil et criait haletant : « Je l'ai tué ! l'avez-vous vu ? »

— Certainement que nous l'avons vu, répondit mon compagnon, qui en sa qualité de garçon avait l'esprit caustique. Seulement, si vous l'avez tué, ce doit être un mort qui a la vie terriblement dure, car il court comme si le diable était à ses trousses.

— Sur quoi avez-vous donc tiré ? demandai-je à mon tour, curieux de connaître l'espèce de loup-garou que j'avais à peine entrevu.

— Sans doute sur un ours de Berne ? reprit le garçon impitoyable.

— Les ours de Berne sont de trop bonne souche pour

venir se faire dévorer par les *mosquitos* des îles, répondit le Suisse avec humeur. J'ai touché le but, j'en suis certain... Ce doit être un carpinch, car il a grogné à la façon de ces animaux.

Le carpinch, si c'en était un, devait être assez loin pour rendre nos poursuites inutiles. Nous jetâmes donc le fusil sur l'épaule et reprîmes le chemin du rancho, pestant contre les maringuins et contre la mauvaise chance qui nous obligeait à revenir les mains vides.

Le lendemain, au déjeuner, un Basque du voisinage nous raconta qu'il avait trouvé un de ses cochons mort dans les herbes, avec un trou dans la tête. C'était l'animal que Martin avait pris pour un carpinch et qui nous avait tant intrigué. Martin avait visé juste, mais son adresse ne le sauva pas des plaisanteries du garçon.

Peu de temps après, je quittai les îles Caravelles, sans avoir vu l'ombre d'un gibier digne d'un disciple de Saint-Hubert.

Une grande partie des Caravelles et des autres îles du Parana est habitée par des Basques qui se livrent particulièrement à la culture du maïs, de la pomme de terre, des tomates et des melons; ils trouvent à Buenos-Ayres le débit lucratif de leurs produits. Ainsi qu'on l'a vu, la terre des îles est très-fertile, mais elle est sujette aux inondations.

De retour à Buenos-Ayres, je me décidai à aller donner quelques séances à San Fernando, excité dans cette entreprise par des habitants de la localité. Je ne fatiguerai pas le lecteur des petites péripéties de ce voyage, dans lequel les *vigilantes* (1) du juge de paix me donnèrent une leçon d'escamotage et un specimen des mœurs du pays, en me volant en plein jour, à la porte du chef de police,

(1) *Vigilante*, gendarme, homme de police.

un tableau de la valeur d'une cinquantaine de francs, dans l'unique but de me faire délier les cordons de ma bourse pour la recherche de ce tableau, et où un gaucho faillit me tuer d'un coup de pistolet dans une de mes séances.

En m'appauvrissant, le voyage de San Fernando ne fit que hâter mon départ pour l'intérieur. Un penchant irrésistible m'entraînait vers le désert, loin des bruyantes cités aux usages connus et à physionomie moitié européenne. J'étais venu en Amérique pour voir les pampas, les Indiens, et jouir de la vie libre du chasseur. Autant aurait valu ne pas quitter Paris que rester à Buenos-Ayres. Je résolus donc de partir pour l'Azul, ville frontière éloignée d'environ quatre-vingts lieues.

Avant de quitter la capitale de la République Argentine, quelques mots sur le carnaval, dont c'était l'époque.

A Paris, on l'a déjà dit, le carnaval consiste en bals masqués, cavalcades, rhumes de poitrine. A Rome, ce sont les courses de chevaux, les pluies de dragées et la bénédiction du Saint-Père.

A Buenos-Ayres on voit des masques à cheval, des compagnies de jeunes gens, nommés *comparsas*, qui se promènent le soir dans les rues en jouant de la guitare ; puis une grêle d'œufs remplis d'eau, quel'on jette aux passants. Outre l'envoi des œufs il est aussi permis d'arroser tous ceux qui passent à portée. Les jeunes filles, placées sur les terrasses, s'amuse à verser de pleins seaux d'eau sur les victimes qui ont la mauvaise idée de longer le trottoir : douches rafraîchissantes que l'on est obligé d'accepter en riant, sous peine de voir converger une pluie de projectiles vers son individu et d'être hué par la populace.

Cet arrosage général dure pendant trois jours ; il commence à deux heures de l'après-midi et finit à six heures du soir, moment où l'on ne peut littéralement faire un pas,

dans certaines rues, sans écraser des coquilles d'œufs.

Inutile à l'étranger de protester contre cet usage, consacré par le temps, car les autorités le revêtent d'une couleur quasi officielle en annonçant l'heure du déluge buenos-ayrien par le bruit du canon. Ceux qui ne veulent pas être inondés doivent rester chez eux.

En attendant l'heure du départ pour la frontière du sud, je me promenais dans la ville, à la recherche du nouveau. Un soir que je passais devant l'église de San Miguel, le flot de monde qui affluait vers le parvis me décida à entrer avec lui dans le lieu saint.

Tout d'abord, je fus impressionné par l'aspect de la basilique, qui était splendidement éclairée et regorgeait de fidèles. Les chants sacrés se mêlaient aux notes graves et sonores de l'orgue, qui, tour à tour, laissait échapper des cascades d'harmonies, joyeuses ou tristes, lentes ou pressées comme les grains des chapelets que récitaient pieusement quelques vieilles dévotes ; au-dessus de l'orgue dominaient des voix enfantines qui chantaient une hymne à Marie. L'atmosphère était saturée de l'encens à Dieu, et des mille parfums répandus sur ces femmes frivoles et coquettes, jolies pour la plupart, qui ouvraient et fermaient leur éventail avec une merveilleuse dextérité, tandis qu'à moitié couchées sur les tapis, elles prenaient des poses qu'eussent enviées des Orientales.

Là, toutes les races du pays hispano-américain étaient mélangées. La mulâtresse, au teint jaune comme celui d'un Malais, coudoyait la blanche et fière Portena ; la négresse aux cheveux crépus, aux lèvres épaisses et à la peau d'ébène, occupait le même rang que la femme d'Europe. C'était l'égalité devant Dieu, le rapprochement des races de l'Ethiopie et du Caucase, la fraternisation des enfants d'Agar et de Japhet.

Quand la voix mourante de l'orgue exhala son dernier

souffle, et que le frôlement des robes de soie, le caquet de ces dames et la reprise des cantiques m'eurent annoncé que le salut était terminé, je m'adossai contre un pilier pour voir tout ce monde sortir du sanctuaire.

Il y avait peu ou point d'hommes ; ceux-ci vauquaient à leurs affaires, ou se reposaient au logis des travaux de la journée. Les femmes seules composaient donc l'assemblée, attirées dans la maison du Seigneur bien plus par l'attrait de la musique, des toilettes et des causeries que par le besoin de prier. A part quelques négresses aux yeux vitreux enchâssés dans de ténébreuses cavités, et de quelques duègnes sur le retour, je remarquai que la majeure partie d'entre elles étaient véritablement jolies. Quelques-unes étaient d'une beauté à faire pâlir de jalousie nos grandes dames d'Europe, — si toutefois les Européennes peuvent être jalouses des Vénus d'outre-mer...

Dans cette contrée, la nature se montre large et généreuse envers le sexe faible ; elle lui dispense ses dons et sa beauté, vigueur, facilité de langage et manières aisées. Chez les Porteños (1), il semble que la femme ait eu à cœur de justifier qu'elle est véritablement la plus belle moitié du genre humain, eu égard à l'aspect peu majestueux de son fier et dédaigneux compagnon, qui d'ordinaire est d'une taille au-dessus de la moyenne, mince de corps, et dont le maigre visage, encadré de favoris noirs, est basané comme celui d'un Abencerage.

Dans presque toute l'Amérique du Sud, les étrangers sont peu aimés, pour ne pas dire détestés. Il n'est personne qui n'ait entendu parler, en 1874, des 200 coups de lanière reçus par un consul britannique au Guatemala, M. Magee, sur l'ordre d'un *commandante* capricieux et cruel. Dans l'intérieur de la République Argentine, quel-

(1) *Porteño*, natif de Buenos-Ayres, enfant du port.

ques années avant, une troupe de Gauchos avait aussi essayé de massacrer les résidents étrangers du village du Tandil. A Buenos-Ayres, le nombre des Européens étant beaucoup trop considérable pour les persécuter ouvertement, les Argentins se contentent sagement de n'employer à leur égard que le dédain. Le Porteño surtout est noté pour ses allures blessantes et son sot orgueil. Quoique l'on soit sur les rives de La Plata, on sent percer sous l'habit du natif de Buenos-Ayres toute la fierté dédaigneuse que recouvrait le manteau troué de don César de Bazan, sans pourtant y rencontrer la générosité et les qualités de celui-ci. Ce manque de tact est si saillant que les citoyens des treize autres provinces qui composent la Confédération Argentine détestent les Porteños pour ce motif.

Aux yeux des gens du pays, les émigrants sont des *gringos* (1), des hommes à demi civilisés qui viennent s'enrichir chez eux à leur détriment, leur manger la laine sur le dos, — c'est leur expression. — Il faut vraiment que ces républicains d'hier aient perdu la tramontane, pour oublier aussi vite leur arbre généalogique, en ne se rappelant pas que leurs pères étaient *gringos* aussi, lorsqu'avec Pedro de Mendoza ils chassèrent les Indiens de leur territoire, que ceux-ci possédaient du droit incontestable de premier occupant du sol.

En attendant, les Porteños achètent nos tableaux, nos sculptures, les chefs-d'œuvre de nos grands maîtres en littérature et en musique ; ils lisent et font traduire nos romans en renom, profitent des progrès de la science et

(1) Le mot *gringo* est une expression de mépris dont j'ai en vain cherché l'origine. Les Gauchos et les Porteños s'en servent fréquemment envers les étrangers ; ils y ajoutent souvent des envois d'une crudité qui semble avoir été copiée sur la fameuse réponse de Cambronne aux Anglais.

de l'industrie européenne, se revêtissent selon les modes de Paris et de Londres, et manquent rarement de parler avec dédain de la vieille Europe !

Ils jouissent de tant de liberté, les citoyens de ces républiques hispano-américaines, qu'il est bien excusable de les voir envisager notre civilisation et nos lois sous un point de vue opposé au nôtre. Pendant la guerre du Paraguay, qui éclata peu après, à l'occasion d'une défaite subie par le général Mitre, un journal satirique, *El Mosquito*, publié et dessiné par un Français, représenta le président de la Confédération Argentine avec une tête d'Aliboron sur les épaules, tandis que les soldats qu'il menait au feu avaient tous une tête de lion.

Qu'eût dit et pensé, en Europe, le chef d'un gouvernement quelconque, de voir colporter dans les rues de sa capitale une pareille estampe ? Le président Mitre, lui, laissa vendre *el Mosquito* à tous ceux qui voulurent l'acheter, et n'en dormit que mieux sur ses deux oreilles, en attendant que l'occasion se présentât de faire mentir le crayon du Français ; consolation qui se fit attendre bien longtemps, car cette guerre ne se termina qu'en 1870.

Ainsi que nous l'avons dit, le trait caractéristique de la jeunesse du pays est la morgue et le dédain pour tout ce qui n'est pas sien. Ces sots préjugés tendent pourtant à diminuer de jour en jour, grâce à l'émigration, qui envahit la contrée peu à peu. Bientôt, sans être prophète, on peut assurer qu'il en sera des Porteños comme des Aborigènes de l'Amérique du Nord : leur individualité disparaîtra sous le flot européen qui commence à déborder sur ces plages ; ce sera surtout l'énergique race basque qui régénérera le pays.

CHAPITRE V

En quoi ce livre peut être utile. — Coup d'œil sur le territoire et les ressources du pays. — Départ pour l'Azul. — Le campo. — Trous de viscacha et singulière manie de cet animal. — Une oreille coupée. — Qui est le père de cet enfant ? — La roche Tarpéienne est près du Capitole. — L'Azul. — Indiens et Indiennes. — La manière d'embellir la nature chez différents peuples. — Sabres japonais et lorgnons européens. — Bijoux des dames pampéennes. — Les tribus du désert. — Cadeaux du gouvernement argentin.

Semblables aux frileuses hirondelles qui, chaque hiver, fuient à tire-d'aile vers des climats plus doux, de nombreux émigrants abandonnent chaque année le sol natal pour la terre étrangère, l'Europe pour l'Amérique, dont le sol vierge et les immenses ressources leur promettent, sinon la fortune, du moins l'espoir d'une aisance relative.

Les émigrants allemands, anglais, irlandais, scandinaves, se dirigent de préférence vers New-York, et de là se répandent sur l'immense territoire des Etats-Unis, dont la tolérance religieuse et les institutions démocratiques en font bientôt des citoyens de la grande République en les fixant pour toujours au sol de leur patrie d'adoption.

Les Français, qui, entre parenthèse, n'émigrent guère que depuis quelques années, prennent en grande partie la route de l'Amérique du Sud, attirés dans ces parages par l'élément de race latine des populations et par la douceur du climat. Ces émigrants, composés en majeure partie des gens du midi de la France, de Basques et de Béarnais, font uniformément voile pour La Plata, vers

Montevideo et Buenos-Ayres, pays où beaucoup des leurs sont établis depuis nombre d'années.

C'est donc le genre de vie que mènent ces Français sur ces plages lointaines que je cherche à faire connaître en écrivant ces pages, motif qui m'oblige parfois à m'occuper de détails qui pourront paraître peu amusants à certaine classe de lecteurs, mais qui assurément sont susceptibles de rendre service aux personnes que la rigueur du sort ou le désir de voyager pousse à quitter la France.

Ce livre, quoique peu important, comble une lacune. Lors de mon départ pour La Plata, je cherchai en vain chez les libraires de Paris un ouvrage qui pût me renseigner sur le pays que j'allais visiter. Je trouvai bien quelques romans, quelques opuscules où l'on parlait de la Confédération Argentine et de l'Uruguay, mais il n'y avait là rien de sérieux ni de positif. La fiction peut intéresser lorsqu'on prend un livre pour se désennuyer; mais lorsqu'il s'agit de transporter ses pénates à trois mille lieues au delà des mers, on aime assez à avoir des données sérieuses. Malheureusement, dans notre bibliothèque des voyages, on rencontre beaucoup trop de livres écrits à la légère par des auteurs qui n'ont vu que la superficie des choses ou même qui ne l'ont pas vue du tout. On cherche à faire du style, de l'esprit, et l'on ne s'occupe pas de ceux que l'on induit en erreur et dont on peut causer la perte (1).

Que peut dire des coutumes et des mœurs d'un peuple, des ressources d'une contrée, un écrivain qui débarque

(1) L'établissement du Port-famine en est un exemple. Sur de faux rapports, on transporta plusieurs familles dans ce lieu, sur les côtes de la Patagonie. Le pays était si mauvais pour l'établissement d'une colonie que ces Familles y moururent de faim !...

du steamer pour loger dans un luxueux hôtel, passe son temps en visites chez le consul ou ailleurs, et se rembarque au bout d'une huitaine de jours, après avoir fait quelques promenades en ville?

Nous possédons pas mal d'ouvrages écrits par cette classe d'écrivains voyageurs, qui peuvent donner des notions plus ou moins exactes de la société à laquelle ils se sont frottés dans les salons, mais chez qui la richesse d'imagination ne saurait suppléer à l'étude du monde des travailleurs, le vrai peuple, et à la connaissance *de visu* des richesses du pays.

Ce livre, nous l'espérons, pourra donc être de quelque utilité au voyageur ou à l'émigrant.

La République Argentine offre des ressources immenses à l'émigration. Son territoire représente à lui seul une superficie approximative de quatre-vingt-quinze mille lieues carrées, sans compter le pays des Patagons, qui mesure trente-cinq mille lieues (1). Pour cet espace immense, la population ne dépasse pas trois millions d'habitants, renfermés pour la plupart dans les villes des quatorze provinces qui composent l'Etat Argentin.

Le territoire de la République est borné au nord par le Paraguay, la Bolivie et les déserts du Grand-Chaco, pays boisés où vivent de nombreux Indiens insoumis, qui font usage d'arcs et de flèches, tandis que ceux des Pampas ne connaissent que la lance et les boules (*bolas*). A l'ouest, les pics sourcilleux des Andes le séparent du Chili. Au sud, c'est l'immense Patagonie, avec son vent âpre et glacé, ses plaines infinies où errent le nandau, le guanaco et le puma, seuls habitants qui animent ces solitudes, poursuivis quelquefois par les cavaliers du désert : *los Indios de la Pampa* .

(1) Ces chiffres sont pris dans une géographie servant aux écoles de Buenos-Ayres.

A l'est, les forêts du Brésil, ayant encore leur virginité adamique, présentent une puissante ligne de démarcation avec leur réseau inextricable de végétation chevelue. Sur ce terrain d'alluvion, tout pousse et se croise avec une fécondité merveilleuse ; les arbres atteignent des dimensions colossales, leur verdure est éternelle. La gent volatile s'y ébat sous toutes les formes et toutes leurs couleurs, depuis le gracieux colibri au caractère mutin, jusqu'à l'orfraie à l'aspect mélancolique et à l'aigle au vol audacieux et au regard intrépide. Dans les quadrumanes, l'agile ouistiti joue à l'escarpolette au sommet des palmiers, répondant par des grimaces aux cris discordants des perroquets-amazones, ses voisins. A terre, dans les marécages grouillent des bêtes immondes dont l'aspect gluant donne le frisson. Puis quand la nuit couvre tout cela de son voile épais, de monstrueux ptérodactyles, d'énormes chauves-souris, déploient leurs ailes velues et se livrent à de nocturnes ébats sous les épaisses ramures de la forêt.

Le territoire argentin est aussi borné à l'est par l'Etat oriental de l'Uruguay, dont les plaines sont un peu plus accidentées que celles de la province de Buenos-Ayres. A côté viennent mourir les flots de l'Atlantique, cette mer que Christophe Colomb traversa si audacieusement sur ses légères caravelles.

Composée d'immenses prairies où vivent de nombreux troupeaux, la province de Buenos-Ayres s'adonne peu à la culture et produit spécialement des cuirs, des laines, des suifs, enfin tout ce qui tient à l'abatage des animaux ; puis aussi une assez forte quantité de plumes d'autruche ou de nandou, que les Gauchos et surtout les Indiens récoltent dans les solitudes des Pampas et viennent vendre aux marchands qui exploitent la frontière. Dans les provinces du nord et de l'ouest, le sol se dis-

tingue de celui de la province de Buenos-Ayres par ses richesses minérales et végétales. Mendoza et Tucuman possèdent des mines d'or et d'argent, leur terrain fertile produit de la vigne, du maïs, une grande quantité d'arbres fruitiers d'Europe, de la canne à sucre, du tabac, etc.

Le vin de Mendoza commence à se répandre dans le pays. Il est très-estimé et peut lutter avec certains de nos crus français ; mais la culture de la vigne n'est pas faite sur une assez grande échelle pour lui donner de l'importance.

Le climat de la République Argentine peut être considéré comme tempéré. Le nom de Buenos-Ayres, donné à la capitale, indique que le pamperose charge de renouveler l'air et de balayer les miasmes putrides qu'exhalent les milliers de cadavres d'animaux étendus dans le campo et autour des saladeros. Sur les bords de la Plata l'air est quelquefois assez vif, mais dans le nord et l'ouest il y fait beaucoup plus chaud, quoique à un degré tolérable.

Je reviens à mon voyage à la frontière du sud.

Après avoir payé trois cents piastres (1) au bureau de la diligence et m'être muni de mes armes, d'un peu de linge et avoir déposé mes bagages en lieu sûr, je pris le chemin de fer de l'ouest pour me rendre à Moron, petite ville éloignée de sept ou huit lieues où je devais trouver la voiture pour l'Azul.

Sur la route, la végétation fut loin de me paraître aussi riche que sur la ligne du nord, où le voisinage du fleuve contribue sans doute à entretenir la fertilité.

On passa devant le marché du Onze-Septembre, le plus

(1) Deux sortes de piastres ont cours dans la province de Buenos-Ayres : l'une, la piastre-papier, vaut quatre sous ; l'autre, la piastre forte, vaut cinq francs et plus, selon le cours de la monnaie. Ici il s'agit de piastres-papier.

considérable de Buenos-Ayres. Une multitude de charrettes chargées de laines et de cuirs de toutes natures y étaient alignées, attendant le bon plaisir des acheteurs. Puis arriva Moron, que l'on quitta aussitôt pour prendre le chemin de la plaine. La voiture filait un train d'enfer, emportée par dix vigoureux chevaux que montaient d'excellents cavaliers, des Gauchos du sud.

J'étais enfin satisfait, nous commencions à rouler sur la Pampa, dont le terrain uni et couvert de chardons s'étendait à perte de vue, comme le vaste Océan un jour de calme plat. Peu à peu les maisons devinrent moins nombreuses, puis on n'en découvrit plus que de loin en loin, signalant leur présence par une bordure de petits peupliers qui servaient à entretenir la fraîcheur autour de l'habitation.

Des *teru-teru*, beaux oiseaux huppés, à longues pattes et à voix crierde, des cigognes et une espèce de petite chouette posée près des trous de *viscachas*, nous regardant passer avec ses yeux ronds et fixes, furent les premiers habitants du Campo qui s'offrirent à nos regards.

Ces derniers oiseaux étaient des hiboux blancs, d'une espèce que je n'avais pas encore eu l'occasion de rencontrer. On les désigne sous le nom de hiboux à terrier (*strix culicunaria*) ; ils diffèrent, sous plusieurs rapports, de leurs congénères d'Europe. Dans le pays, cet oiseau est connu sous le nom de *letchuza*.

La *viscacha* est un animal qui a beaucoup d'analogie avec le blaireau pour la forme et les mœurs ; elle possède des dents fortes et tranchantes et des griffes solides. Ce rongeur creuse des terriers très-profonds ; les excavations formées à l'entrée de sa demeure sont énormes et capables de briser les voitures les mieux construites ; il ne se passait pas de quart d'heure que les chevaux ne fussent

obligés de faire un brusque mouvement de côté pour éviter ces casse-cou béants.

Ainsi que la pie, qui est possédée de la manie d'enlever ce qui brille, la viscacha s'amuse à ramasser tous les objets que le hasard place aux environs de son terrier. En passant près de sa demeure, on est certain d'y rencontrer toujours un amas d'ossements, de chiffons, de vieilles chaussures et de cornes de cerf qu'elle a récoltés aux alentours. La viscacha est en quelque sorte le chiffonnier des Pampas.

Au premier relai, je descendis de voiture pour assister à la prise au lazo des chevaux de rechange enfermés dans le corral. Opération dont je fais grâce au lecteur, très-peu de personnes ignorant les détails de cet exercice, dans lequel sont si renommés les Mexicains et les Gauchos de la Plata.

Parmi les voyageurs du coupé de la diligence, je reconnus un compatriote, un jeune homme qui faisait du commerce à l'Azul. Usant de cette douce familiarité qui est de bon ton en voyage, nous eûmes bientôt fait connaissance, et une fois la glace rompue, je n'eus qu'à m'applaudir de la rencontre ; car outre l'éducation et l'amabilité de ce Français, je pouvais dès lors, en causant dans ma langue, narguer mes rogues compagnons de voyage, qui ne parlaient qu'espagnol, langue que je ne comprenais pas.

Après avoir couru toute la journée, nous arrivâmes le soir à Cañuelas, petit village où l'on passa la nuit. Le lendemain nous repartîmes de bonne heure, voyant les mêmes champs, les mêmes troupeaux, le même horizon. Comme les voyages en mer, dans la Pampa, un jour ne ressemble mieux à l'autre jour que le suivant.

Las Flores, où la deuxième nuit fut passée, nous donna le spectacle de l'accident arrivé à Malek, l'un des ser-

viteurs du Grand-Prêtre, lors de l'arrestation de Jésus.

Le patron de notre hôtellerie, voulant mettre à la porte un Gauchos dont la gaieté se manifestait trop bruyamment, reçut un coup de couteau mal dirigé qui lui coupa la presque totalité de l'oreille gauche. On cria au voleur, à l'assassin ; le malfaiteur fut pris et le couteau rentra au fourreau ; mais, moins heureux que Malek, l'hôtelier eut besoin d'un médecin pour lui recoudre l'oreille.

Les coups de couteau ne sont pas chose rare dans le pays, où chacun en porte un à la ceinture ou dans la botte ; il y en a dont la lame atteint jusqu'à cinquante centimètres de long. Ces armes sont assez dangereuses entre des mains habiles, mais bien souvent la vue menaçante de six canons du revolver européen a fait baisser les couteaux espagnols prêts à frapper. A Buenos-Ayres, tout individu pris dans la rue avec un de ces couteaux à la ceinture est puni d'une amende.

De temps à autre, nous rencontrions une femme gauchcho qui chevauchait à travers la plaine, ayant la tête couverte d'un foulard aux vives couleurs et tenant à la main une épaisse lanière de cuir qui lui servait à stimuler sa monture. Souvent aussi, lorsque la voiture passait près d'un rancho, on apercevait une jeune fille prenant du maté sur le pas de la porte, avec un enfant sur ses genoux. Cette vue me rappelait l'histoire d'un voyageur anglais, qui raconte qu'en traversant les pampas pour se rendre à Mendoza, il eut la conversation suivante avec une jeune femme qui berçait son enfant à la porte d'un rancho vermoulu :

— Qui est le père de cet enfant ? demanda l'Anglais en admirant la figure espiègle du baby.

La jeune femme leva ses yeux noirs et brillants sur le voyageur ; puis, en riant et avec un accent intraduisible : « *¿ Quién sabe ?* qui sait ? » répondit-elle.

Ce mot en dit plus qu'un gros volume sur le caractère gauchio.

Dans la grande partie des *fondas* ou hôtelleries que nous rencontrâmes sur la route, je remarquai que les tableaux et le papier peint qui ornaient les murailles représentaient inévitablement le portrait de Garibaldi, des batailles du premier empire, différentes scènes des guerres de Crimée et d'Italie.

On commençait aussi à voir quelques épisodes de la guerre du Mexique, la prise de Puebla, l'entrée des troupes françaises à Mexico, le débarquement de Maximilien à Vera-Cruz ; quelques-unes de ces estampes très-bien faites, d'autres ayant l'air de représenter une réunion de poupées de Nuremberg.

La roche Tarpéienne est près du Capitole, a dit Mira-beau. Qui se serait douté, à cette époque, que le frère de l'empereur d'Autriche fût si près de la roche fatale, alors qu'acclamé dans Mexico au bruit des cloches et du canon, fêté par le clergé intéressé à l'établissement d'une monarchie, il s'asseyait à peine sur le vieux trône des Astecs, dont la possession lui avait été garantie par Napoléon III, l'empereur des Français, qui lui aussi, quatre ans plus tard, à Sedan, devait voir sa couronne emportée par le terrible flot de l'invasion prussienne, qu'il avait si follement déchaînée sur la France ?

Le trône de Maximilien s'écroula parce que la guerre du Mexique fut impopulaire, aussi bien en France que dans le Nouveau-Monde. Napoléon III fit seul l'expédition du Mexique, la France n'y fut pour rien ; l'infortuné Maximilien paya de sa vie cette folie.

En 93, la France aux abois jeta la tête de Louis XVI aux despotes ligués contre sa liberté naissante. En 1866, Juarez, que je n'excuserai pas, fit fusiller l'empereur Maximilien pour donner une leçon à l'Europe, qui venait

en Amérique jeter bas une république pour édifier un empire sur ses ruines.

Nous ne conseillons pas aux prétendants d'aller chercher fortune au Mexique, car la terre d'Analmac porte malheur aux monarchies ; exemple : Iturbide et Maximilien.

Vers la fin du troisième jour, les découpures indécises et vaporeuses d'une chaîne de montagnes nous apparurent dans l'éloignement, puis les ailes d'un moulin à vent. Ensuite ce furent quelques maisons dispersées çà et là, se resserrant peu à peu et finissant par former des *cuadras*, agglomération de *cuadras* ou pâtés de maisons qui à leur tour formèrent bientôt des rues. C'était la petite ville de l'Azul, dans laquelle nous fîmes irruption au milieu des tourbillons de poussière soulevés par un fort vent du sud et par nos dix chevaux lancés à toute vitesse.

Cette ville avait un aspect singulier, avec ses maisons en briques, ses fenêtres garnies de barreaux de fer et ses toits formés en terrasse. Me reportant par la pensée à l'époque où les premiers maîtres de l'Alhambra occupaient la terre d'Espagne, il me semblait arriver dans une de leur cités, dont quelques localités de l'Andalousie présentent encore une image vivante. Cette illusion ne tarda pas à disparaître en entendant le son d'un carillon venant de l'église voisine, carillon qui détruisait toute identité entre le muezin mahométan et le curé catholique.

Le Français de la diligence, M. Denis Dhers, m'offrit gracieusement l'hospitalité. J'acceptai de grand cœur, assez embarrassé de ma personne avec mon ignorance de la langue du pays, et une fois installé sous son toit, j'eus tout le loisir d'examiner les Indiens qui venaient journellement à l'Azul échanger le produit de leur chasse ou de leur travail.

La plupart de ces Indiens portent le costume des Gau-chos, composé d'une espèce d'étoffe partant de la cein-ture jusqu'au bas des jambes, formant une sorte de culotte appelé *chiripa*; puis le *poncho* bariolé de cou-leurs éclatantes, vêtement qui ressemble beaucoup à un châle dans le milieu duquel serait pratiquée une ouverture pour y passer la tête. Leurs cheveux noirs, épais comme du crin, leur tombent jusque sur le cou, retenus autour de la tête par un mouchoir de couleur posé en manière de bandeau, seul luxe de coiffure qu'ils se permet-tent.

Ces Indiens sont loin d'avoir le beau type de certaines tribus de l'Amérique du Nord. D'une taille moyenne, for-tement bronzés de peau, une grosse tête presque carrée avec des pommettes saillantes et les yeux noirs, vifs et perçants, leur donnent beaucoup plutôt l'apparence de Siamois ou de Cambodgiens que de représentants de la race rouge, à laquelle ils appartiennent.

Du reste, les aborigènes américains ne manquent pas d'affinité avec la race mongolique. Certains écrivains donnent pour souche primitive à ces Indiens la popula-tion qui occupe les hauts plateaux de l'Asie.

Les femmes diffèrent très-peu des hommes pour la physionomie : même grosse tête et mêmes pommettes fortement prononcées ; leurs cheveux tressés en deux nattes retombent sur les reins. Une sorte de fourreau d'étoffe, dans lequel elles sont emmaillottées depuis les chevilles jusqu'au-dessus des seins, compose leur uni-que toilette, que complète habituellement un grand manteau rouge ou bleu retenu par une broche en argent de la dimension et de la forme d'une grande écumoire. Elles portent aussi des bagues et des boucles d'oreilles du même métal ; ces dernières, taillées en croissant ou carré, leur tombent parfois jusque sur les épaules.

Il y aurait un curieux chapitre à écrire sur la façon dont chaque peuple a compris la manière d'embellir la nature. Chez les sauvages des Montagnes-Rocheuses, la coquetterie consiste à aplatir la tête des enfants. En Océanie, il y a des insulaires qui ne trouvent rien de mieux que de se casser des dents, tandis qu'en Europe et aux Etats-Unis on se fait mettre de faux râteliers à prix d'or. Sur les bords de l'Amazone et dans les montagnes du haut Pérou, les Indiens se passent des piquants de porc-épic dans la cloison nasale et portent une rondelle de bois de la largeur d'une pièce de cinq francs entre la lèvre inférieure et les gencives. Les femmes d'Insama et de Gazembe, raconte le voyageur David Livingstone, se percent les ailes du nez pour y introduire un brin d'herbe, et, toujours pour s'orner, se liment les dents jusqu'à ce qu'elles soient pointues, ce qui leur donne des sourires de crocodile. Dans le vaste empire du Fils du ciel, on broie les pieds des pauvres Chinoises dans des sabots impossibles, et chez l'homme il est de bon ton d'avoir un gros ventre, comme celui des magots qu'on honore dans les pagodes. En Europe, les modes varient plus souvent, mais elles n'en sont pas moins capricieuses, despotiques et parfois burlesques. En quelques années c'est le malfaisant corset à la taille de guêpe, l'immense et incommode crinoline, et le démesuré, le monstrueux chignon. Combien de jeunes personnes, sous prétexte d'avoir une taille plus élégante, ont ruiné leur santé et même détruit le germe de la vie en elle pour avoir abusé du corset ? Et la monstrueuse crinoline, combien d'accidents a-t-elle causés ? Quant au colossal chignon de ces dames, j'en fais juge le lecteur..... et ces dames elles-mêmes.

Nous rions de l'usage des Japonais de porter deux sabres à la ceinture, et nous en avons le droit. Mais à leur tour les Japonais n'auraient-ils pas raison de rire de

tous ces jeunes gens dans la fleur de l'âge qui, forts et robustes, possédant une vue excellente, — que ne saurait remplacer le meilleur des télescopes de l'Observatoire, — se promènent dans nos rues en se fatiguant les yeux d'un lorgnon, uniquement parce que c'est la mode ?

A première vue, les Japonais auront cru qu'ils avaient affaire à une nation de myopes. Puis, sachant que la mode seule décidait cette mise en scène, ils se seront consolés de voir qu'il n'y a pas que chez eux que la capricieuse déesse fait des siennes, elle qui les obligeait, il n'y a pas bien longtemps encore, — sous forme de coutume — à s'ouvrir le ventre avec un de leurs sabres, — au choix — sur un signe du souverain qui tient sa cour à Yeddo.

Ces réflexions m'étaient inspirées par la vue des bijoux dont s'ornaient les beautés pampéennes, ornements qu'un presbyte eût facilement distingués à un demi-mille de distance. Cette broche, de la largeur d'un fond de casserole, servant à retenir le manteau, et ces boucles d'oreille, d'une dimension de trois pièces de cinq francs en argent, étaient vraiment à la joaillerie moderne ce qu'un monstre antédiluvien est à un chétif animal de nos jours. Comparés aux délicates et fragiles parures du beau sexe civilisé, les gigantesques bijoux de ces dames sauvages faisaient presque l'effet d'un mastodonte à côté d'un scarabée.

Les Indiens de l'intérieur n'emmenant que très-rarement leurs femmes avec eux lorsqu'ils viennent trafiquer à la frontière, je ne vis guère que des Indiennes appartenant aux tribus campées aux environs de l'Azul, c'est-à-dire à une distance de huit ou dix lieues. Ces femmes possédaient une physionomie assez douce ; elles étaient généralement grasses et bien portantes, quoiqu'elles mar-

chassent pieds nus, hiver comme été, et ne prissent que de la viande pour unique nourriture.

Sans doute pour les dédommager de leur misérable condition, la nature a doué ces femmes de certaines facultés qu'elle refuse aux Européennes. Ainsi, une indienne est à peine accouchée qu'elle va immédiatement se baigner dans l'eau froide de l'arroyo voisin ; puis, quelques heures après, elle continue son travail interrompu comme si de rien n'était.

Les tribus du désert, d'humeur belliqueuse et pillarde, font quelquefois de grandes invasions à main armée sur le territoire argentin ; elles pillent et saccagent tout ce qu'elles rencontrent, ne respectant que la vie des femmes et des enfants pour les réduire en captivité. Ces sauvages remplissent ici le même rôle que les Apaches et les Comanches sur les frontières du Mexique.

Pour tâcher d'arrêter ces trombes humaines, aussi rapides et bien plus dévastatrices que celles qui arrivent du cap Horn, le gouvernement de Buenos-Ayres a placé des postes de distance en distance aux endroits menacés, et a conclu des traités avec les tribus les plus rapprochées de la frontière. En exécution de ces traités, on donne annuellement aux Indiens une certaine quantité de juments, de bœufs, de tabac, de yerba et de sucre pour leurs besoins, cadeaux que ces messieurs acceptent sans se faire prier, ce qui ne les empêche pas de venir de temps à autre opérer une petite razzia chez les colons : simple histoire de revoir le pays de leurs ancêtres.

Ces sauvages ne sont pas entièrement dénués de l'esprit du commerce. Ils viennent voler des bestiaux sur un point de la frontière et vont quelques lieues plus loin les revendre aux *estancieros*, opération qui oblige les habitants du campo à marquer tous leurs animaux, et qui a fait que le gouvernement a défendu d'acheter aux Indiens

tout cuir revêtu du chiffre d'un propriétaire de la frontière, ou dont les Indiens ne pourraient justifier la possession.

Inutile de dire que malgré cette loi les Indiens ne sont pas embarrassés de se défaire de leurs prises.

En plus de la donation en nature, quelques chefs de tribus ou caciques reçoivent du gouvernement le grade de colonel, sans oublier la paye et l'uniforme brodé d'or dont ils aiment à se parer dans les jours de solennité. Les tribus ainsi soldées sont considérées comme alliées, et doivent prêter main forte aux soldats disséminés dans les postes en cas d'invasion des peuplades de l'intérieur.

CHAPITRE VI

La race blanche et les aborigènes américains. — Atrocités et manque de foi. — Décroissance des tribus. — Un Français roi d'Araucanie et de Patagonie. — Une annexion peu coûteuse. — Changement de profession. — Une leçon d'équitation et un lit d'orchidées. — Mes moutons ont des accès de gaieté. — Existence du campo. — Cacophonie et désordre. — Perspective d'amour. — La femme. — Retournons à nos moutons.

Après avoir parlé de la cruauté et de l'antipathie des indiens pour les blancs, voyons si ces hommes n'ont pas un peu raison.

Quand l'Amérique eut été découverte en octobre 1492, de hardis aventuriers suivirent la route tracée par Colomb, et découvrirent à leur tour le Yucatan, la Floride, le Mexique, le Brésil et le Pérou, ainsi que d'autres riches contrées dont la moyenne partie des habitants vivaient heureux, surtout ceux à qui étaient inconnus les sacrifices humains et le despotisme des Incas.

Le peu de liberté qui restait aux uns et l'indépendance absolue dont jouissaient les autres disparurent avec l'arrivée des blancs, que rendit cruels l'avidité de l'or, de ce métal jaune que les Indiens n'employaient qu'en parure. A dater de ce moment, un lamentable concert de malédictions sortit des entrailles de la terre, râle d'un peuple entier qui vouait aux foudres divines ces hommes aux yeux d'azur, dont la basse cupidité avait changé son beau ciel et ses vertes forêts en de lugubres catacombes : ossuaires immenses où l'enterraient tout vif ses oppresseurs pour chercher de l'or.

L'évêque de Chiapa, le vertueux Las Cazas, seul protecteur qu'eussent les Indiens, fut tellement effrayé des ravages que faisait la mortalité parmi ces malheureux (1), que sa charité lui suggéra de demander au roi d'Espagne la permission de remplacer les Indiens par des hommes plus robustes, par des nègres de la côte d'Afrique. Le moyen n'était pas très-humain, mais enfin il donna un peu de répit aux persécutés. La traite des nègres fut donc légalement établie en l'an 1517.

Pendant ce temps que se passait-il ailleurs ?

L'Espagnol Fernand Cortez s'emparait de l'empire du Mexique à la tête d'une poignée d'aventuriers. Le temple du Soleil était pillé, les jeunes filles violées, l'empereur Montezuma mourait captif entre leurs mains ; puis on faisait griller à petit feu Guatimozin, pour lui faire avouer où étaient ses trésors !

Au Pérou, Pizarre s'emparait également de Cuzco, la capitale, et de l'Inca Atahualpa, auquel il promettait la liberté, à condition de remplir d'or une chambre dans laquelle celui-ci était prisonnier. Des courriers expédiés dans tout l'empire réunissaient promptement cette somme immense. La rançon payée, l'Inca était trouvé étranglé dans sa prison !

Depuis ce temps les aborigènes n'ont cessé de diminuer d'une manière effrayante. L'eau-de-vie, les maladies et les armes à feu, présents des Européens, achèvent de détruire ce que les vainqueurs du Pérou et du Mexique ont commencé. Les nations à demi civilisées des plateaux de l'Anahuac et du pays des Incas ont été l'*alpha*, les tribus sauvages des deux continents seront l'*omega*.

Déjà ont complètement disparu ces guerrières peu-

(1) Las Cazas dit que de son temps les Espagnols avaient déjà fait mourir plusieurs millions d'Indiens dans les mines, 1

plades du nord, qui défendaient pied à pied leur territoire de chasse et les ombreuses forêts où reposent les os de leurs ancêtres contre la charrue et la hache profane du colon américain. Les Delawares, les Seminales, les Iroquois, les Hurons et bien d'autres encore se sont éteints, laissant à peine quelques misérables descendants. Dans les immenses solitudes de l'ouest on rencontre encore, il est vrai, de puissantes tribus de Sioux et de Pieds-Noirs qui guerroient sans cesse contre les Américains. Malheureusement, on peut trop bien prévoir l'époque peu éloignée où ces aborigènes, exterminés par la civilisation, s'effaceront dans la nuit de l'oubli et confondront leurs cendres à celles des nations du Nouveau-Monde qui ont vécu (1).

La décroissance est loin d'être aussi prononcée chez les peuplades du sud que chez celles du nord. Mais un jour viendra où l'émigration finira par envahir ces vastes déserts, refuge des fils indomptés de la nature; alors, refoulés vers le sud, forcés d'abandonner les vertes prairies du campo, il faudra qu'ils subissent le joug de la civilisation, qu'ils endurent les lois des blancs, s'ils ne veulent pas aller mourir près du Cap Horn, en vue des arides solitudes de la Terre-de-Feu.

Ce mot de Cap Horn me fait revenir en mémoire la figure de M. de Tounens, l'ex-roi d'Araucanie et de Patagonie, que je connus à Paris.

Ce Français, ancien avoué de la ville de Périgueux, résidait au Chili depuis deux ans, lorsque sa nature aventu-

(1) De l'immense population indienne qui occupait primitivement le vaste territoire des Etats-Unis, il ne reste plus, d'après le recensement fait vers la fin de l'année 1874, que 332,120 aborigènes, dont 188,415 vivent à l'est des Montagnes-Rocheuses, et 143,705 à l'ouest. Pour le territoire d'Alaska seul on compte 72,400 Indiens, dont 20,000 Esquimaux.

reuse lui suggéra d'aller se proposer comme grand chef aux Indiens Araucans, avec promesse de les aider à recouvrer leur indépendance, en mettant obstacle aux empiétements des Chiliens.

Les Araucans, qui ne voient pas d'un bon œil les forts établis par le Chili sur les bords du Malleco, rivière qui sépare les deux territoires, accueillirent avec empressement l'Européen qui offrait de se mettre à leur tête; et M. de Tounens fut nommé roi d'Araucanie.... et de Patagonie.

Cette monarchie naissante porta aussitôt ombrage au gouvernement de Santiago, qui, sans cesse en hostilité avec les Indiens, craignit de les voir devenir plus redoutables encore avec le nouvel ordre de chose, et résolut, pendant qu'Orlie I^{er} excitait les Caciques à lever des troupes, de faire disparaître ce roi embarrassant (1).

M. de Tounens, sans défiance, fut trahi par son interprète, enlevé par une dizaine de soldats chiliens déguisés en marchands, et conduit au grand galop à la ville frontière de Nacimiento. Là, après avoir été sur le point d'être fusillé, comme Raousset-Boulbon au Mexique en 1854, on le jeta dans un cachot où il resta huit longs mois. Ce fut le consul de France qui fit cesser sa dure captivité et lui procura les moyens de rentrer dans sa patrie.

C'est à cette époque que je le vis à Paris, lors de son retour forcé d'Amérique et au moment où il publiait le récit de ses aventures. Jeune et toujours possédé de la passion des voyages, je n'avais eu rien de plus pressé, après être revenu de Cochinchine, que de venir proposer

(1) C'est par erreur que les journaux, dans leurs articles sur le roi d'Araucanie, lui donnent le nom d'Orélie, contre lequel il protesta d'abord. Dans le récit de ses aventures M. de Tounens se fait appeler Orlie I^{er} — et probablement dernier...

à M. de Tounens de l'accompagner en Araucanie, si son intention était d'y retourner. Ses affaires étant assez embarrassées par suite d'absence de ce qui constitue le nerf de la guerre, rien ne fut conclu et je pris la route de Buenos-Ayres. Depuis, j'ai entendu dire que, loin de renoncer à sa royauté éphémère, il était reparti à la conquête de la toison d'or araucane; expédition hasardeuse qui n'avait eu pour résultat que de faire verser à Sa Majesté de Périgueux la ciguë du ridicule par les journaux de la capitale.

Ce que l'on admire dans Orlie I^{er}, c'est d'avoir eu le bon goût d'annexer la Patagonie à son royaume araucan. Pour l'annexion de Nice à la France, il a fallu la guerre d'Italie et le vote des citoyens intéressés; pour l'annexion de l'Alsace-Lorraine à la Prusse, il a fallu verser des flots de sang, trouver une somme de cinq milliards et laisser derrière soi la perspective d'une lutte plus épouvantable encore; tandis que pour la Patagonie, contrée mesurant trente-cinq mille lieues carrées, la volonté seule de M. de Tounens a suffi !

« Qui joue au roi ne saurait trop bien remplir son rôle, » disait le spirituel Chicot à son maître Henri III.

En attendant que j'allasse faire une tournée chez les Indiens, comme j'en avais le désir, un oncle de mon hôte m'offrit d'aller garder ses moutons. Mes finances se trouvant dans un état moins prospère encore que celles de Sa Majesté araucane, je ne me fis pas trop tirer l'oreille pour accepter. Le lendemain je partais en croupe avec mon patron pour le campo.

En voyant ce changement de profession, de prestidigitateur passer gardeur de moutons, le lecteur sourira sans doute. Mais en Amérique, pays de contrastes par excellence, où l'on fait flèche de tout bois, ceci n'est vraiment pas extraordinaire. Rien n'est moins rare que de rencontrer

tel individu qui, parti d'Europe avec un emploi de teneur de livres ou de professeur d'une science quelconque en perspective, est obligé au bout de quelque temps de chercher une place de garçon de cuisine ou de péon ; démarche commandée par l'impérieuse nécessité de manger au moins deux fois par jour, besoin matériel qui a poussé un prince du sang à se faire professeur de mathématiques lors de l'émigration française, et qui a converti des officiers d'état-major et des nobles descendant des croisés en blanchisseurs et en portefaix, après la découverte de la Californie.

Je dois aussi faire remarquer que dans la République Argentine, où l'élevage du bétail compose pour ainsi dire l'unique ressource du pays, il n'y a pas de préjugés contre ce métier de gardeur de moutons, car de riches propriétaires se font eux-mêmes gardiens de leurs troupeaux.

Me voilà donc à cheval, suivant pas à pas dans la plaine un troupeau de douze cents têtes confié à mes soins ; vêtu à la légère quand le temps était beau, couvert d'un gros paletot, d'un poncho et d'une couverture quand le vent du sud soufflait, bise glaciale dont cet amas de vêtements pouvait à peine amortir la rigueur.

Mes fonctions consistaient à puiser de l'eau pour ces douze cents moutons et à conduire le troupeau au pâturage, en ayant soin de le suivre continuellement, afin qu'il ne se mêlât pas avec les autres qui erraient dans la plaine, et que les agneaux ne restassent pas en arrière, couchés dans les herbes. Pour cette besogne je changeais de cheval tous les jours, les courses que faisait ma monture étant très-fatigantes. Dans ce pays, la race des chiens de berger étant inconnue, c'est le pâtre et son cheval qui doivent en tenir lieu.

C'était un véritable plaisir pour moi que de galoper

à bride abattue sur ce terrain nu et plat qui semble avoir été créé pour l'équitation. Aussi je m'en donnais à cœur joie pendant les premières journées, payant mon apprentissage de centaure par quelques chutes, ainsi que cela se pratique habituellement, mais galopant toujours avec un nouvel attrait, malgré la fatigue des membres courbaturés par ce violent exercice.

Un beau matin, je m'avisai de charger ma carabine avec des grains de maïs et d'aller faire la chasse aux nombreuses perdrix des alentours, ennuyé de les poursuivre inutilement à coups de fouet. Le naturaliste Levaillant avait chassé aux petits oiseaux avec de l'eau et un morceau de chandelle qu'il mettait dans son fusil ; moi je pouvais bien essayer avec du maïs.

Ainsi armé et appuyé sur cette judicieuse réflexion, je ne tardai pas à faire lever quelques perdrix. Tenant les rênes d'une main et ma carabine de l'autre, je visai la plus rapprochée, blottie sous une touffe d'herbe à huit ou dix pas de moi et fis feu. Le coup partit et la perdrix fut tuée. Mais mon bucéphale, craintif de nature et peu habitué à s'entendre tirer des coups de fusil aux oreilles, m'envoya par un saut de mouton piquer une tête assez loin de lui, juste dans un tas de chardons dont les pointes aiguës ne se firent pas faute de pénétrer dans mes chairs. C'était un saut du genre de ceux que Paul de Kock fait arriver dans ses romans. Aussi, après m'être dépêtré de mon lit d'orchidées et avoir ramassé mon arme et ma victime, je regardai bien si on m'avait aperçu, me promettant dorénavant de ne plus chasser à cheval.

Les perdrix, cause involontaire de ce petit incident, foisonnent dans le campo, où elles se cachent parmi les herbes. D'une grosseur à peu près égale à celles d'Europe, elles possèdent un plumage qui ressemble à celui de la caille.

La majeure partie de l'Azul et de ses environs était habitée par des possesseurs de *chacra* (ferme). Tout en galopant après mes moutons, je rencontrais journellement des Basques et des Béarnais qui portaient fièrement leur béret sur l'oreille, tout comme leur compatriote d'Argentan lorsqu'il traversait Meuge sur son cheval orange.

Alors, apprenant que j'avais quitté la France récemment, j'étais questionné sur une foule de détails dont ces gens se montraient avides, leur éloignement d'Europe et la rareté des nouvelles justifiant pleinement cette curiosité, que je tâchais de satisfaire de mon mieux.

Outre cette distraction, car on peut donner ce titre à la rencontre d'un être humain, quand on est isolé de ses semblables depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, au milieu d'une plaine dont les confins ne font qu'un avec le ciel, j'avais encore celle d'assister aux pirouettes, sauts et cabrioles de mes moutons, dont l'humour capricieuse était parfois mise en train par je ne sais quelle bizarre influence qui s'emparait d'eux.

Alors, de la tête à l'arrière de la colonne, c'était à qui ferait les plus jolies gambades et à qui sauterait le plus haut en jouant des farces à ses voisins. Puis, se mettant à courir comme des dératés en se pressant les uns les autres, ils s'arrêtaient soudain, et commençaient à tourner autour de ces petites fondrières creusées par les viscachas. Sautant dans les trous en se bousculant et reniflant bruyamment, on eût pu croire qu'ils se disputaient l'honneur de provoquer l'hôte de ces demeures souterraines à un combat singulier.

D'autres fois, c'étaient des béliers aux cornes menaçantes qui se donnaient des coups de tête à enfoncer une porte de prison. Ils se brisaient loyalement le crâne à l'instar des chevaliers du vieux temps qui rompaient une lance en l'honneur de leur belle. Seulement, ici l'objet en li-

tige était une brebis, qui profitait toujours de l'instant où les deux champions faisaient résonner leur boîte osseuse pour se perdre au milieu du troupeau.

Le soir, quand le troupeau était enfermé au coral, venait le souper : repas frugal composé de pain et d'un quartier de mouton, le tout arrosé d'une carafe d'eau de puits fraîche et pure. La table débarrassée, je me mettais à lire ou à prendre des notes à la lueur vacillante d'une chandelle fumeuse. Ensuite mes paupières s'appesantissant, j'allais demander le repas à mon lit et à Morphée en attendant le lendemain.

Somme toute, ce genre de vie me convenait parfaitement, n'eussent été les jours de mauvais temps, qui donnaient à la pampa un aspect froid et triste qui déteignait singulièrement sur mon esprit.

Dans ce métier de gardeur de moutons, j'eus tout le loisir de me convaincre que si le mouton était l'animal le plus doux de la création, il en était aussi le plus stupide et le plus irritant. Ceux des Européens qui ont été obligés de harder une *majada* dans les plaines de la Plata peuvent en dire quelque chose.

A quelque temps de là, j'écrivis à Buenos-Ayres pour que l'on m'envoyât mes bagages. J'avais grand besoin d'argent, et il me semblait qu'avec ma sorcellerie, les habitants de l'Azul pourraient bien me faire gagner en une ou deux séances ce que je n'avais pu amasser dans le campo en deux mois. Ensuite, mon patron n'ayant plus besoin de mes services, je changeai de domicile et partis garder d'autres moutons avec un fils du pays.

Cette fois je vécus véritablement de la vie du Gaucho : vêtu comme mon compagnon, me nourrissant des mêmes aliments ; je ne pouvais tomber à meilleure école pour étudier les usages et coutumes de ces Arabes du désert américain.

Pour demeure, nous avions un vieux rancho bâti avec des mottes de terre et recouvert en paille ; un cuir de bœuf attaché avec des lanières remplissait l'office de porte ; notre lit se composait de peaux de mouton étendues sur le sol.

Sans avoir le moelleux et l'élasticité de nos lits d'Europe, nous dormions parfaitement bien sur cette couche, en dépit du vent qui hurlait dans notre toit de chaume et de larges gouttes d'eau qui nous tombaient sur la figure dans les temps d'orage. La fatigue d'une longue journée passée à cheval nous rendait insensibles à ces petites misères.

Le matin, mon compagnon se levait de bonne heure pour prendre le maté, première occupation des gens du pays en ouvrant les yeux. Puis nous déjeunions avec un *asado* ou quartier de mouton rôti à la broche, manger délicieux qu'il fallait avaler sans pain, cet aliment étant considéré comme superflu par les habitants du campo, qui ne se nourrissent ordinairement que de viande.

Le déjeuner terminé nous montions à cheval à la suite du troupeau qu'on lâchait dans la plaine, distribuant ça et là quelques coups de fouet aux retardataires pour leur donner des jambes.

Comme c'était l'époque où les brebis mettaient bas, chaque matin elles nous donnaient un lamentable concert de bêlements poussés sur tous les tons, étrange cacophonie dont il est difficile de se faire une idée. Les agneaux égarés cherchaient leur mère en courant affolés dans tous les sens ; les brebis appelaient leurs petits avec des crifs plaintifs ; les chiens, qui entre parenthèse ne sont d'aucune utilité dans ce pays, aboyaient avec fureur, jaloux de faire chorus au charivari. Quelquefois des agneaux fuyaient dans une direction opposée à celle du troupeau avec une ténacité qui nous rendait furieux,

obligés de les poursuivre au loin et de les ramener sur nos chevaux. Tout ce bruit et ce désordre ne cessaient que lorsque nos quinze cents moutons arrivaient dans un pâturage convenable, où ils s'éparpillaient pour brouter à l'aise.

Au coucher du soleil nous rapportions à la casa quelques perdrix surprises dans les herbes. Mon camarade Torres s'asseyait et humait son maté avec délices, tandis que, caché sous nos peaux de mouton, je rêvais à la patrie et à l'étrangeté de cette vie demi-sauvage.

Je menais là une existence de pasteur des temps bibliques. Mais les patriarches, tout patriarches qu'ils étaient, avaient une compagne..... et même plusieurs..... Isaac, l'heureux fils d'Abraham, avait sa Rebecca, et moi j'étais seul!...

J'étais à cet âge où l'on sonde du regard l'horizon de la vie, l'âge où s'éveillent tous nos besoins d'amour, et tout en jouissant de la poésie de cette rude existence du désert, je sentais que mon cœur était vide, que l'homme n'était pas créé pour vivre seul, et que mon oreille eût été charmée qu'à la sauvage harmonie du vent des pampas se fût mêlée la douce voix d'une femme aimée.

Quand, après avoir laissé ma pensée errer dans les plaines solitaires, ou avoir suivi du regard un nuage dans sa course vagabonde, la magie du souvenir m'emportait au loin, je revoyais avec envie le bonheur des autres. Ici c'était un jeune couple heureux qui disparaissait mystérieusement dans l'allée ombreuse d'un parc silencieux; plus loin, sur la pelouse d'une coquette maison, un bel enfant rose qui s'ébattait sous les yeux d'une jeune mère tandis que le mari joyeux admirait le petit groupe qui faisait son bonheur. Ou bien à Buenos-Ayres, au moment du crépuscule, c'était une ces belles porteñas qui, au travers des barreaux de fer dont sont garnies les fenêtres

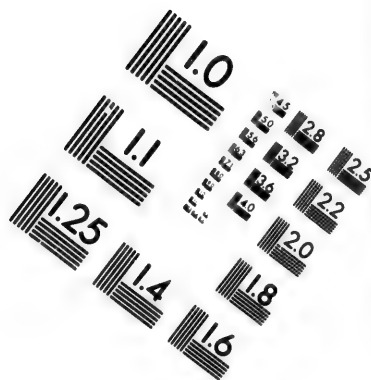
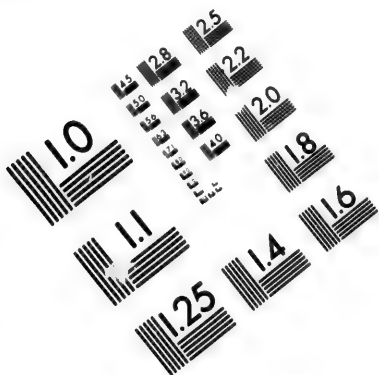
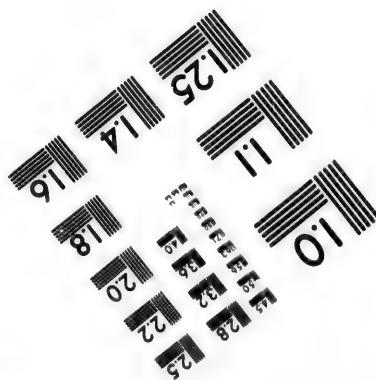
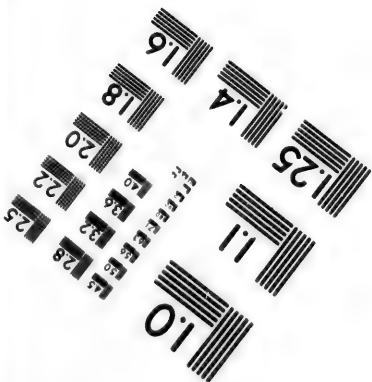
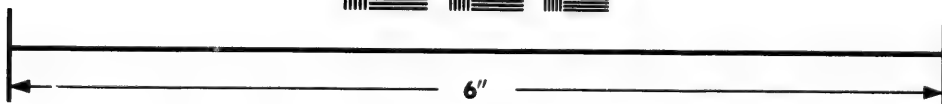
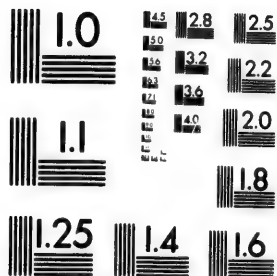


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

**23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503**

28 25
22 20

01

de la cité argentine, laissait apercevoir une splendide chevelure éparse sur de magnifiques épaules nues, tandis que ses yeux magnétiques, à la prunelle de velours, aux longs cils de soie, jetaient sur les passants leur regard fascinateur.

Hélas! pourquoi sur cette terre maudite et déshéritée du ciel est-il si souvent besoin d'être riche pour avoir le droit d'aimer?...

O femme! tu as beau, d'après la Bible, avoir causé la perdition du genre humain en écoutant avec trop de complaisance la voix menteuse du serpent; tu as beau avoir rempli les annales de l'humanité de pages sanglantes, avec la perfidie de Dalila et de Jézabel, les débauches de la fille du trop fameux pontife Borgia, et l'atroce cruauté de l'empoisonneuse marquise de Brinvilliers; tu as beau, depuis que le globe est sorti d'entre les mains de l'Eternel, avoir enfanté la guerre, divisé les familles, ruiné et conduit au crime une jeunesse égarée; tu as beau avoir bouleversé la France en faisant massacrer des milliers d'hommes comme Catherine de Médicis, ou tomber la tête d'une rivale sous la hache du bourreau comme Elisabeth d'Angleterre, tu seras toujours l'idole de celui qui prétend être ton maître, et qui, esclave de tes charmes, est toujours plutôt prêt à sacrifier à Vénus qu'à Jéhovah!

Depuis Salomon, le roi des sages, qui perd sa vertu en apercevant la femme d'un de ses officiers au bain, jusqu'à Louis XIV, qui, au déclin de son long règne, abrite la coiffe de madame de Maintenon, tous ont subi l'empire de la femme, tous ont courbé la tête sous son joug irrésistible.

Dieu a donné, dit Hugo quelque part, à chacun son hochet : l'enfant à l'homme, l'homme à la femme, et la femme.... au diable!

Ce qui n'empêche pas le poète de payer son tribut à la déesse en lui consacrant des lignes sublimes, bien connues de tous.

C'est qu'avec les caresses de la femme, l'homme perd le souvenir des calamités pour ne se rappeler que des bienfaits : il ne voit plus que la séduisante créature qui ranime son courage abattu par un baiser, et ferme les blessures de son cœur meurtri par l'adversité avec le baume de ses douces paroles, véritables accents de l'âme; et, plus confiant, il relève la tête, il croit, il espère.

La Fornarina inspirait Raphaël dans ses tableaux divins. Avec madame de la Sablière, Lafontaine écrit ses fables; et, Béranger, le roi de la chanson française, fait déborder dans ses œuvres la franche gaieté dont Lisette égaye son humble mansarde. Lamartine, lui aussi, met dans sa poésie un doux reflet de la suave image de sa chère et pauvre Graziella.

Cependant, après réflexion, que de drôlesses sans cœur pour quelques créatures d'élite; que de sirènes malfaisantes pour si peu de douces et véritables compagnes; quelle somme restreinte de félicités pour cette longue et interminable série de fautes et de crimes que la femme fait commettre ici-bas, et dont l'accomplissement semble faire partie de son rôle sur cette terre!

Demandez à Vidocq.

Parfois, nous aussi, nous sommes un peu de l'avis de Victor Hugo.

Si nous retournions à nos moutons ?...

CHAPITRE VII

Mauvais temps. — Une hécatombe de moutons. — Souvenirs de Patagonie. — Chasse à la perche. — Un coup de fusil dans le campo après le soleil couché. — Les émigrants gardeurs de *majadas*. — Une séance de magie à l'Azul. — Où mon Benjamin fait connaissance avec les oranges du pays. — Tours merveilleux attribués à Bosco et à Robert Houdin. — Il n'y a pas de sorciers.

Jusqu'alors, je n'avais vu que le beau côté de l'existence du campo, insoucieux des points noirs qui pouvaient surgir à l'horizon des pampas. Avec l'hiver, vint le temps des épreuves.

Nous étions à la fin du mois de mai, le mois de Marie et des fleurs pour la France, et ici le précurseur de la mauvaise saison, qui s'avancait à grands pas. Déjà quelques gelées étaient venues couvrir la terre de leurs blancs manteaux, faisant scintiller les herbes aux rayons du soleil levant, qui ne tardait pas à faire disparaître cette mince couche de frimas.

Dans cette partie de l'Amérique du Sud, l'hiver est assez rigoureux, à cause du voisinage des mers australes d'où souffle quelquefois un vent froid et violent qui fait grelotter les hommes aussi bien que la bise de janvier en Europe. Néanmoins, la glace n'y atteint jamais plus de deux ou trois centimètres d'épaisseur, le froid ne durant pas longtemps, grâce à la force des rayons solaires qui sont toujours très-chauds, même en cette saison.

Avec la gelée étaient aussi venues des pluies diluviennes qui formèrent bientôt de petits lacs dans les

bas-fonds environnants; ce fut alors que commencèrent de véritables débâcles. Nos moutons, chassés par le vent et la pluie, tentaient toujours de s'éloigner. Avec cette active surveillance, il nous fallait sans cesse courir d'une extrémité à l'autre du troupeau, dont les quinze cents moutons, éparpillés dans la prairie, couvraient une surface de terrain qu'il est facile au lecteur d'évaluer. Ou bien, immobiles comme des statues équestres, nous recevions l'eau des cataractes du ciel sur le dos sans nous plaindre, tandis que nos chevaux, tout ruisselants comme leurs maîtres, attendaient l'oreille basse que la nuit vînt mettre un terme à ce déluge, en donnant le signal de la retraite.

Parfois, ces orages éclatent avec une telle violence, qu'ils renversent tout sur leur passage, démolissant les ranchos et culbutant les charrettes qui voyagent à travers le campo. Malheur alors au pâtre qui se laisse surprendre par ces terribles tempêtes! Le troupeau que l'on n'a pas eu le temps d'enfermer au coral est balayé comme le sable fin du désert, ne laissant derrière lui que de nombreux cadavres d'agneaux pour suivre sa trace. Fuyant devant l'ouragan, il marche, marche toujours, jusqu'à ce que le terrible phénomène soit apaisé.

C'est ainsi qu'un de nos voisins perdit un millier de moutons dans l'espace de quelques heures, et mit plusieurs jours de recherches pour en recueillir les débris.

Une nuit, je dormais d'un profond sommeil, lorsqu'un épouvantable coup de tonnerre vint me faire tressaillir sur ma couche. Je me levai aussitôt tout d'une pièce et soulevai la peau de bœuf qui masquait l'entrée du rancho, afin de m'assurer que la foudre n'était pas tombée. Le temps était affreusement noir, mes regards incertains n'entrevoyaient, dans cette obscurité épaisse, à la fantastique lueur des éclairs, que l'intérieur du coral où les

moutons, tête basse et serrés contre les palissades, tâchaient de s'abriter des torrents de pluie qui pénétraient leur épaisse toison. Le centre du coral, laissé vide par le tassement des moutons contre les piquets de clôture, formait déjà une grande mare dans laquelle l'eau du ciel tombait avec de sourds clapotements. Ce bruit, joint aux mugissements d'un vent furieux qui agitait violemment les herbes du campo et semblait vouloir jeter bas notre habitation, produisait un lugubre concert que je ne pus à écouter un instant. Bientôt, cependant, je crus m'apercevoir que saint Eole ne me traitait pas en ami, car sans plus de respect pour mon unique vêtement que pour les basses voiles d'un navire en détresse, de violentes rafales s'y engouffraient de façon à me faire sentir la fraîcheur d'un aquilon qui me parut extraordinairement piquant, par trente-huit degrés de latitude sud.

Je rabattis la portière de cuir et me recouchai sur mes peaux de mouton, à côté de l'ami Torres, qui ronflait comme une souche ; il avait les pieds dans l'eau et ne semblait pas le moins du monde s'en apercevoir, ce bain de pied inattendu paraissait au contraire avoir augmenté la douce quiétude de son être.

La nuit se passa cahin-caha. Je changeai au moins vingt fois de place pour éviter les gouttes d'eau qui me tombaient sur la figure avec la régularité du va-et-vient d'un balancier de pendule, ce qui n'empêchait pas mon compagnon gauchiste de dormir sur les deux oreilles. Sa poitrine, oppressée par le poids de l'atmosphère, se soulevait avec effort, tandis que ses narines, dilatées par une forte respiration, produisaient un bruit sonore capable de faire déloger tous les rats des alentours.

Le jour parut enfin, mais ce fut pour nous montrer une scène de désolation : quatre-vingt-cinq cadavres d'agneaux, horriblement défigurés, nageaient dans les

deux pieds de boue fangeuse qui couvraient la surface du corral ! Pendant la nuit, l'épaisse couche de *basta* ou fiente de ces animaux, qui n'avait pas été enlevée depuis longtemps, s'était délayée avec la pluie et avait formé cet affreux cloaque dans lequel les agneaux étaient morts de froid ou étouffés (1).

Si la *majada* (troupeau) eût appartenu à un pauvre émigrant au lieu d'être la propriété d'un négociant aisé, les résultats de ce coup de mauvais temps eussent été désastreux. Ces quatre-vingt-cinq agneaux représentaient presque le produit d'une longue année de soins et de travail, d'espérance et de privations : il y avait vraiment de quoi jeter le manche après la cognée pour le métier d'*hombre de campo* !

Dans la mauvaise saison, afin d'éviter ces regrettables hécatombes, les pâtres ont ordinairement soin de ne pas enfermer le troupeau au corral. Après être revenus du pâturage, ils parquent les moutons au *rodeo*, c'est-à-dire qu'ils les laissent passer la nuit dans la prairie, sur un terrain aussi sec que possible et bien en vue du rancho. Cependant, comme le système du *rodeo* exige une active surveillance à cause des fréquentes tentatives d'évasion de la *majada*, on comprend que des hommes lassés par de longues heures de lutttes contre les lubies moutonnières, sous une pluie glaciale et un vent âpre, préfèrent enfermer le troupeau au corral et dormir d'un sommeil réparateur, que de passer leur nuit à surveiller le *rodeo*.

(1) Le bois étant très-rare dans les immenses plaines de la province de Buenos-Ayres, ce combustible y est remplacé par la *basta* de vaches et de moutons ; la *basta* de mouton est la préférée. Quand un corral en contient une couche assez épaisse, on la divise par morceau de 25 ou 30 centimètres carrés. Une voiture de *basta* coûte de 30 à 40 francs. Cette matière fume beaucoup, mais une fois allumée elle produit un très-bon feu.

Dans mes aventures en Patagonie, lorsque je gardais avec mon compagnon de voyage, Emile Laberthussie, les troupeaux du commandant Murga, j'eus tout le loisir d'étudier les mœurs du rodeo. Il ne se passait pas de nuit sans que la majada ne cherchât à s'échapper. Dans les nuits où il faisait clair de lune, l'appât des gras pâturages qui bordent le Rio Negro l'attirait invinciblement. Lorsque l'obscurité régnait, que la nuit était bien noire, alors c'était une autre guitare : le puma ou lion de Patagonie attaquait nos moutons et les faisait fuir épouvantés dans la pampa. Je sortais bien du rancho avec mon fusil à la main, — fusil qui, entre parenthèse, n'était chargé qu'avec des cailloux du fleuve — mais dans ce temps, noir comme une bouteille d'encre, il m'était littéralement impossible de distinguer autre chose que la masse confuse des moutons grimpant affolés les uns sur les autres. Dans ce cas, mon unique ressource pour arrêter la débânde consistait à faire entendre une sorte de sifflement qui terrifiait les fuyards et leur faisait rebrousser chemin.

Je suis certain que par ces nuits d'alerte il m'est souvent arrivé d'avoir le puma à quelques pas seulement de moi. Mais comme il a soin de n'attaquer les majadas que par un temps bien obscur, il m'a toujours été impossible de l'apercevoir. Toutefois, les débris de festin que nous retrouvions dans les environs ne nous permettaient pas de croire que l'existence du lion de Patagonie fût un mythe.

Pour revenir à mon séjour avec le gaucho Torres, heureusement pour nous que le soleil venait ranimer la plaine de temps à autre. Alors le vent, la pluie, la boue et la fatigue étaient oubliés. Nous ne songions plus qu'à réchauffer nos membres engourdis aux rayons de cet astre bienfaisant, qui dans ce moment, par le plaisir que j'é-

prouvais à jouir de sa douce chaleur, me faisait mieux comprendre pourquoi le misérable Diogène avait dit au puissant Alexandre de s'ôter de son soleil !

Un beau matin, je vis arriver el señor Torres armé d'une longue perche qu'il brandissait avec l'attitude guerrière d'un preux qui va entrer en lice. Intrigué de lui voir cet appareil inusité, que complétait un petit sac pendu à son *recado*, je lui demandai gaiement s'il avait l'intention d'embrocher les viscachas dans leur terrier. Il me répondit par un sourire, se mit à battre les champs, et ne tarda pas à faire lever quelque perdrix qu'il suivit près de l'endroit où elles s'abattirent. Faisant alors marcher son cheval alentour en diminuant peu à peu le cercle, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à proximité, il les tua l'une après l'autre à coups de perche, et les ramassant les fit passer dans son sac.

J'avais suivi cette manœuvre avec intérêt, ignorant jusque-là cette singulière façon de chasser la perdrix. Je fis des compliments à l'ami Torres sur son adresse, et m'emparant de la perche je voulus l'imiter. Mon premier essai ne fut pas heureux : la perdrix manquée s'enleva à grand bruit. Je ne me désespérai pas pour si peu et continuai ma chasse, si bien qu'à la nuit tombante j'avais tué une douzaine de ces oiseaux.

La première fois qu'il m'arriva de tirer un coup de fusil dans le campo, après le soleil couché, je fus surpris d'entendre une immense clameur s'élever de tous côtés, sur tous les tons et toutes les notes du clavier animal. Au bruit de la détonation répondirent les grognements sourds et aigus des viscachas, qui se précipitaient effrayés dans leurs terriers, les cris stridents et les battements d'ailes des *chimangos*, des *caranchos* et des *letchuzas*, et par-dessus la voix criarde du *teru-teru*, bel oiseau qui a beaucoup d'analogie avec le vanneau armé de Cayenne.

Les cris du teru-teru, exactement pareils à son nom, dominaient cette réunion de plaintes discordantes comme le son du fifre domine les instruments de cuivre dans un charivari. Cependant la clameur mourut peu à peu, et bientôt le désert redevint silencieux comme auparavant.

En faisant exception pour les Italiens, qui généralement tiennent des *fondas*, sont marchands de fruits ou exploitent les loteries, si nombreuses dans les Etats de la Plata, une grande partie des émigrants débute sur le sol argentin par le métier de gardeur de moutons. Les uns se font payer au mois, les autres prennent une majada à la part. Les gages d'un gardeur de moutons varient de 50 à 80 francs par mois (de 250 à 400 piastres). Selon les clauses du traité conclu avec le propriétaire, ceux qui prennent une majada à la part deviennent possesseurs, soit de la moitié, soit du tiers des moutons nouveaux-nés, dont le partage a lieu tous les deux ou trois ans. Quelques-uns de ces émigrants réussissent, mais beaucoup végètent, car il faut de la constance et de l'énergie, le métier étant parfois très-rude, surtout pendant la saison d'hiver. Outre la grande sécheresse et les épidémies qui éclaircissent trop souvent leurs troupeaux d'une manière effrayante, certains de ces pâtres vivent dans une solitude quasi absolue, et ne mangent que de la viande les trois quarts du temps.

Depuis quelques jours mon ami gaucho et moi nous faisons cependant exception à la règle. En sus de nos 300 piastres par mois, le patron nous avait libéralement alloué de la *galleta*, espèce de petit biscuit rond, dur comme les cailloux du Jourdain. Je préférerais pourtant de beaucoup ce biscuit à celui que l'on nous donnait à bord du *Jura*, lors de l'expédition de Cochinchine; biscuit moisi, tombant en poussière et rempli d'insectes, qui ne

fut pas loin d'exciter à la révolte le bataillon de tirailleurs indigènes que ce navire transportait à Saïgon.

Mes bagages arrivèrent enfin. Je dis adieu à mon rancho crevassé, à mes moutons turbulents et à mon compagnon de solitude, avec qui j'avais toujours vécu en bon accord, et je partis pour l'Azul, où j'espérais être plus heureux qu'à San Fernando.

L'époque était bien loin d'être favorable à mon projet. La guerre qui venait d'éclater entre le Paraguay et la République Argentine avait plongé le pays dans une forte crise. Les troupes casernées à l'Azul avaient été expédiées à Buenos-Ayres. Le commerce languissait, l'argent devenait rare, les affaires restaient dans un état de stagnation. Rien enfin ne m'annonçait devoir obtenir la palme du succès.

Malgré ces mauvais auspices j'installai mon théâtre dans une salle louée à cet effet. Le soir de la représentation arrivé, je vis avec plaisir qu'il y avait nombreuse société à ma séance. Les notabilités de l'Azul se trouvaient parmi les spectateurs, composés en majeure partie de familles françaises, circonstance qui me favorisait beaucoup dans mes expériences, vu qu'il m'était littéralement impossible de m'exprimer en castillan.

Comme je craignais de ne pas trouver de chapeau à haute forme dans la société, coiffure dont personne, dans le pays, n'affublait son chef, à moins que ce ne fût à l'époque du carnaval, j'avais eu soin d'emprunter au pharmacien du village un énorme gibus et de le passer ensuite à un Béarnais de ma connaissance, avec recommandation de ne pas manquer la séance de magie.

La salle était comble comme un théâtre de Paris pour une première représentation lorsque notre homme fit son entrée en portant d'un air solennel le tuyau de poêle en question. L'effet produit par cette apparition inatten-

due dépassa mes prévisions, il eut un plein succès. On cria *la galera ! galera* (1) ! Et comme tous les spectateurs connaissaient un peu le Béarnais, avec les quolibets on fit pleuvoir une grêle de noix et de raisins secs sur son colossal chapeau, qui possédait le don d'exciter un fou rire dans la salle. Vu de loin, parmi les têtes de tout ce monde, cette gigantesque coiffure avait véritablement quelque chose de grotesque : on eût dit la noire coupole de l'Observatoire surgissant du milieu des maisons qui l'entourent.

Je fis cesser cette avalanche de projectiles inoffensifs par un coup de sonnette, et me présentai en habit noir et baguette à la main, avec la gravité d'un véritable sorcier. Débutant habituellement dans mes toars par le chapeau de Fortunatus, qui a pour but d'exciter les spectateurs à la gaieté, je demandai un *sombrero*, le plus grand possible. Naturellement l'homme à la *galera* me tendit le sien, qui passa de main en main et que je pris en ayant soin de tourner l'intérieur du côté du public pour faire voir qu'il était bien vide.

Cependant, au grand étonnement de tous, j'en fis sortir un énorme tas de duvet, deux douzaines de bonnets de femme, une quantité de pantins, d'albums avec images pour enfants, des cigares, des petits cachets de fantaisie en os, des bonbons, que je distribuais à droite et à gauche au milieu de joyeux éclats de rire provoqués par cette exhibition d'un nouveau genre pour les spectateurs ; rires qui redoublèrent quand sortit du chapeau un énorme boulet.

Je mis ensuite le feu dans ce mystérieux couvre-chef et y fis cuire une omelette, qu'un Gaucho voulut manger afin de s'assurer de mes capacités culinaires. Je conti-

(1) *Galera*, diligence, voiture de voyage.

nuais par les expériences connues sous le nom de la Houlette, du Châle enchanté, de la Pêche miraculeuse, du Pistolet médecin, des Pièces voyageuses, du Son confiseur et de plusieurs autres tours de physique amusante qui firent grandement dilater les yeux de mes auditeurs campagnards.

Après vinrent le polyorama et la fantasmagorie, effets d'optique d'un grand attrait lorsque les paysages et les figures proviennent d'un pinceau habile et que les couleurs s'harmonisent. La fantasmagorie excita un rire formidable dans l'assemblée, surtout les figures changeantes. Je terminai en faisant apparaître l'*Echappé du Père-Lachaise*, un spectre coiffé d'un bonnet de coton, qui salue la société par un mouvement sec et automatique.

En somme les spectateurs furent grandement satisfaits.

Encouragé par cet heureux début, je donnai plusieurs autres séances, ayant pour orchestre un violon et une harpe, joués par deux frères napolitains que j'avais engagés pour la durée de la campagne. Dans ces représentations j'eus encore lieu d'être satisfait des recettes ; mais à la seconde arriva un incident qui a son prix, simplement comme étude des mœurs de la contrée.

J'avais pris pour servant, pour Benjamin, un barbier provençal doué d'une telle volubilité qu'il était véritablement impossible de comprendre la moitié de ses paroles. Aussi ne manquait-il jamais de faire rire le public quand je lui commandais de traduire quelques phrases en castillan. Mélangeant le français avec l'espagnol, mâchant ou avalant une partie des mots, il formait un salmigondi dont le résultat ne tardait pas à se traduire en une hilarité moqueuse.

Le Benjamin d'occasion avait le caractère bien fait ; aussi ne s'inquiétait-il pas de ces bagatelles, qui glissaient sur

son indifférence comme la balle du chasseur sur les écailles du caïman.

A la suite d'une expérience dans laquelle je venais de lui couper la tête, Benjamin reparut sur la scène mieux portant que jamais. Il s'apprêtait à adresser un speech de sa composition à la société, lorsque tout à coup ses dispositions oratoires furent interrompues par un *zapallo* ou citrouille du pays, à l'écorce très-dure, qui lui arriva en plein visage ; lancée peut-être avec l'intention de s'assurer que la tête n'était pas postiche, ou bien encore envoyée par un vindicatif Espagnol pour se venger d'entendre ainsi écorcher sa langue par le pétulant Provençal.

Quoiqu'il en soit de l'intention, le figaro fut loin d'être flatté d'un pareil hommage. Il me donna sa démission pour les prochaines séances, me disant qu'il renonçait au dangereux honneur de recevoir des oranges du pays, et au plaisir de se faire couper la tête en riant, pour l'avoir ensuite bosselée pour tout de bon.

A d'aussi bonnes raisons il n'y avait rien à répondre. Je cherchai un autre Benjamin.

Dans le cours de mes voyages, il m'est arrivé maintes fois d'entendre raconter des tours merveilleux attribués à tel ou tel prestidigitateur en renom, notamment à Bosco et à Robert-Houdin, lesquels, au dire de certaines gens, ont accompli des choses à faire pâlir les prodiges des *Mille et une Nuits*. Tantôt c'est un lièvre mort depuis deux jours qui revient subitement à la vie et se sauve à travers rue au moment où Robert-Houdin s'apprête à décrocher sa dépouille à l'étalage d'un marchand. Une autre fois, Bosco attache une paille à la patte d'un coq, et les passants émerveillés voient une énorme poutre trainée par ce volatile. Puis c'est un marabout et un chef arabe transportés invisiblement, tout éveillés, sans qu'ils sachent de quelle façon, à plusieurs lieues de Constan-

tine, et une foule d'autres aventures non moins stupéfiantes.

Le lecteur intelligent comprendra que ces histoires, toutes invraisemblables, peuvent être classées dans la catégorie des contes, attendu que ces faits sont matériellement impossibles, quelle que soit l'habileté du prestidigitateur. La physique amusante, l'escamotage ou la prestidigitation comme on voudra l'appeler, n'est qu'un assemblage d'ingénieuses combinaisons et d'adresse, dans lequel la préparation des instruments joue le principale rôle. Sur un théâtre, avec des trappes, des pédales, de l'électricité, des servants dans les coulisses, l'opérateur accomplit vraiment des prodiges, confond les spectateurs ; mais dans la rue, réduit aux seules ressources de son adresse, la thèse change. Quelquefois, ayant recours au ventriloquisme, il pourra imiter un troupeau de cochons et mettre en fuite les paysans effrayés, ainsi que le fit Bosco dans une petite ville dont j'oublie le nom. Mais pour ressusciter un lièvre mort depuis deux jours, ou pour expédier deux hommes à trois lieues de distance comme une dépêche télégraphique, il faudrait véritablement être plus fort que Simon le magicien, qui, raconte la légende, se tua en voulant enseigner aux hommes à monter au ciel sans tour de Babel.

Il est bon de remarquer que le narrateur de ces merveilleuses aventures est toujours disposé à jurer ses grands dieux qu'il a été témoin du prodige, qui s'est passé à deux pas de lui, dit-il.

Robert Houdin dément lui-même ces faits burlesques dans ses mémoires, et avec lui nous dirons qu'il n'y a pas de sorciers, ce que l'on sait, du reste, depuis longtemps. Les prétendus sorciers de l'antiquité avaient déjà recours aux ingénieuses combinaisons de la magie blanche pour en

imposer aux masses. On prétend avoir trouvé dans des sarcophages égyptiens des lentilles de lanterne magique, qui devaient servir aux prêtres d'Osiris ou d'Isis à faire des apparitions.

CHAPITRE VIII

La guerre entre le Paraguay et la République Argentine. — Assassins dans le campo. — Les Indiens et les soldats du pays. — Une excursion de quelques jours. — Le *Cervus campestris* de Cuvier. — Curiosité de cet animal. — Hospitalité du campo. — Aspect des pampas du haut de la sierra. — Le renard blessé. — Le chien et le zarrino. — Le tatou. — L'aigle à tête blanche et le point noir des montagnes de Tapalquen. — Le lac et les oiseaux aquatiques. — Une aventure d'écolier.

La guerre, imminente depuis quelque temps, venait donc d'éclater entre le Paraguay, le Brésil et la République Argentine. Les hostilités avaient commencé par la saisie de deux vapeurs buenos-ayriens naviguant dans les eaux du Parana. Puis l'armée de la Confédération avait été organisée pour entrer en campagne, agissant de concert avec les Brésiliens, à qui la reddition de Montevideo permettait de disposer de leurs forces.

C'était le prélude d'une guerre de cinq ans, qui ne devait se terminer que par la mort du président Lopez et par la fuite et la ruine de madame Lynch, sa belle maîtresse.

Les différents corps de troupes dispersés sur le territoire argentin avaient reçu l'ordre de se rendre immédiatement à Buenos-Ayres. Le 3^e de ligne et la légion garibaldienne, campés aux environs de l'Azul, étaient partis tambour battant et enseignes déployées, laissant la localité sous la protection de la garde nationale.

Avant leur départ, le curé de l'Azul se plaça sur les marches de l'église, et, suivant l'antique usage, bénit ce

braves au nom du Dieu des armées, demandant qu'il leur accordât la victoire. Les prêtres du Paraguay en firent autant pour les soldats de Lopez ; et Dieu, que nous ne vîmes pas, dut vraiment se bien tenir pour ne pas laisser choir sa justice en faisant de la partialité.

Les Indiens des pampas, avertis par leur instinct d'oiseau de proie que le temps était favorable pour tenter une expédition, ne tardèrent pas, eux aussi, à se mettre en campagne. Bientôt on reçut la nouvelle par un courrier parti de Bahia-Blanca, en Patagonie, qu'une troupe de douze ou treize cents Indiens se dirigeaient vers la frontière pour faire invasion, c'est-à-dire piller et massacrer, refrain ordinaire de ces terribles visites.

Quelques jours plus tard, le cadavre affreusement défiguré d'un cultivateur béarnais fut rapporté en ville.

Après avoir poignardé cet homme on lui avait scié le cou et broyé le crâne, faisant servir au crime l'instrument qu'il rapportait du travail. Par une idée superstitieuse répandue dans le pays, où les Gauchos prétendent qu'un mort ayant le visage contre terre ne peut aller en paradis, les assassins avaient tourné la face du cadavre vers le ciel, et l'avaient abandonné dans cet état, après s'être emparé de son cheval, dont la possession parut être le mobile du crime.

Cet assassinat laissait dans la misère une femme et cinq enfants. On soupçonna des déserteurs de l'armée argentine, qui avaient rebroussé chemin peu après leur départ de l'Azul ; mais ils restèrent impunis : les vastes solitudes des pampas les mirent à l'abri de toute poursuite.

Trois jours plus tard, un autre Béarnais disparut soudain. Il était allé dans la plaine rabattre quelques bestiaux qui s'étaient trop éloignés, puis on ne l'avait plus revu. Cet individu, nommé Ramonet, avait un frère établi forgeron à l'Azul. Accompagné de plusieurs amis, le forgeron

se mit à battre le campo en tous sens. Les hautes herbes, les lagunes, les touffes de chardons, furent explorées sans résultat : ni cadavre ni vêtement. Le malheureux avait sans doute été égorgé dans quelque endroit ignoré, où son corps pourrirait sans sépulture, exposé à l'ignoble rapacité des caranchos!

Ces pensées étaient navrantes pour le parent de la victime, car sûrement les Indiens n'avaient pas emmené son frère dans leur *toldes* (1), ces sauvages ne faisant jamais d'homme prisonnier.

Cet incident s'était passé sur les bords de l'arroyo qui traverse la ville, à huit ou dix lieues du *Pueblo*, endroit où la garde nationale vint établir son camp, pour mettre obstacle à la marche des Indiens envahisseurs, s'ils se présentaient.

Notons en passant que la plus grande partie des brigandages quise commettent à la frontière n'ont d'autres auteurs que ces mêmes Indiens que le gouvernement argentin paye si généreusement pour s'en faire des alliés. La prétendue neutralité des tribus avoisinant l'Azul n'est qu'une sanglante comédie dont les bouffons sont les colons. Rien n'est plus facile à ces coquins du désert que de rejeter leurs méfaits sur le compte des Puelches, des Ranqueles et autres peuplades éloignées.

A vrai dire, ce sont de tristes soldats que les fils du pays. Munis pourtant d'armes à feu et de baïonnettes, avantage énorme sur un ennemi qui n'a à sa disposition qu'une lance et des *bolas*, l'audace des Indiens les met cependant presque toujours en déroute chaque fois qu'ils en viennent aux mains. Et ce qui n'atteste pas en faveur de leur bravoure, c'est que la plupart sont tués ou blessés par derrière.... Bayard, le soldat sans peur et sans re-

(1) *Toldes*, huttes de peaux ; *tolderia*, village.

proche, voulait mourir en regardant l'ennemi. D'après ce que j'ai vu et entendu dire, il paraît qu'avec les Indiens le Gaucho possède un cours d'idées entièrement différent.

A juger sainement les choses, le Gaucho n'est pas poltron, il le prouve journellement en maintes occasions. Mais devant ces diables d'Indiens à mystérieuse renommée, devant ces hommes à qui appartient l'immense solitude, il se rappelle avec une vague terreur les terribles histoires racontées au coin du feu, sous le rancho. Il se souvient des atroces supplices que ces sauvages réservent à leurs prisonniers, et sous l'empire d'une crainte superstitieuse, il se défend mollement, toujours prêt à fuir si on lui en donne l'exemple ou s'il juge l'instant propice.

En rappelant l'abandon dans lequel le gouvernement argentin laisse ses blessés, on comprend que les Gauchos ne soient pas des Horatius Coclés devant les Indiens.

Il y avait donc du sang et du pillage dans l'air. Aussi les Européens du campo étaient-ils sur le qui-vive, prêts à faire le coup de feu à la moindre alerte.

Dans l'impossibilité où j'étais de pénétrer chez les Indiens, de la férocité desquels j'avais tout à craindre, je résolus de goûter un spécimen de la vie du désert en allant chasser deux ou trois jours dans la pampa.

Un compatriote me prêta un cheval ; je pris ma carabine, à laquelle je joignis un couteau de chasse et un revolver en cas de mauvaise rencontre ; et, muni d'une boussole, d'une boîte d'allumettes et de quelques provisions de bouche, je m'élançai dans la plaine avec toute la joie d'un enfant qui va faire l'école buissonnière.

Je galopai quelque temps dans la direction des *sierras* qui nous étaient apparues en arrivant à l'Azul, chaîne de montagnes éloignée d'environ cinq lieues, au pied desquelles j'espérais trouver des *venados*, espèce de che-

vreuil d'un jaune roussâtre et à queue blanche, qui vit rarement isolé et presque toujours en nombreuse compagnie.

De temps à autre quelques perdrix, effrayées par les pas de ma monture, s'envolaient en faisant beaucoup de tapage, sans pour cela obtenir l'honneur d'un coup de fusil, dédaigneux pour le moment de ce mince gibier que je considérais comme du fretin ne valant pas une amorce.

Bientôt j'aperçus plusieurs points noirs immobiles et disséminés dans la plaine. Je reconnus de suite que c'étaient des animaux et me dirigeai droit sur eux : leur volu ne me paraissait beaucoup trop petit pour que ce fussent les bestiaux des *estancias* du voisinage.

En approchant je vis avec plaisir que je ne m'étais pas trompé. Les points noirs devenaient jaunâtres et commençaient à se mouvoir ; puis ils se déplacèrent avec une étonnante rapidité et se mirent tous à fuir dans la même direction. Ils s'arrêtaient parfois et semblaient regarder de mon côté, jusqu'à ce qu'une sorte de panique leur fit reprendre leur course légère. C'était bien là le *cervus campestris* de Cuvier, le chevreuil des pampas américaines.

Ces animaux font partie de la famille des antilopes, qui ne possède pas moins de soixante-dix espèces différentes, dont une grande partie africaines. J'allais donc prendre ma revanche des îles de Parana, et en outre avoir le plaisir de chasser un gibier qu'en France on réserve aux heureux de la terre, pour les gens possédant parcs et châteaux ; ce qui n'était pas une mince satisfaction pour moi, pauvre déshérité de la fortune, qui n'avais encore fait de victimes que dans la famille des volatiles.

Pour ne pas effrayer les *venados*, je descendis de cheval et m'avançai de quelques centaines de mètres. Alors, me couchant sur le dos, j'attachai mon mouchoir au bout

des baguettes de ma carabine, que j'élevai en lui donnant un mouvement de va-et-vient, manœuvre que j'exécutai dans le but de vérifier l'assertion des écrivains naturalistes touchant le sentiment de curiosité qui caractérise ces animaux.

Au bout de cinq minutes de cet exercice, je me hasardai à lever la tête et à regarder aux alentours. Mon signal avait sans doute été aperçu, car les venados n'étaient plus à la même place et semblaient s'approcher en décrivant une immense courbe dont j'étais le centre; ils s'arrêtaient par instants pour fixer mon singulier drapeau qui avait l'air de les intriguer.

Arrivés à la distance d'à peu près cent cinquante mètres, ils se mirent à brouter, ne faisant plus de cas de mon amorce, qu'ils semblaient avoir reconnue pour être un mauvais chiffon rouge agité par le vent; l'éloignement était grand, mais ma carabine portait loin. Justement un mâle, dont la tête était ornée d'un beau bois, me présentait le flanc; je l'ajustai et fis feu.

Quand la fumée se fut dissipée, j'aperçus à mon grand étonnement que pas un de ces animaux n'avait bougé: tous regardaient de mon côté, stupéfaits d'entendre cette explosion et de voir cette fumée si près d'eux. Lorsque mon buste apparut au-dessus des hautes herbes, la bande entière se mit à défiler au grand galop. Le mâle que j'avais visé menait la tête, paraissant avoir augmenté de vitesse après le danger qu'il venait de courir.

J'avais trop compté sur la portée de mon arme et sur mon adresse; aussi, avant de remonter à cheval, je glissai trois chevrotines dans le canon de ma carabine, avec l'intention, bien arrêtée cette fois, de m'approcher le plus possible du but avant de tirer. Il n'y avait guère d'espoir de surprendre de nouveau ces animaux, après l'alerte que je venais de leur donner. Malgré cela je les

suivis de loin au petit pas, ne me pressant nullement de poursuivre un gibier que je savais abonder dans ces régions.

Cependant mes fuyards ne tardèrent pas à rejoindre une troupe des leurs, qui paissaient dans une grande lagune desséchée, où l'herbe était assez haute, circonstance qui favorisait mon projet. Après avoir mis des entraves aux pieds de mon cheval, je me glissai vers la bande en me courbant autant que possible pour ne pas être vu. Arrivé à une centaine de mètres, je me mis à ramper sur les mains et les genoux, regardant de temps à autre au-dessus des herbes si je suivais la bonne direction et si le flair de ces animaux ne m'éventait pas.

Avec ces précautions, je parvins à m'approcher d'un petit groupe qui mangeait paisiblement, sans se douter du sort qui le menaçait. Il y avait un mâle entouré de son sérail, trois jolies biches aux jambes fines et nerveuses, qui brouaient avec un entrain à faire plaisir. Cette fois j'avais la partie belle ; avec des chevrotines et à si courte distance, je ne pouvais manquer la victime que mon choix fixerait ; la tête branchue du mâle avait excité ma convoitise, ce fut encore lui qui eut la préférence.

Quand j'eus lâché la détente, je le vis faire un bond prodigieux et retomber sur le sol comme une masse inerte.

M'élançant en avant avec une joie folle, je le trouvai mourant. Son sang s'échappait par deux blessures faites au poitrail, ses yeux grands ouverts avaient une expression de douceur qui semblait me reprocher ma cruauté ; aussi me hâtai-je de l'achever d'un second coup, pour lui épargner les douleurs de l'agonie.

La tête du venado fut mise de côté, avec l'intention de la conserver comme souvenir de mes exploits cynégétiques. Ensuite j'allumai un bon feu de chardons, au-dessus duquel je plaçai un quartier de viande embroché

dans ma baguette de fusil, ce qui me procura au bout d'une demi-heure un mauvais rôti avec lequel je déjeunai. J'avais été mal inspiré en ne tuant pas une des femelles, car j'acquis la certitude que le venado mâle était un morceau peu appétissant, à cause de la forte odeur qu'il dégage.

Tout en mangeant ce rôti, que mon gosier altéré me faisait arroser assez souvent de quelques gouttes de genièvre, l'image du héros de Fenimore Cooper, du vieux Bas-de-Cuir américain, déjeunant dans la prairie avec une bosse de bison, s'offrait naturellement à ma pensée. Le peu d'analogie qui existait entre ma position et celle de ce personnage légendaire me souriait. Moi aussi, me disais-je en aparté, je pourrais dire aux jeunes efféminés de nos villes que j'ai vécu de la vie du trappeur, me nourrissant du produit de ma chasse et couchant sur la terre nue avec le firmament pour ciel de lit.

Malgré cet enthousiasme pour la vie du désert, je me rappelai, quand le jour fut près de disparaître, que nous étions dans la mauvaise saison et que les nuits étaient loin d'être chaudes ; ce qui m'amena simplement à conclure qu'il me fallait un abri, chose que j'espérais trouver dans un rancho qui laissait voir ses murs de terre et son toit de paille dans l'éloignement.

En approchant de l'habitation, quatre ou cinq mâtins d'une taille colossale se mirent à aboyer avec fureur et effrayèrent mon cheval, qui menaçait de me jeter à terre par ses bonds saccadés. Parvenu à le maîtriser, je criai de toute la force de mes poumons : *Ave Maria!* et une voix sortant de la maison répondit : *Adelante!* ce qui voulait dire que je pouvais entrer.

Je descendis de cheval et demandai l'hospitalité dans un espagnol que je craignais fort que l'on ne comprît pas. Heureusement mon hôte, qui était Béarnais, me

tira d'embarras en me répondant en français, ce qui arrangea de suite les affaires à l'amiable.

Dans les provinces de la Plata, personne ne voyage à cheval sans avoir un *recado*, espèce de selle formée de plusieurs peaux de mouton et de deux couvertures dont se sert le voyageur pour faire son lit tous les soirs. Ce petit matériel s'adapte parfaitement sur le dos du cheval, où, ainsi que je l'ai dit, il remplit l'office de selle.

J'étendis donc mon recado dans un coin après le souper, qui, comme partout dans le campo, s'était composé d'un *asado*, et je m'endormis bientôt d'un profond sommeil, engourdi par la fatigue et rêvant de nouvelles aventures pour le lendemain.

Au jour naissant, les rayons de soleil qui filtraient à travers la porte disjointe me firent lestement habiller: le temps était magnifique pour continuer mon excursion. Je déjeunai avec un morceau du rôti de la veille, je pris deux ou trois matés, complément ordinaire de toute visite dans cette partie de l'Amérique, puis j'enfourchai ma monture en souhaitant le bonjour à mon hôte, et je suivis le chemin de la sierra, que j'avais l'intention de traverser pour chasser sur l'autre versant.

Après une heure de marche j'atteignis le pied des montagnes, qui, vues de près, formaient une longue suite de collines et de vallons, de bosses ou de cavités s'étendant jusqu'à l'extrême sud-ouest. Le versant que je gravissais allait en pente douce jusqu'au sommet, couvert d'une herbe longue, sèche et pointue comme celle qui poussait dans la plaine. Quelquefois aussi le sol était jonché d'énormes blocs de granit tacheté de rose et recouvert de mousse, que la main des ans y avait posée.

Pendant le temps que je mis à arriver au sommet de ces montagnes, le soleil, le Phœbus des anciens, avait aussi continué sa course. Il inondait maintenant de ses

chauds rayons cet immense océan de prairies qui, commençant aux bords de l'Atlantique, étendait ses confins jusqu'au pied des Cordillères d'un côté, où la pauvre Mendoza pleure ses ruines, et allait finir de l'autre à cinq cents lieues dans le sud, au bord des eaux magellaniques. De l'endroit où j'étais on jouissait d'un coup d'œil superbe. Le regard embrassait un horizon infini, planant au-dessus des nombreux troupeaux et des ranchos clair-semés dans la campagne, qui émaillaient d'autant de points noirs l'immense tapis jaune qu'on nomme le campo. Ici la nature était telle que le jour où la croûte terrestre se durcit après avoir subi ses métamorphoses. L'homme, ce bipède de génie, n'avait pas encore pris possession de ces solitudes; sa présence n'y était signalée de loin en loin que par quelques misérables cabanes. Un silence religieux régnait partout, interrompu seulement de temps à autre par le cri strident d'un oiseau de proie qui planait au-dessus de la sierra. C'était bien là, réellement, où mourait la civilisation et où commençait le désert.

Devant ce spectacle grandiose, le voyageur rêve aux temps primitifs. En laissant errer son regard sur cette mer des pampas, où l'œil n'aperçoit ni usine, ni château, ni maison de campagne, ni même aucune trace de labour, toutes choses qui indiquent l'existence de la société moderne, son imagination le reporte de quelques mille siècles en arrière. La vue de cette inculte nature, de ces champs silencieux, le ramène à l'apparition de l'homme sur cette terre, alors qu'avec la période quaternaire finissaient les grandes phases de la création du globe. Il se demande combien de luttes et de misères, de persécutions et d'angoisses, a eu à supporter l'humanité pour arriver jusqu'à nos jours. Et en se rappelant les nombreux fossiles découverts dans les solitudes pampéennes, il se plaît à se retracer l'image des combats

livrés par l'homme primitif, faible et désarmé, contre les membres de la création... Il lui semble voir les épouvantables reptiles sauriens enfantés par l'époque secondaire; il se demande si le gigantesque mosasaure et le terrible ichthyosaure, les ravageurs des mers, n'ont pas pris leurs monstrueux ébats sur ces plaines jadis submergées.....

Après être resté près d'un quart d'heure à admirer le splendide panorama qui se déroulait à mes yeux, je continuai ma route et arrivai bientôt au bas de la montagne. Le sol étant couvert d'herbe fraîche, et mon cheval paraissant fatigué, je le dessellai aussitôt, et tandis qu'il tondait avidement cette verte provende, je m'étendis près de lui avec volupté.

Il y avait très-peu de temps que je reposais, lorsqu'il me sembla voir remuer une grosse touffe d'herbe à quelques pas de moi. Saisissant ma carabine, que l'habitude me faisait toujours placer à mes côtés, je regardai attentivement dans cette direction, afin de m'assurer que je ne m'étais pas trompé. Les herbes, devenues immobiles, s'agitèrent bientôt une seconde fois, en même temps qu'une espèce de panache, une queue bien touffue apparaissait en l'air. Certain du fait cette fois, mais ne sachant à quel animal j'avais affaire, j'épaulai mon arme et tirai.

La fumée n'était pas dissipée, qu'un superbe renard à fourrure gris perle bondissait en face de moi, me regardant, immobile, sans que je fisse le moindre mouvement pour mettre obstacle à sa fuite, tellement la soudaineté de cette apparition m'avait surpris.

Revenu de sa stupeur, le renard se mit à détalier avec une rapidité qui n'attestait pas que sa blessure fût bien grave; car je l'avais blessé, sa trace était marquée de larges gouttes de sang. Je reconnus l'inutilité de le pour-

suivre, et le laissai s'esquiver en toute sécurité, regrettant de ne pas avoir eu en main un fusil à deux coups pour l'achever, sa belle fourrure excitant véritablement ma convoitise.

Le renard, dont la dissimulation et la ruse ont été racontées dès la plus haute antiquité par les écritures sacrées ou profanes, puisque Phèdre et Esope en ont parlé, et que, après la Bible, saint Luc l'évangéliste représente sous son emblème le fameux Hérode, tétrarque de Judée ; le renard, disons-nous, est assez commun dans les pampas, ainsi que j'en acquis la preuve par la suite. Lors de mon séjour en Patagonie, je fus réellement surpris de l'effronterie de ces animaux sournois et voleurs, qui parfois me laissaient approcher à faible portée de fusil et s'en allaient tranquillement à travers les herbes, se retournant de temps à autre pour voir si je les suivais.

Mon opinion est que ces rusés animaux ne se montraient aussi audacieux que parce qu'ils n'avaient pas encore été chassés ; s'ils eussent connu la puissance des armes à feu, nul doute que leur tactique eût changé.

Malgré cet heureux début, le restant de la journée se passa sans rencontre digne d'être notée. Le soleil déclinant sensiblement, je repris au galop le chemin du rancho où j'avais reçu l'hospitalité, la forte gelée qui s'annonçait ne m'inspirant nullement l'idée de passer la nuit à la belle étoile.

Le lendemain je pris une autre direction, suivi d'un chien de chasse qui appartenait à mon hôte. Ce nouveau compagnon se mit à quêter çà et là, en courant après les perdrix que leur vol pesant permettait presque de suivre à la piste.

Vers midi, je traversai un espace couvert d'une herbe très-épaisse et très-longue, dédale de flaques d'eau et de

monticules d'où je cherchai à me dépêtrer avec de fatigants efforts. Parvenu enfin sur un terrain plus solide, j'allais mettre pied à terre pour délasser mes pauvres membres, à moitié rôtis par un soleil ardent qui faisait bâiller jusqu'aux *chimangos*, lorsque soudain j'entendis mon chien aboyer avec fureur. Me dirigeant de son côté, je l'aperçus aux prises avec un petit animal qui ressemblait beaucoup à un écureuil. Cet animal relevait sa queue jusque sur ses reins et tenait bravement tête au chien, qui n'osait avancer, de crainte d'un coup de griffe ou de quelque autre chose, car sûrement ce n'était pas la première fois qu'il avait affaire à pareil gibier.

Pendant quelques minutes, les deux champions avancèrent et reculèrent tour à tour, se tenant mutuellement en respect. Chaque fois que le petit animal s'avisait de fuir, son ennemi lui coupait aussitôt la retraite, sans pour cela y toucher du bout des dents. Cette manœuvre promettant de durer indéfiniment, je pris mon revolver et tirai en l'air. L'explosion, comme je m'y attendais, sépara les deux combattants. L'écureuil reploya sa queue avec un frémissement de colère et disparut dans son terrier, tandis que le chien aboyait d'un ton plaintif, et fourrait dans la terre son museau couvert de bave.

Ces plaintes prolongées ayant attiré mon attention et une odeur très-forte me saisissant l'odorat, je reconnus que je venais d'avoir affaire au *zarrino*, animal désigné en histoire naturelle sous le nom de mouffette, et plus vulgairement connu sous la dénomination de bête puante.

L'odeur qui empoisonnait l'atmosphère provenait du liquide que le *zarrino* avait lâché sur le nez du chien qui, avec toute sa prudence, n'avait pu se garantir de ce jet fétide. Cette matière visqueuse, contenue dans deux petites poches placées sous la queue de l'animal, a de telles propriétés d'infection, que les vêtements qui en sont

arrosés conservent jusqu'à deux et trois mois l'odeur du premier. Le plus souvent on est obligé de les jeter pour se débarrasser de cette désagréable senteur.

On m'a assuré que dans le pays plusieurs de ces animaux ont été réduits à l'état domestique, et que, privé du réservoir qui contient son terrible liquide, le zarrino n'est nuisible d'aucune façon.

Monté avec peine au sommet d'une sierra très-haute, avec l'espoir de découvrir une nouvelle perspective, je me disposais à retourner du côté de la casa, lorsque Médor vint de nouveau me faire faire connaissance avec un autre habitant du campo.

Ainsi que je l'ai dit, mon chien ne se lassait pas de courir après les perdrix, dont quelques-unes, connues dans le pays sous le nom de *martinetas*, étaient aussi grosses que des poules. Ces courses avaient souvent lieu en pure perte, mais elles le tenaient en haleine et donnaient libre cours à ses instincts chasseurs.

Etant resté en arrière, il revint au galop en portant dans sa gueule un objet que je pris d'abord pour une motte de terre. Quand il l'eut déposée sur le sol, cette masse inerte se mit aussitôt à se mouvoir et à courir avec vitesse en s'éloignant du chien, qui ne tarda pas à la rattrapper ; il la renversa sens dessus dessous et se mit à la mordre à belles dents en aboyant avec colère. Aussi intrigué que pour le zarrino, je m'approchai et reconnus le tatou, animal inoffensif que protège une cuirasse d'écailles.

J'écartai Médor avec beaucoup de peine et mis fin au supplice de l'animal en lui envoyant une balle dans sa carapace, qui ne put l'empêcher d'être perforé d'outre en outre. Je l'emportai à la casa, où, après l'avoir fait cuire à la broche, il nous procura un manger qui ressemblait beaucoup à du porc frais.

Le campo possède plusieurs variétés de la famille des armadilles. Celle dont nous venions de nous régaler est connue dans la province de Buenos-Ayres sous le nom de *mulita*.

Le surlendemain, je repris le chemin de l'Azul dans une direction opposée à celle où j'étais venu. Dans cet espace immense, où l'horizon n'est borné par aucun obstacle, l'œil découvre le moindre objet à une distance extraordinaire. Aussi, quand je fus perdu au milieu du campo, éloigné des habitations, mon attention se porta-t-elle à l'extrême gauche, dans la direction des montagnes de Tapalquen, où un point noir, imperceptible d'abord, grossissait visiblement en paraissant venir de mon côté. Je n'étais pas très à l'aise, car je savais que les montagnes de Tapalquen étaient infestées par les Indiens, ce qui, naturellement, me rappelait les derniers assassinats commis par ces brigands.

Je m'étais promis, en quittant l'Azul, de descendre de cheval si les Indiens m'attaquaient, afin de me dérober aux enlacements de leurs terribles *bolas*; et une fois à plat-ventre sur le sol, je devais les démonter à coups de carabine jusqu'à ce que je fusse vaincu par le nombre ou que ma résistance les fit battre en retraite. La perspective d'un semblable combat n'était pas bien attrayante, mais il fallait faire de nécessité vertu.

Bientôt mes idées prirent un autre cours, puis un croassement strident et sauvage me fit lever la tête. C'était un gros oiseau qui planait au-dessus de moi; à son envergure et à la couleur de ses plumes, il me sembla reconnaître l'aigle à tête blanche, royal voleur que je n'avais pas encore tiré.

Il n'en fallait pas tant pour me distraire du point noir des montagnes de Tapalquen. Je pris mon arme et m'apprêtais à démolir l'aéronaute emplumé, qui tantôt mon-

tait vers le ciel avec la légèreté d'un ballon, tantôt se laissait tomber vers la terre avec l'opacité d'une lourde pierre, et s'arrêtait soudain au milieu de sa chute d'un coup de ses ailes larges et puissantes.

Cet oiseau parut me narguer pendant quelques minutes. Quand j'approchais, il s'éloignait; quand je l'ajustais, il poussait une note aiguë et remontait vingt mètres plus haut, manœuvre qui m'empêchait de tirer, ma carabine écartant beaucoup trop pour s'en servir de loin, ainsi qu'on l'a vu aux îles du Parana.

L'aigle à tête blanche se lassa enfin de ce manège; il s'abattit lourdement et vint me passer à quelques mètres du visage. Dans cette courbe rapide, je le saluai d'une charge de plomb qu'il reçut en plein côté, et il tomba foudroyé.

Je descendis lestement de cheval et ramassai mon gibier, qui était armé d'une paire de serres à faire pâlir les griffes des harpies. Pendant que j'examinais la valeur culinaire du morceau, que je savais devoir être détestable, une voix humaine vint brusquement me faire tressaillir :

Buenos dias, amigo, ¿ cómo está ?

Celui qui m'adressait ce bonjour était un Indien vigoureusement trempé. Il était vêtu d'un vieux *poncho* et d'un *chiripa* déguenillé; l'extrémité de ses pieds sortait d'une paire de bottes en peau de *potro* (1); un feutre veuf de son fond abritait son épaisse chevelure; puis sa main droite était armée d'une paire de *bolas* en plomb, tandis que de la gauche il tenait deux chevaux en laisse.

Cet Indien était le point noir des montagnes de Tapalquen. Quand j'eus répondu à son salut amical, il me demanda de lui enseigner la route d'une estancia quelconque.

(1) *Potro*, cheval sauvage. Les indiens se fabriquent des chaussures avec le cuir de ses jambes.

Je ne connaissais pas la contrée, et le moment était mal choisi pour causer avec un Indien, seul il est vrai, mais qui pouvait sournoisement, de la distance où il se trouvait, m'assommer d'un coup de ses bolas avant que j'eusse le temps de me mettre en garde.

Je répondis donc que je ne connaissais pas d'estancia. Et comme pièce de conviction, je tirai le revolver de ma ceinture et le posai négligemment sur mon sac étendu à terre, avec l'intention de prouver au visiteur bronzé que le *Cristiano* avait d'autres ressources que son fusil vide.

L'Indien dut comprendre l'argument, car il fit aussitôt volte-face, cette fois sans me dire adieu, et je ne le revis plus.

Sur ma route, j'envoyai quelques coups de feu à des gamas trop éloignés pour les atteindre, et j'arrivai sur les bords d'un petit lac, où s'ébattaient en toute sécurité une foule d'oiseaux aquatiques.

Il y avait là des canards et des oies sauvages, ces dernières reconnaissables à leur grosseur et à leur plumage blanc. Des cigognes se tenaient aussi dans la vase, perchées sur leurs longues et maigres pattes, avec un air grave et comique tout à la fois. Mais ce qui excita le plus mon envie, et me frappa d'admiration, ce furent deux beaux oiseaux roses qui nageaient en décrivant des courbes gracieuses au milieu du lac.

Je fouillai précipitamment dans mon sac et vis avec dépit qu'il n'y avait plus qu'une charge de plomb. Pensant n'avoir à chasser que du gros gibier, je n'avais guère emporté que des chevrotines. Sans perdre de temps, je chargeai mon arme avec le plomb qui restait, et à défaut des spatules aux plumes roses, qui étaient trop éloignés, je tirai sur les canards. Au bruit de la détonation, toute la bande s'éleva dans les airs en poussant des cris à faire honte aux oies du Capitole, les libératrices

de la ville éternelle. Je promenai mes regards avec anxiété sur la surface liquide, sans découvrir le moindre brin de duvet, lorsque tout à coup, après un assez long examen, deux masses informes s'abattirent en tournoyant dans les eaux du lac. Ce n'était autre chose que deux canards qui arrivaient des hauteurs où se trouvaient alors leurs congénères, trop faibles pour les suivre dans leur course aérienne après avoir été frappés du plomb meurtrier..

Les spatules, les cigognes et les oies revinrent bientôt se poser sur leur élément favori. Ce gibier avait trop de valeur à mes yeux pour le laisser en paix ; je n'avais plus de petites munitions, mais il me restait des chevrotines. Aussi, rechargeant mon arme à nouveau, me glissai-je de suite le long du bord en me courbant le plus possible.

Malgré mon enthousiasme de jeune chasseur, cette besogne était loin d'être facile, la terre détrempée et couverte de plantes aquatiques embarrassant ma marche. Bientôt il me fallut calculer mon élan pour sauter sur les grosses touffes d'herbes où je pouvais poser les pieds à sec. Plus j'approchais du terme de mes désirs, plus la difficulté augmentait avec la profondeur de l'eau et l'éloignement des touffes d'herbes.

Arrivé en face d'un espace plus large, au delà duquel j'apercevais la proie convoitée, il me fallut de toute nécessité passer dans l'eau ou sauter sur la rive opposée. La fraîcheur que devait avoir cette eau après la gelée de la nuit précédente, et l'état de mes pauvres bottes, qui prenaient l'air aux quatre points cardinaux, me faisaient appréhender d'y mettre les pieds. Je préférais donc sauter, enhardi dans cette tentative par mon habileté dans cet exercice.

Je me ramassai sur moi-même pour prendre le plus d'élan possible, et m'élançai en avant avec toute la force

dont mes jarrets étaient capables. Malheureusement le sol était glissant et la distance trop large, ce qui fut cause que je n'atteignis que le bord et m'enfonçai dans l'eau jusqu'à la ceinture. En même temps, pour comble de malheur, une forte détonation m'annonçait que j'avais eu l'imprudence, en sautant, de laisser ma carabine armée, oubli qui m'aurait pu être fatal et dont le résultat était de faire fuir les spatules, mes beaux oiseaux roses.

Après cette aventure d'écolier, je sortis du lac ruisse-
lant comme un triton, non sans avoir toutefois ramassé
les deux canards que le vent avait poussés le long du
bord, et je remontai à cheval en pensant à l'incontestable
vérité de cette vieille chanson du sire de la Palisse, qui,
s'étant fourré dans un marécage, n'en serait sorti s'il
n'eût trouvé passage.

anxiété
brin de
ramen,
t dans
rds qui
rs con-
course
er..

bientôt
trop de
is plus
otines.
ssai-je
s pos-

cette
pée et
arche.
sur les
ieds à
plus la
et l'é-

duquel
te né-
posée.
lée de
es, qui
saient
donc
bileté

plus
force

CHAPITRE IX

Le curé de l'Azul et son sacristain. — Où la vue d'une douzaine d'œufs me porte à médire. — Un magasin de muscades dans le nez de don Pablo. — Prédiction peu rassurante. — Le père Goureau. — Un plat inconnu chez les restaurateurs du Palais-Royal. — Appétit pantagruélique du cacique Katriel. — Où mon Benjamin donne raison à la sagesse des nations. — Arrivée au Tandil. — La *Piedra Movediza*. — Les Gauchos et les paysans d'Europe. — Projets de voyage.

De retour à l'Azul, je donnai encore quelques séances avec succès. Puis, muni d'un peu d'argent, je résolus de partir pour le Tandil, village frontière éloigné d'une vingtaine de lieues.

Le curé de la localité, qui avait entendu parler de mes tours d'escamotage, voulut, avant mon départ, goûter un spécimen du spectacle que ses fonctions sacerdotales l'empêchaient d'aller voir en public. Il me témoigna, par l'entremise d'un ami, qu'il éprouverait du plaisir à ce que je lui rendisse visite. N'ayant aucune objection à opposer au désir du chef spirituel de la paroisse, je me rendis à son invitation.

Je fus reçu à la porte du presbytère par le sacristain, une espèce de Michel Morin tout de noir habillé, comme le page de Marlborough. D'une taille un peu au-dessus de la moyenne, et d'une maigreur à faire trembler, don Pablo me fit tout d'abord penser à José Tamal, le naturaliste sonneur de cloches de Tibaya, qui surprit l'intrépide explorateur des Andes péruviennes, M. Paul Marcoy, en train de dévaliser les poiriers de ses paroissiens.

De même que son collègue du Pérou, don Pablo avait

le visage tranchant comme un silex et d'une couleur terreuse ; ses cheveux ne tombaient pas sur ses épaules en une crinière frisée, mais de larges mèches étaient collées à plat sur les tempes, semblant vouloir boucher les cavités formées sur la face anguleuse de l'individu. Ses yeux, mouvants comme ceux d'un caméléon, brillaient au fond de leurs orbites ainsi que des rats-de-cave allumés : physionomie béate et malicieuse qui paraissait être plantée au sommet d'un débris fossile ; le tout échafaudé sur deux tibias aussi secs que des flûtes de roseau.

Don Pablo me laissa pour aller avertir son maître de mon arrivée, puis il reparut et me fit entrer dans le parloir, à en juger au nombre de chaises placées symétriquement le long des murs, seuls meubles qui ornassent la salle. Quelques images de piété et un Christ en bois noir paraient aussi la nudité des murailles.

Tandis que j'examinais ces saints coloriés, une porte s'ouvrit, et, souriant, un jeune prêtre à l'air affable apparut. Il me tendit la main en me souhaitant le bonjour espagnol : c'était le curé de l'Azul.

Sans long préambule, il m'invita à déjeuner et me fit passer dans la salle à manger, où don Pablo paraissait être dans ses apprêts culinaires. Trois pigeons, veufs de leur robe naturelle, étalaient leur long cou dans un plat de faïence à gros ramages rouges et bleus. Sur le buffet étaient de la salade et quelques fruits. Puis une quinzaine d'œufs bien frais, enfermés dans un mouchoir de soie jaune, laissaient voir leur coque d'albâtre à travers les plis mal clos de leur enveloppe : — sans doute l'attention délicate d'une pécheresse qui craignait Dieu et estimait son pasteur.

Pendant le repas, qui fut arrosé d'un excellent vin de Xérès, mon amphitryon me demanda à brûle-pourpoint comment je m'y prenais pour obtenir ce pouvoir ma-

gique qui avait tant fait de bruit dans l'Azul. Cette question, faite par un prêtre européen (il était Italien), m'étonna beaucoup. Mais voyant qu'il était de bonne foi, et que la science de Cagliostro lui était aussi inconnue qu'à moi le tartare-mandchou, il me vint à l'idée de mettre sa crédulité à l'épreuve.

Je lui demandai d'abord s'il connaissait la monnaie française. Sur sa réponse affirmative, je lui présentai une pièce de vingt sous en le priant de s'assurer qu'elle était de bon aloi, et l'avertissant de bien serrer la main pour qu'elle ne pût s'échapper. Il suivit parfaitement la recommandation; mais lorsque sa main se rouvrit, la pièce avait disparu, c'était une médaille de l'Immaculée Conception qui en occupait la place.

A la vue de ce prodige, l'amateur ecclésiastique secoua sa main comme si le contact de cette médaille l'eût brûlée, et il me regarda ébahi, semblant demander l'explication d'un pareil sortilège.

Une fois un pied dans le domaine du surnaturel, il ne fallait pas s'arrêter en si beau chemin. Selon l'habitude des adeptes de la physique amusante, j'avais toujours mes poches garnies de quelques-unes de ces petites boules de liège qui intriguaient tant autrefois les badauds, lorsqu'elles poussaient mystérieusement sous les gobelets des escamoteurs de la place de la Bastille. Don Pablo ruminait au bout de la table : ses traits soucieux paraissaient chercher l'insoluble problème de la pierre philosophale ou du mouvement perpétuel. Je m'approchai de lui, et soudain lui fis sortir deux muscades du nez. Il se frotta d'abord les yeux pour s'assurer qu'il était bien éveillé, et introduisit un doigt tout entier dans ses fosses nasales, afin de tâter s'il n'y restait plus de ces tubercules. Voyant que j'en récoltais toujours, il prit son *panuelo* et se mit à se moucher de façon à se faire éclater le cer-

veau. Le curé riait à s'en tenir les côtes ; mais don Pablo finit par découvrir ma manière d'opérer et voulut m'imiter. Cependant il fut loin de se douter que c'était la même muscade qui lui était sortie douze fois du nez.

Ce grand gaillard, qui se mouchait si fort, rappelait assez le Croustillac du *Morne au diable*, qui avait des chandelles allumées et des fourchettes pour faire rire le capitaine du navire qui le portait aux Antilles.

Arrivé au café, la conversation, qui jusque-là s'était maintenue dans la magie blanche, prit un caractère plus élevé. L'arome du café nous fit parler de Moka, de Moka nous passâmes à la Mecque, et de la Mecque à Mahomet, le grand physicien, le thaumaturge par excellence, celui qui, d'après certaine légende, aurait dit un jour à ses disciples qu'il pouvait avaler la lune et la faire ressortir par la manche de son burnous. Ensuite vinrent Moïse et Jésus-Christ, qui me valurent une foule de questions sur les lieux historiques que j'avais entrevus lors de mon voyage en Cochinchine : la mer Rouge, la fontaine de Moïse, le mont Sinaï et la terre d'Egypte.

Il résulta de cette conversation, faite moitié en français, moitié en espagnol, que le curé me prédit, en souriant, la damnation éternelle, si je relisais la *Vie de Jésus*, de Renan, et si je n'allais pas à confesse. Puis, malgré cette perspective peu rassurante des fourches du diable, nous bûmes un nouveau verre de Xérès pour le coup de l'étrier, et nous nous séparâmes bons amis.

L'accueil sympathique que j'avais rencontré dans certaines familles me faisait quitter la localité avec regret. En outre, il y avait près de quatre mois que j'étais dans le pays, et, tout grand amateur de voyages que l'on puisse être, on s'éloigne rarement d'une contrée où l'on a séjourné quelque temps sans éprouver un peu d'attache-

ment pour ce coin de terre où s'est dépensée une parcelle de votre existence.

La majeure partie des habitants de l'Azul se compose de gens du midi de la France, établis là depuis nombre d'années. Un frère ou un cousin est d'abord venu dans le campo, et, s'apercevant qu'avec moins de travail il était plus facile d'y vivre qu'en Europe, cet émigré a invité ses parents et ses amis du Béarn à venir partager ses chances de succès sur la terre américaine. Eux sont partis pour la Plata et ont appelé à leur tour d'autres parents et d'autres amis, propagande dont le résultat est d'avoir fondé un village bigourdin à la frontière argentine.

Parmi cette population de Français se trouvait un personnage au caractère saillant, dont l'existence aventureuse mérite quelques lignes, pour donner un léger aperçu de la vie que mènent certains de nos compatriotes en Amérique.

Charles Goureau habitait l'Azul depuis dix-sept ans. Venu là comme tant d'autres que le Nouveau-Monde reçoit journellement dans ses ports, il était un des rares Parisiens qui se font aux mœurs des Gauchos, dont l'humour bizarre et les sauvages coutumes s'harmonisent d'habitude très-peu avec la plaisante gaieté des enfants de la vieille Lutèce.

Cet homme avait subi une atroce misère à son début. Parfois, au milieu des pampas, il avait été réduit à manger de la viande crue, faute de combustible ou à cause de pluies torrentielles qui empêchaient de faire du feu ; il lui avait aussi fallu marcher pieds nus durant un rigoureux hiver. Parvenu à sortir de cette impasse, son métier de boucher lui avait fait gagner, depuis cette époque, une somme de cent cinquante mille francs, qui s'était, suivant l'expression vulgaire, fondue entre ses mains. Plusieurs fois les Indiens lui avaient pillé et saccagé de fond en

comble sa maison, n'y laissant pour tous meubles qu'une écumoire et un trois-pieds en fer, ustensiles que dans leur ignorance de l'art culinaire ces sauvages mangeurs de juments regardaient comme inutiles.

Outre cette perte et celle de ses animaux, emmenés dans la pampa à la suite des sujets de Calfoucourea, chef principal de la Confédération patagone, le grand cœur de Charles Goureaux était aussi une des causes qui avaient le plus contribué à trouser sa bourse. Aidant de ses conseils... et de son argent, ce qui est plus rare, des gens qui trop souvent lui manquaient de bonne foi, il poussait la bonté au delà des bornes ordinaires. Quand, pressé par les échéances, la dure nécessité l'obligeait d'aller réclamer une dette arriérée, et qu'on lui donnait pour quittance qu'il n'y avait pas un réal à la casa, il répliquait : *Está bueno* (c'est bon), et s'en allait, maugréant d'avoir osé demander de l'argent à des personnes qui avaient besoin du secours d'autrui.

J'ai connu deux familles gauchos à qui il fournissait chaque jour deux ou trois livres de viande depuis trois ans, attendant sans se plaindre qu'une bonne année se présentât pour qu'elles pussent vendre leurs bestiaux et le payer.

Avec ce caractère débonnaire, ce Parisien était doué d'une taille imposante et d'une énergie peu commune. On racontait que dans une invasion il était allé, seulement accompagné de deux Basques, au milieu d'une troupe de trois cents Indiens, pour réclamer un prisonnier qui lui fut rendu.

Comme je l'ai dit, cette grande délicatesse et cette bonté outrée n'enrichissaient pas le père Goureaux ; mais il trouvait sa récompense dans l'opinion qu'on avait de lui et dans la sympathie avec laquelle on l'accueillait partout où il se présentait. Mettant en cela son amour-propre et sa

gloire, il n'eût pas changé sa réputation pour tout l'or des mines d'Australie.

En allant lui faire mes adieux, je le trouvai en train de courir après un bœuf sauvage à qui il voulait couper les jarrets, tandis que l'animal, les yeux injectés de sang, poussait de sourds beuglements et décrivait de grands cercles autour du cavalier qui le tenait captif avec un fort lazo de cuir enroulé autour de ses cornes.

Je ne pus m'empêcher de sourire quand je vis le singulier accoutrement de mon compatriote et l'exercice gymnastique auquel il se livrait. Il était vêtu d'une chemise de flanelle rouge et d'un grossier chiripa de fabrication indienne ; une pièce de grosse toile, remplie de caillots de sang, lui tenait lieu de tablier ; quelques mèches de cheveux grisonnants s'échappaient de dessous le mouchoir rouge qui lui couvrait la tête. Sa figure, aux traits fortement accentués, était aussi ornée d'une barbe que les années commençaient à faire changer de couleur. Tout, chez lui, avait un sauvage aspect, que ne contribuait pas à diminuer le long couteau rempli de sang dont sa main droite était armée.

Une fois le bœuf égorgé, il me fit les honneurs de sa maison et m'invita à dîner, disant qu'il voulait me faire goûter un plat de sa façon, que l'on ne devait sans doute pas connaître chez les restaurateurs en renom du Palais-Royal.

Nous passâmes dans la cuisine, où, pour siège, un péon me présenta un crâne de cheval poli par l'usage. Je m'assis sur ce débris du noble animal chanté par Buffon, et nous attaquâmes le dîner, qui se composait de trois plats, y compris le pot-au-feu.

Cette espèce de potage était préparé avec du riz et du *sapayo*, cucurbitacé bien connu de mon Benjamin, si on se rappelle ma séance de magie à l'Azul. Le bouillon était

excellent, mais il n'était pas nouveau pour moi, car les Argentins consomment autant de zapayos que les paysans français de pommes de terre. Le second plat fut un arado ou rôti ; puis arriva le fameux mets annoncé, des *chichoulines* ou tripes grasses cuites sur la cendre dans leur état naturel, c'est-à-dire sans avoir été vidées.

Jamais, en effet, je n'avais lu cette recette dans la *Cuisinière bourgeoise* ; aussi hésitai-je à faire comme les autres. Cependant, voyant que péons et patron savouraient les *chichoulines* à l'envi, moi aussi j'en coupai un morceau et le trouvai très-passable ; si bien que je recommençai la même opération plusieurs fois de suite, et qu'à la fin du dîner il me parut que l'innovation culinaire de mon ami était digne de passer à la postérité.

Donc je recommande les *chichoulines* aux restaurateurs du Palais-Royal en particulier, et à tous les gourmets du monde en général.

Le lendemain je pris la route du Tandil au petit jour, accompagné de mon servant figaro, qui était revenu au bercail peu de jours après la scène du décapité et de l'envoi peu courtois de ce qu'il appelait les oranges du pays. Avec le charretier qui nous conduisait étaient aussi les deux musiciens napolitains qui jouaient de la harpe et du violon dans mes séances. Ces cinq personnes étaient entassées avec mon matériel dans une voiture louée à un cultivateur béarnais, véhicule peu capitoné qui nous fit mieux sentir les cahots de la route.

Comme partout dans la province de Buenos-Ayres, la campagne ne nous présenta le long du voyage qu'une immense plaine d'herbes desséchées, interrompue seulement çà et là par quelques lagunes sur l'eau desquelles nageaient de nombreuses bandes de canards. En portant ses regards sur l'horizon de droite, on apercevait une chaîne de montagnes aux contours indécis, couvertes de vapeurs

que le souffle de la brise chassait de temps à autre pour revenir aussitôt.

De crainte d'être attaqués, ce qui arrive assez souvent dans ces parages éloignés et déserts, nous possédions un véritable arsenal de bandits calabrais : escopette, poignard, carabine, revolver, rien n'y manquait pour faire une bonne résistance. Nous fûmes cependant très-heureux de ne pas mettre ces engins de destruction à l'épreuve, car il est douteux que nous eussions été vainqueurs si les Indiens étaient venus nous chercher noise.

Quand ces brigands du désert attaquent un parti quelconque, leur première manœuvre est de pousser des cris sauvages en mettant et retirant vivement la main sur leur bouche, afin d'effrayer les chevaux et d'épouvanter leurs ennemis. Lorsqu'ils peuvent s'approcher à trente ou quarante pas, ils font tournoyer au-dessus de leur tête une paire de bolas en pierre, retenus par une lanière de cuir, et ils lancent ces boules avec force entre les jambes des chevaux, qui s'abattent parfois et s'arrêtent presque toujours, empêtrés dans ces redoutables liens qui paralysent tous leurs mouvements.

Alors malheur au cavalier ! Il est arraché violemment de sa selle par le moyen du lazo, jeté sur le sol et lardé de coups de lance. Puis on abandonne son cadavre aux animaux carnassiers, après l'avoir toutefois dépouillé jusqu'au dernier vêtement.

Lorsque les Indiens font invasion, l'époque choisie est ordinairement celle où la lune montre son disque argenté. Marchant à petites journées, jusqu'à cinq ou six lieues des premières habitations, ils s'arrêtent et attendent la nuit. Le soleil couché et une demi-obscurité s'étendant sur le campo, tous montent à cheval et fondent avec rapidité sur la frontière, se dirigeant par une sorte d'instinct du côté où sont les plus gros troupeaux. En

une nuit, plusieurs centaines de bêtes à cornes sont enlevées ainsi par ces pillards, qui disparaissent aussitôt avec la furie d'une trombe chassée par l'ouragan.

La rapidité que mettent les Indiens à exécuter leurs entreprises est due aux chevaux de rechange qu'ils ont toujours avec eux. Ainsi organisés, leurs montures ne se fatiguent pas et peuvent fournir une course indéfinie.

Le vol est la passion dominante de ces gens. Du reste, pour eux, voler des animaux aux Christianos est un devoir, un véritable travail dont ils s'honorent. Quand un cacique ou chef de tribu donne le signal du départ pour la frontière, ce sont des fêtes et des cris de joie excités par l'espoir de voir revenir bientôt les guerriers chargés des dépouilles de l'ennemi. Une fois en campagne, ces pillards évitent prudemment toute rencontre avec les Christianos, à moins d'être bien supérieurs en nombre; et encore dans ce cas même le font-ils rarement. L'Indien de l'Amérique du Nord, lui, met souvent le pied dans le sentier de la guerre uniquement pour satisfaire ses instincts belliqueux et mettre à sa ceinture des scalps sanglants, tandis que l'Indien du Sud, moins accessible aux fumées de la gloire, fait principalement consister son amour-propre dans la capture des troupeaux des blancs; il veut bien voler, mais non se faire tuer.

Malgré cela, inutile de dire que lorsque se présente l'occasion de se débarrasser d'un habitant des frontières, c'est toujours avec un féroce plaisir qu'il le fait.

Bien souvent j'ai pensé, en voyant dans les rues de l'Azul ces Indiens, la terreur des Gauchos, aux services que pourraient rendre au gouvernement argentin un ou deux escadrons de nos chasseurs d'Afrique, montés sur leurs coursiers arabes. Je crois qu'alors la lance et les boules seraient mises de côté comme objets embarras-

sants, et que la bataille se terminerait par une course au clocher, — s'il est vrai que la peur donne des ailes.

En parlant de légèreté à la course, le respectable embonpoint du cacique Katriel vient s'offrir à mes yeux. Ce Katriel, chef indien le plus important du voisinage, que j'eus le plaisir de rencontrer plusieurs fois, est doué d'une corpulence fabuleuse : on m'assura qu'il ne pesait pas moins de 350 livres ! Ce qu'il y a de certain, c'est que l'on pouvait aussi dire de lui que la rotondité de son abdomen devait lui donner bien du travail pour examiner son antipode...

A l'occasion d'une fête nationale, Katriel fut invité à un bal donné par la municipalité de l'Azul. Dire qu'il dansa, ce serait douter de la perspicacité du lecteur, car outre sa pesanteur qui y mettait obstacle, Katriel ne dansait guère qu'à cheval, comme tous ceux de sa nation.

Laissant donc la valse de côté, il s'adonna à un genre de plaisir mieux fait pour ses goûts et moins fatigant. La première fois que passa le domestique chargé d'offrir les rafraîchissements, il le fit arrêter et vida douze verres de liqueur coup sur coup. Quand les gâteaux arrivèrent, ce fut la même répétition : massepains et biscuits étaient croqués par lui avec un bonheur ineffable. Ayant fait durer cette manœuvre toute la nuit, notre Gargantua indien avait avalé au jour naissant environ 150 petits gâteaux et vidé 23 bouteilles de vins et liqueurs !

Katriel faisait payer cher son amitié aux officiers argentins. Pour peu qu'on l'eût laissé faire, cet appétit pantagruélique eût dévoré en un rien de temps les épargnes des contribuables de la localité.

La journée se passa à écouter les aventures et les farces de mon Benjamin provençal, qui, avant de s'établir barbier à l'Azul, avait séjourné au Chili après avoir déserté d'un navire de guerre. Singulier type que ce citoyen de

Martigues; bon enfant, du reste, qui avec son gros nez tremblottant, sa tête lustrée de pommade et ses airs bravaches, ne disait pas une parole sans cligner de l'œil d'un air mystérieux pour ensuite se mettre à rire aux éclats en se frappant sur le ventre.

J'ai toujours cru que cette maladie, passée à l'état chronique chez mon compagnon de voyage, était le résultat de sa naïve admiration pour le mime Debureau, qu'il vit à l'Alcazar de Marseille, à qui, dans son enthousiasme pour les pasquinades et les drôleries, il tressait une couronne dont le poids eût écrasé Rachel ou Talma.

Une fois de plus, mon Benjamin donnait raison à la sagesse des nations, qui dit que des goûts et des couleurs il ne faut pas discuter.

Parfois il se mettait aussi à exécuter dans la pampa de grotesques gambades, qui étaient à la danse ce qu'une beauté patagone est à la Vénus de Milo. Ayant lu les contes des *Mille et une Nuits*, il ne désespérait pas de trouver dans quelque endroit écarté du campo le fameux oiseau dont parle Sindbad le marin, dans ses voyages merveilleux, le rock, dont les pattes sont aussi grosses qu'un fort tronc d'arbre et qui pond des œufs de cinquante pieds de circonférence!

Après avoir traversé à gué deux ou trois arroyos assez profonds, entre autres celui de *Chapalesfu*, nous arrivâmes au Tandil à la tombée de la nuit. Ce village était loin d'être aussi grand que l'Azul; mais en revanche ses maisons neuves et bien espacées lui donnaient un petit aspect riant et gai que l'on eût vainement cherché dans l'endroit d'où nous sortions.

C'est dans ce village du Tandil que les Gauchos fanatiques essayèrent, quelques années plus tard, de massacrer les résidents étrangers. Le sang coula, quelques

meurtres furent commis, mais cette haine stupide échoua dans son but d'une tuerie générale des Européens.

Les séances de magie ayant cela de commun avec les nègres, qu'elles se ressemblent toutes à peu de chose près, je n'entreprendrai pas le lecteur des deux ou trois représentations données aux citoyens de Tandil.

Le lendemain de mon arrivée, je partis visiter une curiosité du pays, en compagnie de mon joueur de harpe, le Napolitain, que le désir de faire fortune avait poussé en Amérique avec son jeune frère; abandonnant ainsi la zone du farniente et du macaroni pour la terre fortunée des zapayos et du maté. Le but de notre promenade était à près d'une demi-lieue. Nous y allâmes en chassant quelques perdrix et de nombreuses bandes d'oiseaux au ventre rouge et jaune, qui s'abattaient tous ensemble dans les herbes ou sur le même arbre avec des piailllements rien moins qu'agréables.

Arrivés au pied d'une sierra assez haute, nous en fîmes le tour pour chercher un passage autre que les énormes blocs de roche granitique qui s'étagaient en pente raide devant nous. Parvenus à trouver un terrain moins abrupte, nous nous mîmes à gravir la montagne, sautant assez souvent d'un roc sur un autre afin d'éviter des crevasses béantes, ralentissant le pas avec précaution pour ne pas glisser sur la pierre humide et moussue, opération gymnastique qui nous permit enfin d'arriver au sommet sans accident.

Là se trouvait une huitième merveille du monde : la *Piedra Monediza* ou pierre mouvante.

Un énorme rocher, une colossale masse de granit, ayant à peu près une forme conique, était retenue au bord du précipice par un miracle d'équilibre : son centre de gravité reposait sur une saillie de roc formant une pente assez prononcée. Ainsi placée, cette formidable

masse semblait être véritablement suspendue au-dessus de l'abîme.

La force d'un seul homme suffit pour faire remuer la *Piedra Monediza*. On prétend que le fait ne peut avoir lieu quand le vent est contraire. Ce jour-là de violentes rafales faisaient onduler les herbes du campo, et soit à cause de ce vent, soit que je ne sus pas trouver le côté faible, je m'épuisai en vain. J'appelai alors mon compagnon pour qu'il vînt m'aider; mais il recula épouvanté, craignant que la pierre ne nous écrasât tous deux en se déplaçant.

On me raconta que le général Pedro Rosas, frère de l'aimable dictateur, essaya de la renverser en y attelant 30 paires de bœufs. Chaque fois que la *Piedra Monediza* revenait sur elle-même dans son mouvement d'oscillation, elle entraînait tout l'attelage; la tentative resta donc sans résultat.

Cet étrange phénomène de la nature me rappelait bien les dolmens druidiques de la Touraine et de la Bretagne, où on rencontre aussi des pierres mouvantes. Mais je crois que celle du Tandil doit être unique en son genre, attendu qu'elle est du poids de 580,500 kilogrammes, qu'un homme seul l'ébranle sur sa base, et qu'elle est bizarrement placée au sommet d'une montagne, sur un roc glissant (1).

Avant de quitter le haut de la sierra, le Napolitain eut le courage de tirer un coup de fusil dont la détonation fut répercutée comme un bruit de tonnerre par de nombreux échos; et nous redescendîmes dans la plaine pour reprendre le chemin du logis.

Quelques jours plus tard, je fus invité à un bal de

(1) Le poids de cette pierre m'a été donné par le géomètre du Tandil.

Gauchos; j'y fus par pure curiosité et n'eus pas à me repentir de ma démarche, ce spectacle étant entièrement neuf pour moi.

Dans une vaste pièce débarrassée de tous meubles gênants se tenaient assis une trentaine de personnes, les hommes d'un côté et les femmes leur faisant face. Dans un coin, les cordes d'une guitare laissaient échapper des notes plaintives sous les maigres doigts d'un Gaucho, dont l'oreille exercée paraissait choquée des sons discordants de son instrument.

La guitare réglée et les danseurs en place, le musicien qui composait l'orchestre se mit à jouer et à chanter une sorte de ballade improvisée en l'honneur de la señora qui dansait la *samacueca* avec un Gaucho; tous deux tenaient à la main leur *panuela* (mouchoir) comme le voile dont se servent les bayadères de l'Inde.

Après la danse du mouchoir vient celle du chat, où les danseurs se font des minauderies en tournant l'un autour de l'autre, et en frappant vivement des pieds; puis ils se rapprochent et paraissent se faire une confidence quelconque, tout en claquant des doigts comme avec des castagnettes, jeux et pantomime qui attirent l'attention par leur singularité.

Pendant que des gens étaient en train de *bailar el gato*, un péon passa devant moi et m'offrit des rafraîchissements. Sans avoir l'intention d'imiter le cacique Katriel, j'allais vider lestement le contenu d'un verre, lorsque heureusement je vis un Gaucho s'avancer, prendre un des trois verres posés sur le plateau, y tremper ses lèvres, puis le remettre en place, ayant à peine fait diminuer le liquide d'une ligne. J'imitai cette manœuvre aussitôt, car la coutume exigeait que tout le monde bût dans le même vase.

Les notes vibrantes de la guitare se mariaient au rythme

inconnu de la chanson du Gaucho me plaisaient. Ces ponchos bariolés de vives couleurs et garnis de longues franges, ces figures bronzées bien accentuées, aux traits anguleux, et dont quelques-unes avaient un nez en lame de sabre, ces danses espagnoles, empreintes d'un certain cachet d'abandon oriental, cette atmosphère enfin que je n'avais encore respirée nulle part, et qui me pénétrait peu à peu, offraient naturellement matière à contraste.

Je pensais alors à nos campagnards d'Europe, dont la vie se passe dans un travail mercenaire de tous les jours pour tâcher d'amasser quelques sous, qui portent des chemises de grosse toile, se nourrissent de pain bis et de légumes, beaucoup ne mangeant de viande que les jours de fête, et se reposent des rudes labeurs de la vie des champs en écoutant les récits de la veillée, en buvant une bouteille au cabaret voisin ou en jouant aux quilles le dimanche.

Les goûts et les occupations des Gauchos qui m'environnaient avaient donc très-peu d'analogie avec ceux des paysans d'Europe. Ici le Gaucho n'envie que le linge fin, la musique, les bals et les courses de chevaux. D'une sobriété à l'égal du chameau africain, il fait souvent à cheval des traites de quatre-vingts ou cent lieues, ne prenant pour toute nourriture que la viande et le maté qui lui est offert dans les estancias disséminées sur sa route. Supportant le froid, la pluie et la fatigue sans se plaindre, il aime assez avoir ses aises en arrivant en ville, surtout si sa bourse est bien garnie. Alors le jeu de cartes ou de dés, les bals, les *careras* et autres divertissements font disparaître ses piastres avec beaucoup plus de rapidité qu'il n'en a mis à les gagner.

Bientôt, les doublures de son *tirador* se touchant sans que le moindre réal y mette obstacle, il pose le recado à son cheval, engage son couteau à poignée d'argent s'il n'a

pas de quoi payer les frais, et il part insouciant retrouver son rancho solitaire et ses bestiaux à demi sauvages, ne se faisant nullement scrupule de vivre de privations pendant une année, afin de pouvoir recommencer la partie une autre fois.

Le caractère du Gaucho est un singulier amalgame de qualités et de défauts, de générosité et de bassesse. Bon et hospitalier dans sa pauvre demeure, il offre largement au voyageur l'asado et le maté, qui remplacent ici le pain et le sel des anciens; cela, bien entendu, sans vouloir recevoir la moindre obole, qui salirait cette bonne action à ses yeux. En dehors de l'hospitalité désintéressée donnée dans son rancho, le Gaucho est cauteleux dans ses relations, poussant la politesse au suprême degré, comme tous les gens du pays. Mais il faut se défier de cette apparence douceuse, qui cache souvent de perfides intentions, car il n'est pas rare de voir ce fils du campo assassiner en riant. Il devient cruel quand ses mauvais instincts sont excités par une question de vin, de jeu ou de femme. Malheur alors à l'étranger qui ne connaît pas les mœurs indigènes et que son mauvais destin pousse dans ces bagarres : les couteaux gauchos sont bien affilés et frappent souvent par derrière...

Peu de temps après le bal des Gauchos, je quittai le Tandil et retournai à Buenos-Ayres; là, je me mis en devoir d'entreprendre un nouveau voyage. Depuis longtemps l'envie me poursuivait d'aller faire une tournée en Araucanie, l'ex-royaume de M. de Tounnens. Pour cela, il me fallait traverser les trois cents lieues de plaine qui séparent Buenos-Ayres de Mendoza, franchir la chaîne des Andes, et, une fois au Chili, il me restait encore une étape de près de cent cinquante lieues avant de pouvoir demander l'asado et le maté aux électeurs en deuil du royaume constitutionnel; si en tout cas l'autorité chilienne n'y

mettait pas obstacle en me prenant pour le ministre de la guerre de Sa Majesté arauco-patagone ou bien même pour Orlie II.

Dans ce parcours de trois cents lieues à travers les pampas, il y avait aussi à craindre les bandes de *Montoneros* (1) et des Indiens Ranqueles, brigands qui désolent les provinces et ne ménagent pas leurs prisonniers. Cette entreprise exigeait donc de l'énergie, une bonne santé et un peu d'argent. Je possédais les deux premiers, et, avec mon enthousiasme de jeune homme, il me semblait que riche de mes vingt-quatre ans et armé de ma carabine, je ne laisserais pas mes os sur la route pour manquer du second (2).

Comme complément aux détails déjà donnés à l'émigrant sur les ressources offertes par les contrées de la Plata, je termine en disant ceci : Les quatorze provinces de la Confédération Argentine sont immenses, à peine peuplées et diffèrent sous le rapport des produits. Il y a donc largement de quoi choisir pour l'Européen laborieux qui veut se fixer dans le pays.

Désireux d'augmenter le chiffre de sa population et de tirer parti des vastes solitudes qui couvrent son territoire, le gouvernement argentin s'est occupé sérieusement, dans ces derniers temps, d'aider les colons dans leurs premiers débuts. Là, comme aux Etats-Unis et au Canada, celui qui n'a pas grands moyens peut se procurer des terres à très-bas prix.

Quant aux émigrants sans profession, ils trouvent plus facilement de l'ouvrage à Montevideo et à Buenos-

(1) Les *Montoneros* sont des partisans qui ne vivent que de brigandages et d'exactions ; ils attaquent très-souvent les caravanes.

(2) Pour la suite, voir les *Bohèmes du désert*, même auteur.

Ayres qu'à New-York, où l'émigrant pauvre -- dans la saison d'hiver, achève trop souvent de manger son dernier sou et vend parfois ses vêtements à vil prix en attendant de l'occupation.

Cette difficulté de trouver de l'ouvrage mise à l'écart, l'ouvrier a plus d'intérêt d'émigrer aux Etats-Unis qu'à Buenos-Ayres, la main-d'œuvre y étant généralement mieux rétribuée que dans ce dernier pays et les dépenses moins élevées. Cependant sous ce rapport il y a peu de différence entre ces deux contrées.

En qualité de touriste curieux, de voyageur avide d'imprévu et de pittoresque, moi je préfère l'Amérique du Sud, où du moins, dans la grossière cabane du rude et hospitalier Gaucho, au milieu des Pampas, on ne se sent pas étranglé par l'écœurant égoïsme de la grande civilisation américaine.

Les villes de l'Amérique du Sud laissent encore quelque chose à l'imagination du poète; la civilisation du Yankee, rien !

SUR LES ÉTATS-UNIS ET LE CANADA

CHAPITRE I

Nos compatriotes de New-York. — Une devise à mettre en pratique. — Vicissitudes de l'émigrant. — Ce qu'on peut voir dans les cuisines de Delmonico. — Détails de gastronomie. — Travaux des bois. — Organisation de la société d'Alsace-Lorraine. — *Le Courrier des Etats-Unis* et le *Messager Franco-Américain*. — Les Français de Californie. — La compagnie des *Transatlantiques*. — « Que faisaient les marins français pendant la guerre de 70-71 ? »

Jetons un coup d'œil sur la population française qui habite l'Amérique du Nord et sur les ressources offertes à l'émigration dans ce pays. Devant le douloureux exode de l'Alsace-Lorraine, dont les patriotiques enfants s'exilent en masse pour fuir le joug abhorré de la Prusse, ces détails ne seront pas inutiles.

Depuis le cap Horn jusqu'aux glaces de la baie d'Hudson, depuis les immenses plaines de l'aride Patagonie jusqu'au froid pays des fourrures, où vit le trappeur canadien et où achève de disparaître le castor intelligent, on peut être certain de rencontrer des Français : nomades ou fixés dans la contrée, voyageurs ou colons.

Disséminés sur le territoire du Nouveau-Monde, il est

beaucoup d'endroits où les Français se trouvent perdus, sont littéralement noyés parmi les flots toujours grossissants d'une population étrangère. Alors il leur faut, par l'irrésistible force des choses, dépouiller pour ainsi dire le vieil homme, changer de mœurs, de coutumes et même d'idées, suite inévitable d'un long isolement parmi l'élément anglo-saxon et hispano-américain dont se compose en grande partie la nation américaine. Mais il n'en est pas ainsi partout. La République Argentine, celle de l'Uruguay et le Brésil, San-Francisco, New-York et la Nouvelle-Orléans, comptent assez de Français pour que ceux-ci puissent, par l'influence du nombre et par des rapports journaliers, conserver intact leur caractère national.

Cependant disons qu'il y a, à plus d'un titre, une notable différence entre ceux de nos compatriotes qui ont établi leur séjour dans l'Amérique du Sud et ceux qui se sont fixés dans l'Amérique du Nord. Je ne sais s'il faut attribuer cet état de choses au milieu dans lequel ils vivent, au genre de vie qu'ils mènent ou aux traditions apportées du sol natal ; mais je dois avouer que j'ai rencontré beaucoup plus d'urbanité et d'esprit sympathique parmi les Français de la République Argentine que parmi ceux des Etats-Unis, qui semblent s'être inoculé le froid égoïsme américain.

A l'étranger, on reproche aux Français, non sans raison, de ne pas savoir mettre en pratique l'excellente devise qui orne les armes de la Belgique : « L'union fait la force. » En effet, loin de leur patrie, nos compatriotes ont généralement le tort de s'isoler, de ne pas chercher à former, par de fréquentes relations et par un mutuel appui, un corps solide capable de résister aux attaques du dehors et de défendre les intérêts de tous. Sous ce rapport les Allemands, les irlandais, les Israélites et quel-

ques autres nations peuvent nous servir d'exemple. Par leur entente, plus encore que par leur nombre, ils en imposent à leurs voisins, qui les voient se soutenir par une sorte de solidarité nationale. Chez nous de mesquins sentiments sont pour beaucoup dans cet état de choses ; mais le grand motif de cette profonde indifférence est dû au peu de stabilité des Français sur la terre étrangère. Tous ou presque tous ne quittent leur patrie qu'avec l'intention d'y revenir quelques années plus tard ; de là leur peu de souci de s'étayer solidement en Amérique par le moyen des associations, des sociétés ouvrières, des relations communes, ainsi que font les émigrés des autres nationalités.

Disons qu'à New-York, plus encore qu'ailleurs, la colonie française est affectée d'une épaisse couche de cruelle indifférence. Il y a bien de temps à autre des réunions, quelques banquets, quelques sortes d'agapes fraternelles qui viennent dissiper cette lourde brume d'égoïsme. Mais cet éphémère rayon de soleil disparaît bientôt dans l'épais matérialisme dont se nourrit la grande ville américaine, et dont nos compatriotes paraissent absorber une très-large part.

Dans ce capharnaüm du Nouveau-Monde, où chaque jour, avec les vaisseaux de l'univers entier, la destinée vient régulièrement vider sa hotte, les déshérités et les faibles, les déclassés et les impuissants, les vaincus du sort, les êtres cupides jusqu'au crime et les honnêtes gens à conscience louche abondent. De cette multitude d'hommes livrés fiévreusement aux détresses et aux convoitises, aux défaillances du cœur et à l'ivresse du gain, au désir de faire fortune n'importe à quel prix, fût-ce en écrasant ses voisins ou en les réduisant à la misère ; de cette agglomération humaine, disons-nous, où fermentent tant de mauvaises choses et où surtout domine

l'ardente soif du lucre, s'exsude en quelque sorte l'égoïsme lui-même, qui gagne fatalement tous ceux qui en approchent.

C'est là, croyons-nous, l'explication possible du mercantilisme outré de beaucoup de Français de New-York, et du tempérament peu serviable d'une bonne partie des commerçants qui s'y enrichissent.

Après être débarqué au *Castle Garden*, le Français sans ressources qui se trouve au milieu de ses compatriotes de New-York a bien rarement envie de chanter :

Où peut-on être mieux
Qu'au sein de sa famille ?

Les grandes villes ont cela de commun entre elles, qu'en agglomérant de nombreuses populations elles développent la misère et attirent l'égoïsme. Nous sommes loin aujourd'hui de l'époque où New-York réclamait des travailleurs de tous côtés, où il suffisait à l'émigrant d'énergie de se fixer dans cette ville prédestinée pour acquérir une rapide aisance. Chose triste à dire, dans cette cité au séjour jadis si envié par les classes laborieuses, on trouve maintenant des hommes et des femmes qui meurent de faim, en pleine rue !... La métropole américaine n'a plus rien à envier à la fière et riche Angleterre : comme Liverpool et Londres, elle a ses martyrs de la faim.

New-York n'est pas en dehors des lois générales qui régissent le monde, et les mêmes causes y produisent les mêmes effets. Une foule d'étrangers débarquent journellement dans ce port, et, ne connaissant rien de l'intérieur ou n'ayant pas assez d'argent pour aller plus loin, le prennent pour leur destination définitive. On se met en quête d'ouvrage, on n'en trouve pas, les ressources s'épuisent et la misère vient. D'autres malheureux arrivent incessamment grossir cette légion de misérables ; et

voilà comment, dans la plus riche ville d'Amérique, cet absurde entassement d'individus fait qu'il est parfois impossible de vivre du salaire de ses fatigues, le travail manquant pour cette surabondance de bras.

Ce motif est assez sérieux pour nous faire conseiller aux émigrants de s'éloigner de New-York, de ne pas demeurer dans cette ville, séjour peu enviable où ils dépensent d'habitude leur dernier sou en battant du matin au soir le pavé boueux des rues à la recherche d'une occupation quelconque.

L'intérieur du pays étant moins encombré de travailleurs, la besogne y est plus abondante. Quant aux familles de cultivateurs qui arrivent aux Etats-Unis avec quelques moyens, elles peuvent, comme les émigrants allemands et ceux de race scandinave, se diriger vers l'ouest, où les terres sont bonnes et à bas prix. Il y a aussi les champs fertiles du sud et du sud-ouest, notamment la Floride et la Louisiane, où une chaude température permet de cultiver l'oranger et la canne à sucre, ainsi que les États voisins où l'on peut se livrer à la culture de la vigne et à l'élevage du bétail. La Californie, avec son climat splendide et sa richesse végétale, offre encore d'immenses ressources à l'émigrant. Dans les nombreux et vastes États de l'Union la terre ne manque pas ; et rarement en Amérique un cultivateur travaille en vain : presque toujours peu d'années suffisent à lui créer une existence confortable, si ce n'est tout à fait indépendante.

Pour les femmes, pour les émigrantes cherchant une place ou du travail, la ville de New-York est loin d'être aussi funeste qu'aux hommes. Les femmes y restent d'ordinaire très-peu de temps sans trouver un emploi quelconque : les familles américaines recherchent les domestiques et les couturières françaises, qu'elles payent assez bien.

En été, le mouvement général des affaires permet aux émigrants de se placer assez facilement, et leur procure le moyen de vivre plus ou moins bien. L'été n'est rien : l'hiver est tout ! Pour les pauvres de New-York, l'hiver, c'est le quart d'heure de Rabelais. Alors il y a un nombre considérable de travailleurs sans ouvrage. Beaucoup sont trop heureux de trouver un abri et du pain chez un compatriote qui les occupe généreusement... à prix réduit ; d'autres, et cela n'est pas rare, cherchent en vain à donner leur labeur seulement pour leur nourriture.

Naturellement, nous parlons ici des gens sans profession, la classe la plus nombreuse de l'émigration. L'ouvrier qui a un bon métier entre les mains est bien moins exposé à mener une aussi piètre existence, attendu qu'il gagne d'ordinaire un salaire comparativement plus élevé que celui du journalier, et que les ateliers de diverses natures sont vastes et nombreux dans le pays. Néanmoins, le nombre est encore malheureusement trop élevé de ceux que leur ignorance de l'anglais oblige à rester les bras croisés.

Dans ce pays, où tout se fait par association, un sérieux obstacle pour les artisans français est de ne pas faire partie de différentes corporations ouvrières. Il ne manque pas d'ateliers d'où ils sont repoussés comme des intrus, parce qu'ils ne sont pas membres de telle ou telle société.

Les cuisines des nombreux hôtels de New-York constituent le véritable *refugium* des émigrants sans ressources, car dans la généralité de ces casernes-hôtels on trouve des cuisiniers français trônant au milieu d'une armée de marmitons et de filles de cuisine, parmi lesquels il y a souvent place pour un compatriote dans la gêne. Avec cette sorte de protectorat des cuisiniers français sur les émigrants, il n'est pas rare de voir chez Delmonico, ou au *Grand Central Hôtel*, un professeur de piano plumer

la volaille yankee, ou, dégouttant de graisse, frotter d'immenses marmites de cuivre en soufflant comme un cachalot, tandis qu'à ses côtés un ancien sous-officier d'artillerie lave la vaisselle, et qu'un bachelier ès lettres, portant la veste noire des garçons d'hôtel, débute dans son emploi d'omnibus en brisant avec fracas une pile d'assiettes.

Pour la vorace humanité, qui met la nature entière à contribution, qui dévore avidement tout ce que produit la terre, tout ce qui vit dans l'air et dans les eaux, la gastronomie est chose sacrée. Aussi, après avoir dans une sorte de gallophobie furieuse contesté toutes nos gloires dans ces derniers temps, les Américains ont-ils conservé intacte notre suprématie en matière culinaire. Sans être gourmet, le Yankee sait assez apprécier la science de Brillat-Savarin pour ne pas la dédaigner, et ce qui le prouve, c'est qu'il paye parfois très-cher des maîtres-queux qui n'ont aucun degré de parenté avec le Vatel du prince de Condé. A New-York, chaque hôtel ou chaque maison d'un peu d'importance tient à honneur d'avoir un cuisinier français.

Les cuisiniers sont donc assez bien payés à New-York. Mais ils commencent à avoir une concurrence redoutable dans les compatriotes de M. de Bismark, qui, avec leur caractère insinuant et une persévérance toute teutonne, envahissent peu à peu les meilleures maisons de la ville et finissent par occuper les premières places.

Ce sont d'excellents élèves que ces blonds enfants de la vieille Germanie. Ils débutent d'abord par éplucher les légumes ou nettoyer les fourneaux; puis, quelques années plus tard, endossant la veste et se coiffant du bonnet blanc traditionnel, ils *s'annexent* la place de leur professeur, qu'ils obligent *d'opter* pour une autre localité, en offrant une cuisine plus économique au maître de la maison.

De là le mécontentement de nos compatriotes, qui ne voient pas cette invasion de collègues teutons et cette baisse de prix d'un très-bon œil.

Après les hôtels de New-York, lorsqu'ils ne peuvent trouver d'occupation en ville, les émigrants ont pour ressources le travail des briqueteries, la fabrication du charbon, et l'abatage du bois dans les forêts du Massachusetts, du Vermont et du Connecticut. Une bonne partie du charbon consommé à New-York est fabriqué par des Français établis dans les forêts de ces trois États. Ce sont généralement des gens des environs de Belfort qui exercent ce rude métier.

Le prix ordinaire de ces travailleurs est de 30 à 40 dollars par mois, nourriture comprise. En hiver, beaucoup de ceux qui travaillent dans les bois ne gagnent que juste leur entretien, à cause du peu de durée des jours et de l'abondance de la neige, qui leur monte parfois jusqu'à la ceinture.

A New-York, on ne manque pas de Français peu généreux, industriels ou commerçants aisés, dont la fibre nationale n'est pas assez tendue pour les empêcher de mettre à profit l'occasion de réaliser quelque bénéfice au détriment de pauvres diables qui, souvent, manquent de tout : c'est-à-dire qu'ils donnent 10 ou 15 dollars pour un travail qu'un Américain estime et paye le double de cette somme. Les nouveaux débarqués ne sachant pas la langue du pays sont obligés d'en passer par là. Mais d'habitude ils se dépêchent de pouvoir estropier quelques mots d'anglais, afin d'aller offrir leurs services à des maîtres plus équitables.

Il est vrai qu'on ne traverse pas l'Atlantique pour venir gagner un prix Monthyon en Amérique, ni pour s'y faire la réputation d'un Bayard ou d'un Cincinnatus. — Gaudessart et Schylock y font bien mieux leur chemin.

Constatons cependant qu'un notable changement, qu'une sorte de mouvement progressif, s'est opéré dernièrement dans les mœurs de la colonie franco-américaine. Des hommes intelligents et humains, de vrais Français, s'émurent de voir tant de compatriotes délaissés et exposés sans secours d'aucune sorte aux périlleuses vicissitudes de l'arrivée dans ce désert habité qu'on nomme New-York. Les exilés alsaciens-lorrains fuyant leur malheureuse patrie affluaient de jour en jour ; le besoin de leur venir en aide se faisait énergiquement sentir. Chaque nation, dans cette ville, avait sa Société d'émigration, les Français seuls en étaient privés. Un certain nombre d'hommes recommandables prit donc l'initiative d'organiser une Société de secours aux émigrants, qui prit le nom de *Société d'Alsace-Lorraine*. Cette institution, bien dirigée, est appelée à rendre de sérieux services aux émigrants, à en juger d'après le nombre inusité de nos compatriotes qui se dirigent vers les plages américaines. La Société s'occupe spécialement de trouver du travail et des emplois aux nouveaux débarqués, ce qui n'est pas toujours chose facile, eu égard à l'ignorance des arrivants en ce qui concerne la langue anglaise.

Combien ai-je vu de jeunes gens qui auraient volontiers donné leur grec et leur latin, et leur diplôme de bachelier par-dessus le marché, pour connaître un peu de cet anglais qu'ils ne comprenaient pas !

Dure vérité ! les exigences de l'estomac passent avant l'ornement de l'esprit.

La presse française est représentée à New-York par deux journaux : le *Courrier des États-Unis* et le *Messager Franco-Américain*. Quoique partageant notre vice national, qui est d'être assez souvent en dissonance sur le terrain politique, ces deux feuilles s'accordent parfaitement pour défendre les intérêts de nos compatriotes émi-

grés. Habilement et savamment rédigées, elles ont parfois de rudes assauts à supporter pour tenir ferme le drapeau de la France, que de misérables élucubrations de la presse prusso-américaine cherchent à salir.

Plus ancien, le *Courrier des États-Unis* est plus répandu. Sur les bords du Pacifique, en Californie, nous avons aussi une riche et nombreuse phalange de compatriotes, chez qui l'attachement au sol natal n'est pas amoindri par l'immense éloignement. Lors de l'invasion allemande, ces patriotiques enfants de la France envoyèrent à la mère-patrie plus de 200,000 dollars comme secours aux victimes de la guerre, et ensuite, sans se lasser, 75,000 autres dollars pour la libération du territoire national.

On reconnaît que nos compatriotes de Californie sont à la tête des Français du Nouveau-Monde pour l'entente, la prospérité et l'esprit d'initiative. Du reste, tout en remarquant qu'il s'est peu trouvé d'Harpagons parmi eux lorsqu'il s'est agi de délier les cordons de sa bourse afin de soulager les maux de la nation, disons aussi qu'entre leurs concitoyens émigrés ils sont le mieux en situation de se montrer généreux, tant sous le rapport du nombre que sous celui de la fortune.

D'après ce que nous avons vu, les Français de San Francisco ne sont pas encore devenus Yankee..... et encore moins Allemands !...

Pour aller de France à New-York les moyens de transport ne manquent pas. Une ligne allemande, plusieurs lignes anglaises et la Compagnie française transatlantique font un service régulier entre les deux pays. Malgré les désastres survenus coup sur coup à trois steamers de cette Compagnie, vers la fin de l'année 1873 et au commencement de 1874, nous n'hésitons pas à préconiser l'excellence de son service, l'habileté énergique

de ses officiers et la bonne discipline de ses équipages (1).

Après douze ans de succès incontestés, la Compagnie transatlantique s'est vue assaillie par une série de calamités soudaines, qui n'a pas manqué de réjouir les Compagnies rivales et de faire crier à nos ennemis haro ! sur les marins français. Certes, l'occasion était belle ; John Bull et Brother Jonathan se sont bien gardés de la laisser échapper. Idiotes publications, flagrantes impostures, viles calomnies, suggestions odieuses et révoltantes, accusations de lâcheté, tout ce que peut faire naître l'esprit de dénigrement excité par la jalousie et l'appât du gain, fut déversé sur nos marins : les navigateurs français étaient ignorants, poltrons et pusillanimes ; un bon matelot français ne valait pas un mousse anglais, allemand ou américain ! « Que faisaient les soixante cuirassés de la marine française pendant la lutte de 70-71 ? » disait un journal yankee de New-York, « ils se cachaient ! » .

A d'aussi perfides insinuations, il n'y avait qu'une seule chose à répondre. C'est que, n'ayant pas de luttes navales à soutenir, nos vaisseaux en mer étaient complètement inutiles, et que si ces aimables journalistes se fussent trouvés dans le camp prussien, aux alentours de Paris, ils auraient pu se convaincre que nos marins ne se cachaient pas, qu'ils étaient toujours dignes de Jean Bart, de Duquesne, de Surcouf, et de leurs frères du *Vengeur* !

Comme nous avons pour précédent des malheurs arrivés à la Compagnie française le passé de certaines lignes anglaises et américaines, et notamment la ligne *Anchor*, qui a perdu dans ses commencements un navire chaque

(1) L'abordage de la *Ville du Havre* par le *Lochearn* est, certes, un des plus terribles drames de mer que l'histoire ait eu à enregistrer. Mais à qui la faute?...

année ; la ligne canadienne *Allan*, qui a perdu plusieurs steamers coup sur coup ; la ligne américaine du Havre, qui a perdu le *Humboldt* et le *Franklin* ; la *White Starline*, dont le steamer *Atlantic* fut jeté sur les côtes de la Nouvelle-Écosse, en avril 1873, naufrage qui causa la perte de plus de quatre cents existences ! comme nous savons, dis-je, que l'esprit de rivalité et la soif du dénigrement sont pour beaucoup dans le blâme jeté à nos marins en général et à ceux de la Compagnie Transatlantique en particulier ; nous sommes toujours d'avis que les steamers de cette Compagnie sont aussi sûrs pour le voyageur que ceux de n'importe quelle ligne anglaise ou américaine. Il y a parfois de ces étranges coups du sort qui se succèdent avec un terrifiant acharnement sans s'arrêter à la nationalité des victimes. Anglais ou Américains, quoi qu'en disent ces messieurs, sont sujets aux revers de fortune tout aussi bien que nous, Français.

Puis, on aura beau reprocher aux officiers de l'*Europe* et de l'*Amérique* d'avoir abandonné ces steamers en mer, ces marins auront toujours un excellent argument de défense dans la liste des nombreux passagers dont leur prudence expérimentée a sauvé la précieuse existence. Qu'importe au voyageur de s'embarquer sur un navire dont le capitaine mettra en péril la vie de ses gens plutôt que d'abandonner une misérable cargaison ! La conduite humaine et digne de ses officiers est plutôt une bonne note pour la Compagnie française vis-à-vis des voyageurs qu'un sujet de discrédit.

Pour en finir avec ce sujet, les Américains eux-mêmes sont les premiers à reconnaître la bonne organisation du service du bord des Transatlantiques, à vanter l'excellence de la table et la courtoisie des officiers. Ajoutons que pour les Français qui émigrent et qui, par conséquent, ne sont pas toujours assez riches pour faire la traversée

en première classe, la principale qualité des steamers de la Compagnie française est de fournir une meilleure nourriture que celle donnée aux passagers d'entrepont des lignes allemandes ou anglaises, et de ne pas être entassé au milieu d'une véritable mosaïque d'individus de diverses nationalités, comme cela a lieu communément sur ces derniers navires; entassement grouillant d'hommes, de femmes, d'enfants, qui est toujours contraire aux lois de l'hygiène, et dont la propreté peu proverbiale de certains de ces émigrants communique assez souvent aux voisins les parasites que l'on connaît.

CHAPITRE II

Le bon et le mauvais des Etats-Unis. — Leçon d'humanité méconnue. — Chauvinisme américain. — Ce que fait faire l'amour du dollar. — Le mois des incendies. — Chasse aux ivrognes. — Les tribuns attendront ; place aux sesterces ! — Un dimanche puritain. — Où il est prouvé qu'un homme riche ne peut être pendu. — Assassinat du colonel Fisk. — La paille et la poutre. — Ce que c'est qu'un *yankee-trick*. — *Américain suis, honnête ne puis !*

Ainsi que dans toute chose, aux Etats-Unis il y a le bon, il y a le mauvais. Le bon, c'est la constitution américaine, c'est la liberté, c'est un flot de peuples divers qui accourent pacifiquement de toutes les parties du globe pour former une grande nation ; cette nation qui bâtit en vingt ans des villes florissantes, qui lance ses locomotives dans le désert silencieux sur des rails de 1,200 lieues de long, reliant ainsi le Pacifique à l'Atlantique, San Francisco à New-York. Le bon enfin, c'est cette cordiale entente pour chasser la sombre ignorance de partout en couvrant le pays d'écoles. Le mauvais, c'est l'égoïsme et l'amour du lucre qui dessèchent ; c'est la corruption, qui décompose et pourrit.

A ceux que metent en fuite les vices, les préjugés et la tyrannie du vieux monde et qui viennent aux Etats-Unis chercher cette fugitive déesse qu'on nomme liberté, nous disons ceci :

« Dans la grande république américaine chaque citoyen est libre d'afficher ouvertement ses idées, de les publier à son de trompe si tel est son bon plaisir. Il n'y a pas de prison d'État aux hautes murailles consacrées à bâillonner

la presse et à étouffer la pensée. On peut aussi impunément représenter le président Grant en état d'ivresse, titubant sur ses jambes en s'appuyant contre les murs du Capitole de Washington, et trainant à sa suite un âne efflanqué chargé de paniers de vins et de cognac, de boîtes de cigares de la Havane et d'autres principaux revenus de la douane américaine, que des liasses de billets de banque sortant de la poche du président indiquent comme lui revenant en partie. On peut aussi, ainsi que cela se fit pour la candidature d'Horace Greeley, en 1872, représenter le prétendant à la présidence en porc de la plus belle espèce s'abreuvant, avec sa tête humaine coiffée du célèbre chapeau blanc, à un égout dans lequel viennent se décharger les immondices de Baltimore, de Cincinnati et autres villes qui lui ont donné leurs voix. On peut faire cela et beaucoup d'autres choses par l'intermédiaire de la presse sans avoir maille à partir avec la police. Ce qui serait un sacrilège en Europe n'est même pas un péché véniel aux Etats-Unis.

Ceci n'est pas non plus à dédaigner. En France on ne peut faire un pas sans rencontrer à chaque coin de rue, à chaque station de chemin de fer, à chaque monument, à chaque ville ou chaque village, soit un gendarme, soit un sergent de ville, soit un soldat, soit un prêtre. Partout uniformes et soutanes, croix, épées et décorations ! On sent toujours peser sur soi cette contrainte imposée par l'appareil menaçant d'une puissance militaire en désaccord avec ses principes libéraux, et dont les différentes couches de la nation — malgré 89 — subissent l'esprit de caste et ont conservé l'empire de déloyales traditions, soit en reconnaissant une religion d'État, soit en traçant une ligne de démarcation bien marquée entre le travailleur et la bourgeoisie, qui oblige l'homme à blouse, l'ouvrier porteur de l'antique saye gauloise, à faire l'humble, sa

casquette à la main, pour obtenir l'ouvrage qui le fait vivre; ce qui n'a pas lieu en Amérique.

Là le pauvre n'est pas réduit à être servile et rampant pour avoir du travail, ainsi que nous le voyons trop souvent dans nos pays de prolétariat. Un voyageur spirituel a dit que la politesse du Yankee consistait à n'en pas avoir. Aussi, l'Américain restant tête couverte ne trouve pas déplacé que l'ouvrier agisse de même en lui parlant : un pauvre vaut un riche; un artisan a sa dignité à sauvegarder aussi bien qu'un bourgeois. Dans ce pays, la fortune mise à part, le travailleur reste l'égal du patron. Il ne se croit pas obligé de déchoir parce qu'il ne possède rien, il ne fait pas de politesse à qui est grossier.

Donc aux Etats-Unis on peut circuler sans opposition de l'Atlantique au Pacifique sans qu'un gendarme ou qu'un agent de police vienne inspecter votre personne et demander d'un ton hautain vos papiers. On ne trouve guère de soldats que sur les frontières, où quelques régiments sont postés pour surveiller les Sioux, les Apaches, les Pieds-noirs et autres Indiens turbulents. De là, nul obstacle à la circulation.

Bien loin aussi sont les Etats-Unis, malgré la formidable guerre de sécession, des égorgements et des épouvantables massacres se voilant du masque du droit et de la justice accomplis chez nous dans ces derniers temps, gigantesques orgies de sang qui font pâlir les fureurs démoniaques d'Héliogabale et de Néron. Aux Etats-Unis, la haine de parti n'a pas persécuté et fait exécuter froidement, au nom de l'ordre, après plusieurs années d'apaisement, les révoltés du Sud, dont le chef, Jefferson Davis, a été remis en liberté. On doit le reconnaître, c'était là une belle leçon donnée par la patrie de Washington à la France, qui n'a pas su en profiter.

Ce qui est incontestable, c'est que la nation américaine

est une grande et forte nation, aux instincts virils, à l'allure énergique, et de plus vivifiée dans ses rameaux divers par la sève puissante de la liberté, dont l'application ne rencontre pas sur son sol les obstacles amoncelés chez nous par quatorze siècles de monarchie. Mais de là à la perfection il y a loin, et si la République Française a beaucoup à prendre à la République Américaine, elle a aussi, inutile de le dissimuler, beaucoup à laisser. Les défauts et les vices saillants du peuple américain, dont la corruption en matière générale est poussée à l'excès, forment un trop vilain tout pour que nous n'ayons pas l'esprit de choisir : les turpitudes yankee jointes aux folies françaises, ce serait vraiment de trop !

Nous avons signalé le bon, voici le mauvais.

D'abord l'Américain, vivant avec le souvenir de Washington, dont le portrait orne toujours son salon, s'est tellement identifié au législateur, a si bien pris pour lui les louanges adressées au grand homme, qu'il est réellement de force, en matière de flatteries, à se laisser brûler sous le nez tous les parfums de Chine, d'Arabie et de l'Inde sans en être incommodé. Dire à un Yankee que sa nation n'est pas à la tête des peuples sous tous les rapports, qu'un Américain n'est pas le premier citoyen du monde, serait s'exposer aussi sûrement à un sourire de mépris que d'aller dire à un grognard de l'empire que Bonaparte était un homme comme les autres.

L'Américain sait parfaitement qu'il n'a eu raison du Sud que par l'épuisement et en soudoyant à prix d'or des légions de Canadiens, d'Irlandais, d'Allemands et autres étrangers qui se battaient pour lui. Il a vu en 1873 une poignée de sauvages, 60 Indiens Modocs, tenir en échec pendant un mois une armée américaine de 900 hommes, qu'ils allaient bravement attaquer la nuit en sortant de leur retranchement de rochers. Il n'ignore pas qu'une

partie de ses lois et de son système pénal sont copiés ou empruntés à l'Angleterre ; que les objets d'art qui décorent ses appartements et que les célébrités qu'il va entendre au théâtre viennent en partie de l'étranger. Il n'a pas oublié que ses bronzes élégants et ses tableaux de maître — que dans son ignorance il place à côté d'affreuses croûtes — viennent de France, d'Italie ou d'Allemagne. Il sait que presque toutes les pièces à succès jouées sur la scène de New-York sont pillées dans notre répertoire dramatique. Il sait tout cela et n'a pas non plus oublié qu'en fait de mœurs polies — ainsi que l'a remarqué judicieusement l'ancien consul français de Chicago qui signe ses écrits du nom de *Fortunio* — il n'a su qu'inventer le passe-temps des jambes en l'air, sur le dossier des chaises, les tables, les pianos ou autres meubles ; puis la chique à outrance, puis le mouchoir des cinq doigts, puis les rots au nez des gens avec un sans-gêne de Caraïbe repu, puis la grotesque musique des nègres ou *minstrels*. Il sait pertinemment tout cela aussi bien et même mieux que nous ; mais ça ne l'empêche pas de prendre les mânes de Georges Washington à témoin qu'en fait d'art, de littérature, d'institutions politiques, de science, de talents militaires, l'Amérique prime tous les peuples du monde et laisse loin derrière elle la routinière Europe.

C'est toujours plus ou moins le mot des gens de qualité de Molière : « Nous autres Yankees, nous savons tout sans avoir jamais rien appris. »

Toujours Barnum, ces Américains ! A les entendre, chacun d'eux est un Franklin, un Fulton, un Howe, un Morse ou un Lincoln. C'est là véritablement le pays des étoiles ! Nous comprenons cet ardent patriotisme. Mais ce que fait faire le tout-puissant dollar !...

Il y a chez le Yankee une telle surabondance d'amour des richesses, une soif de lucre si peu mesurée, que sur

ce terrain personne n'essayera de lui contester la suprématie ; pas plus qu'en ce qui concerne son prodigieux appétit de luxe et de confort : toutes choses qui font de lui un inimitable bateleur en fait de tours politiques et financiers, surtout dans l'art de manœuvrer le levier de la corruption. Depuis le roi Frédéric les juges ont déserté Berlin ; bien malin qui les trouverait à New-York.

Dans ce pays, la justice n'est rigoureuse que pour le pauvre qui s'oublie. Les coquins de haut lignage et les coquins de bas étage échappent également aux lois. Les uns esquivent la corde ou la prison en donnant de l'argent, les autres s'acquittent envers les juges par les services qu'ils rendent au moment des élections. Tout New-York le sait, il y a de ces meneurs que la police laisse en paix, protège même à l'occasion, qui ont la conscience assez chargée de crimes pour mériter dix fois la potence !

« Les tribuns attendront ; place aux sesterces ! » dit l'historien de la Rome corrompue des Césars.

Aux Etats-Unis, le dollar est toujours parent des sesterces de l'ancienne Rome. Il siège au tribunal ; la justice fait antichambre.

Cette basse complaisance des juges fait que les coquins enhardis s'introduisent jusque dans les omnibus pour dévaliser de force les voyageurs, et que chaque jour des vols et des assassinats se commettent dans les rues de New-York, sous les yeux même de la police, qui n'a garde de bouger. Chose peu croyable, une bonne partie des policemen laissent par crainte l'impunité à ces bandits, parce qu'ils sont nombreux et se soutiennent.

Généralement, — on a remarqué cela, — les policemen américains sont inflexibles pour les ivrognes, mais pour les ivrognes de simple catégorie, non pour les *loafers* protégés. S'ils rencontrent un ouvrier inoffensif regagnant son gîte en trébuchant, en gesticulant ou en donnant le

moindre signe d'ébriété, ils se hâtent de l'appréhender au corps et de le mener au bureau de police, l'assommant brutalement de coups de bâton s'il ne marche pas assez vite ou s'il fait la moindre résistance. Le lendemain on le relâche avec une amende de 10 dollars (50 francs).

A Pittsfield, dans l'état du Massachussetts, j'ai vu un policeman mettre la main au collet d'un émigrant français sous prétexte qu'il était ivre, parce qu'il n'avait pas de coiffure, et lui faire passer la nuit en prison. Quoiqu'il ne sût pas un mot d'anglais, ou peut-être à cause de ce motif, ce pauvre diable de Lorrain dut donner tout l'argent qu'il possédait pour payer l'amende.

Cette mesure de législation américaine est d'autant plus rigoureusement exécutée que dans beaucoup de localités une partie de l'amende infligée revient aux policemen. Aussi, dédaignant les bandits, dont la prise ne peut leur rapporter que des horions, ces gardiens de la paix sont-ils sans cesse à la piste des ivrognes, surtout de ceux qui leur paraissent inoffensifs.

Ce qui est aussi un sujet d'étonnement pour l'étranger, c'est le nombre incroyable d'incendies qui éclatent soudainement à New-York, à certaines époques périodiques ; au mois de mai par exemple, qui est le temps des démenagements. Alors on ne cesse d'entendre le tocsin et de voir courir les pompiers dans toutes les directions. La population new-yorkaise est si bien familiarisée avec cette sinistre comédie qu'en voyant arriver l'époque des changements de domicile, on lui entend dire : « Voici le mois de mai ; gare au feu ! » En 1872, dans un rayon de sept ou huit cents mètres avoisinant l'hôtel où je restais, je vis six incendies se déclarer en deux jours. Une autre fois, un journal annonça que dix-neuf incendies avaient éclaté la veille dans New-York !

Fait digne d'être noté : c'est que dans la métropole amé-

ricaine ces incendies se déclarent très-rarement dans les quartiers populeux, où existent de vastes maisons abritant de nombreuses familles d'ouvriers. Presque toujours le feu est signalé dans des établissements de quelque importance, hôtels, magasins ou ateliers.

On cherche bien à éclaircir ce mystère en insinuant qu'un homme dont les affaires sont embrouillées peut mettre beaucoup de choses sur le compte du feu, et que les rôdeurs de nuit, les pillers d'épaves peuvent y trouver aussi leur petit bénéfice; mais il n'y a là rien de bien certain.

Aux Etats-Unis, le puritanisme austère, voulant faire croire à Dieu que son fétichisme n'est pas exclusivement consacré au veau d'or, interdit la vie du dimanche, et, dans certains États, punit même ceux qui se permettent la distraction de la chasse ou de la pêche durant ce jour consacré. Les Américains de la Nouvelle-Angleterre (principalement des États du Massachussetts et du Vermont) ne tolèrent pas non plus que leurs employés profanent ce temps de prière et de repos absolu en jouant aux cartes. La Bible fait foi de tout.

Dans beaucoup de petites villes de l'intérieur, l'étranger cherchera en vain à se procurer un verre de bière; inutile de chercher, on ne trouvera pas. Cette boisson, étant considérée comme enivrante, est prohibée en tout temps, aussi bien que les liqueurs fortes. Par exemple, si vous êtes par trop altéré, vous pouvez boire de la limonade: la limonade est permise; mais pas le dimanche. Dans sa touchante sollicitude pour ses administrés, la législature de l'Etat, avec sa haute sagesse, a décidé que l'inoffensive boisson était aussi incapable de troubler les facultés mentales des citoyens que la paix publique; et des *licences* ont été accordées pour vendre de la limonade.

Quelles expressions trouveraient nos Français pour

maudire et envoyer au diable le législateur qui établirait une pareille loi chez eux !

L'inoctensive limonade n'empêche pas, on le croira sans peine, de rencontrer souvent des fils de la verte Erin avec une figure enluminée de façon à faire pâlir la rouge pétale des coquelicots, et dont la titubante personne dégage un parfum de whiskey très-prononcé.

La morale de cette loi, c'est que l'ouvrier, lorsqu'il peut se procurer des liqueurs fortes, en boit une bouteille au lieu d'une faible dose qu'il prendrait si la chose n'avait pas l'attrait du fruit défendu. Ce que l'on ne peut nier, c'est que, soit à cause de cette loi qui dépasse le but qu'elle veut atteindre, soit à cause de la mauvaise qualité du liquide vendu dans la contrée, il y a peu de pays où l'ivrognerie soit plus répandue et ait des suites plus funestes qu'aux Etats-Unis.

Chaque État se gouverne lui-même, ce qui explique les différentes lois qui régissent le territoire de la République. Dans l'Etat de New-York, ainsi que dans plusieurs autres, principalement habités par des étrangers, la vente des liqueurs est permise, ce qui n'a pas lieu dans les États qui forment la nouvelle Angleterre. Dans l'État de Delaware, le supplice barbare du fouet fait encore partie du système pénal. Ainsi varie la législation des provinces américaines.

Qui croirait, le dimanche, en voyant ces rues désertes, ces magasins fermés, ces ateliers silencieux, ces maisons d'aspect solitaire, ces figures sévères et recueillies qui se rendent à la prière; qui croirait, devant cette multitude de temples, que nous sommes au milieu de populations si cruellement égoïstes, d'une justice aussi vénale et d'un gouvernement aussi gangrené? Qui croirait que ces chrétiens à l'aspect austère consacrent toute leur intelligence, toutes leurs facultés à *faire de l'argent*, qu'ils prisent au-

dessus de tout, et que chez eux, par la notion oblitérée du devoir et par l'infamie des juges, l'homme riche se trouve au-dessus de la loi ?

Pour ces vertueux puritains, la majesté des richesses est trois fois sainte; l'arche d'alliance, le tabernacle du Très-Haut n'est qu'un accessoire. La grande figure de Moïse pâlit devant l'homme *smart*, devant celui qui est habile à amasser des dollars !

Aux États-Unis, l'impunité acquise à la richesse est si bien établie et constatée, que j'ai entendu des gens du peuple dire qu'on ne pend pas les criminels riches parce qu'ils sont tous francs-maçons, titre qui, selon eux, doit mettre ces heureux affiliés hors des atteintes de la justice.

Ce qui est incontestable, c'est que chaque jour les feuilles publiques annoncent une ou plusieurs pendaisons dans les 36 États qui composent le territoire de l'Union, et que ces pendus sont toujours des blancs pauvres ou des nègres. En revanche les journaux abondent en détails de meurtres, d'assassinats, de rencontres tragiques entre journalistes et avocats, magistrats et propriétaires, riches commerçants et officiers : monde qui se tue avec un entrain à faire envie au brave curé Santa-Cruz, de l'armée du prétendant don Carlos. Parfois il s'agit d'un guet-apens suivi de cinq balles de revolver déchargé en pleine rue dans le corps d'un ennemi mort, ou bien d'une lutte au couteau, de coups de feu mortels échangés dans un tribunal, de noyades, de strangulations, ou bien encore du cas du jeune Kelsey, d'Huntington, à qui d'honorables coquins du village, un docteur accompagné de ses amis, firent subir le supplice d'Abeilard après lui avoir enduit le corps de goudron et de plumes, puis le jetèrent dans la rivière, où l'on ne découvrit son cadavre mutilé que près d'un mois plus tard.

Cependant, je l'affirme, je n'ai jamais vu figurer ces criminels privilégiés sur la liste des pendus. Il est juste d'ajouter que, pour les étrangers, les misérables bien entendu, les juges américains n'ont pas le cœur aussi tendre.

Dans le courant de janvier 1872, un Américain du nom de Stocke attendit dans un escalier du *Grand Central Hotel* le colonel Fisk, chef du 9^e régiment de milice de New-York, et là, froidement, aussitôt qu'il parut au bas des marches, lui tira deux coups de revolver dont il mourut quelques heures plus tard, après avoir eu néanmoins le temps de reconnaître son assassin, qu'on avait arrêté et amené à son lit de mort.

Stocke avait commis ce crime pour se venger de ce que le colonel Fisk venait d'obtenir un ordre d'arrestation contre lui pour tentative de chantage, de concert qu'il était dans cette manœuvre avec Josie Mansfield, le mauvais génie de ce drame, l'ancienne maîtresse de Fisk et devenue celle de Stocke.

Cet assassinat fit un bruit immense, et tout New-York assista aux funérailles. Le meurtrier était de bonne famille ; mais la victime occupait une si haute position par ses richesses que beaucoup ne doutèrent pas tout d'abord que Stock ne fût condamné à être pendu. Ceux qui connaissaient l'influence du dollar sur les juges américains et la puissance occulte des partis politiques — Stock était politicien — pensèrent autrement. Quelques jours après le meurtre, un de mes amis vit un policeman parier vingt dollars que Stock échapperait à la corde.

Un an s'écoula, et Stock fut enfin jugé et condamné à mort.

Cette sentence donnait tort au policeman et stupéfiait bien du monde en renversant le système de justice suivi aux États-Unis, où l'on cite très-peu de cas d'hommes un

peu influents ayant été pendus. Cependant les sceptiques continuèrent — malgré la sentence — de jurer que le chanvre se garderait bien de toucher au cou de Stock ; et au mois de février 1873, peu de jours avant l'époque fixée pour l'expiation, le jugement fut cassé comme illégal et remis à..... ?

L'assassin ne sera pas pendu et fera tout au plus quelques années de prison. Le policeman a gagné son pari ; cela prouve qu'il sert à quelque chose de connaître les mœurs de son pays.

L'écrivain Sardou est certainement allé un peu loin en disant qu'ici tout est à vendre, même l'honneur des femmes ! mais il s'y passe des choses si bizarres et si monstrueuses qu'une audace de ce genre est parfaitement compréhensible chez un esprit satirique. Les journaux puritains d'Amérique en disent bien d'autres sur notre compte, et cela le plus souvent sans justification aucune.

Les Américains ont écrit des volumes sur la corruption de la France impériale — toujours l'éternelle histoire de la paille et de la poutre — et tout homme intelligent qui connaît bien les États-Unis répondra assurément que le règne sénile de Napoléon III, tout démoralisateur qu'il fût, n'a jamais amené nos mœurs publiques aussi bas qu'elles le sont dans cet Eldorado de convention. Qui n'a pas entendu parler en 1873 des honteux tripotages du *Crédit mobilier* et des fraudes électorales du Sénat ? faits d'incroyable abaissement dans lesquels étaient impliqués deux vice-présidents des États-Unis, Wilson et Colfax, puis quantité de personnages haut placés, sénateurs ou autres, qui ont vendu leur vote pour quelque milliers de dollars ! Indignez-vous de ces infâmes marchés, faites sentir aux Américains votre dégoût de voir exister de pareils sentiments chez des citoyens qualifiés d'honora-

bles; et sur trente Yankees, il s'en trouvera certainement cinq pour vous approuver, dix qui garderont le silence et quinze qui vous riront au nez en vous disant que ces gens sont *smarts* et savent faire leurs affaires: ce qui veut dire que s'ils étaient au pouvoir ils en feraient autant.

Voilà l'opinion publique aux États-Unis.

Faire de l'argent, telle est l'*ultima ratio* du Yankee, et certes il déploie assez d'énergie et d'habileté de toutes nuances pour que cet amour du dollar ne reste pas à l'état platonique. Il n'y a pas à le nier, dans cette patrie de l'honnête et glorieux Washington, le riche sénateur et le membre influent d'un comté ne rougissent pas plus d'employer un honteux *yankee-trick* pour grossir leur bourse ou sauvegarder leurs intérêts, que ne le ferait le dernier maquignon ou *gambler* venu!

Pour les profanes, pour ceux qui ne sont pas initiés aux fantaisies des mœurs américaines, un *yankee-trick* est le moyen le plus commode de jouer le public ou d'enfoncer ses adversaires, avec des formes et des dehors honnêtes, si c'est possible, mais le principal est d'arriver au but. Ainsi la farce déloyale jouée à la frégate espagnole l'*Arapiles* est un *yankee-trick*; la perte en mer du steamer *Virginius* est aussi un *yankee-trick*; le ballon monstre du *Daily-Graphic*, qui devait traverser l'Atlantique et aborder en Europe après un voyage de quelques jours, rentre encore dans la série variée de *yankee-tricks*. Celui-là dupa consciencieusement les curieux américains; mais aussi il eut le mérite de rapporter de nombreux dollars à ses auteurs, ce qui, du reste, était le véritable objectif de cette prétendue entreprise scientifique.

On se rappelle l'émoi que causa aux États-Unis en novembre 1873 la capture par les Espagnols du steamer filibustier *Virginius* et l'exécution de cinquante-trois

hommes de son équipage, fusillés par ordre des autorités de Cuba. Comme le *Virginus* avait été saisi naviguant sous pavillon américain, des paroles assez vives furent aussitôt échangées par télégrammes entre le cabinet de Washington et celui de Madrid.

A cette époque, une frégate espagnole cuirassée, l'*Arapiles*, était en réparation dans l'arsenal de Brooklyn. Les bruits de guerre, ainsi qu'on le pense, ne firent que décider les officiers de ce navire à prendre le large au plus vite, impatience que vint encore activer la désespérante lenteur des travaux : depuis le début de l'imbroglie cubain, les réparations avançaient avec la sage et prudente lenteur qui convient aux crustacés... Enfin, tant bien que mal, l'*Arapiles* allait reprendre la mer, lorsqu'un matin, au point du jour, ses officiers indignés aperçurent un énorme chaland de charbon que l'on avait coulé à l'avant de la frégate pendant la nuit. Ce *yankee-trick* ingénieux, mais peu honorable pour ses auteurs, ne permit à l'*Arapiles* de quitter l'arsenal de Brooklyn que lorsque toute menace de guerre avait cessé, alors que ses énormes canons n'étaient plus à craindre.

Ce misérable expédient, indigne d'une grande nation, ne servit qu'à révéler au monde entier la faiblesse maritime des États-Unis.

Pour le *Virginus*, on déploya autant de richesse d'imagination, et l'on fit montre d'autant de bonne foi. Un navire de guerre américain, l'*Ossipee*, était allé à la Havane se faire remettre ce steamer par les autorités espagnoles. Mais la diplomatie ayant convenu d'instituer un tribunal d'enquête pour faire la lumière sur cette ténébreuse affaire, les Américains, toujours pratiques, jugeant qu'il n'y avait rien de bon à gagner pour eux à ce que le dossier du *Virginus* fût déféré à dame Thémis et mis dans la balance des lois concernant la neutralité internationale,

annoncèrent en arrivant à New-York que le *Virginus* avait naufragé au large de Main-Bar. De cette façon, le corps du délit manquant, l'affaire du flibustier cubain en restait là, et si l'on avait déjà déboursé 5 millions de dollars pour lui, on était du moins dispensé de la honte d'avoir à rendre publiquement justice à l'Espagne.

Cette solution commode de diplomatie américaine, qui eût fait honneur à un élève de M. de Bismark, était encore un yankee-trick.

Inutile de dire que les Espagnols n'applaudirent pas aux yankee-tricks de l'Oncle Sam. L'aventure de l'*Arapiles* et l'heureux naufrage de *Virginus* leur firent dire que foi punique et justice américaine allaient de pair !

Enfin, si l'on veut consulter les mœurs publiques aux États-Unis et se rappeler les 20 millions de francs escroqués en France par l'affaire *Memphis el Passo*, et toutes les indignes manœuvres qui ont fait apprécier à sa juste valeur la bonne foi des spéculateurs américains sur les marchés d'Europe, on est presque tenté de croire que les citoyens de la bannière étoilée, reniant leur glorieux passé, ont adopté cette triste devise : *Américain suis, honnête ne puis !*

Washington, lui, refusait son traitement de général en chef des armées américaines et contribuait souvent de ses propres deniers aux dépenses de la guerre ! Quelle douleur pour le cœur du grand citoyen, s'il voyait cette nation de faiseurs éhontés, ce peuple de brocanteurs et de charlatans qui ne prise que l'habileté et fait fi de la vertu, tout en affectant d'en avoir les dehors honnêtes !

Dieu se laisserait-t-il tromper ?

CHAPITRE III

Pourquoi les Américains font du général Washington une idole.

— La crise financière de 1873 et les soupes gratuites à New-York. — De l'or qui n'est que du ruolz ! — Comme quoi les citoyens yankees peuvent profiter d'une leçon de madame de Staël. — Coups de pieds de l'âne et flèches de Parthe. — Green street et les journalistes amis du grand chancelier. — Jusqu'où peut aller le lyrisme en matière scandaleuse. — Les cafés borgnes du Broadway. — Regardez chez vous ! — Le motif qui fait que la société américaine regrette le gouvernement de Napoléon III.

Dans une heure de marasme, je ne sais plus trop quel orateur en renom s'est naïvement écrié que la vertu n'avait plus qu'un refuge assuré sur cette terre, et que ce refuge était les États-Unis, la grande République américaine. Douloureusement étonné serait cet homme trop confiant dans l'ascendant des grandes qualités des fondateurs de l'indépendance, s'il apprenait que le drapeau de l'Union abrite sous ses plis splendides plus de pêcheurs en eau trouble qu'il n'est possible d'en trouver dans aucun pays du monde, même dans le Céleste Empire, dans cette Chine aux mandarinats si productifs.

Les Américains font de Washington un demi-dieu, presque une idole ! ils ont en quelque sorte raison. Leurs mœurs d'aujourd'hui sont si éloignées de l'honnêteté proverbiale et des principes d'équité du grand homme, leur amour excessif du lucre et leur administration malsaine offrent un si frappant et si douloureux contraste avec la droiture et la simplicité des temps de l'indépendance, que l'on trouve assez naturel de leur voir tresser des cou-

ronnes et chanter des louanges à celui dont la belle âme fut exempte de leurs honteuses défaillances. Aujourd'hui, le manteau de Georges Washington sert à abriter les vices et les plaies de la civilisation américaine !

Dans ce pays, où l'on trouve si souvent de faux sages animés contre la France d'un terrible esprit de dénigrement, l'abus de confiance, la fraude, la malversation et l'amour des spéculations, même en matière des plus véreuses si l'intérêt l'exige, ne cessent de descendre des sommets de l'État jusqu'aux derniers rangs du peuple, s'étendant et pénétrant comme une hideuse tache d'huile toutes les classes de la société. La grande panique financière de l'année 1873, qui vit tant de banques américaines faire banqueroute, fut engendrée par cette corruption générale, jointe à la folie des entreprises hasardeuses et aux débordements d'un luxe effréné. Les effets de cette crise furent désastreux pour la classe ouvrière. En janvier 1874, il y avait dans la seule ville de New-York plus de cent mille personnes sans ouvrage, manquant en partie du nécessaire. Alors le peuple gronda et l'on craignit l'émeute. Aussitôt les journaux crièrent au communisme et ne manquèrent pas de rejeter sur les Européens l'esprit de révolte. Les maux que leurs folies criminelles avaient fait naître, les Américains en chargeaient habilement le compte de l'Internationale, le nouveau spectre rouge des gouvernements.

Il fallait parer aux inconvénients de la situation, et l'on ne voulait voir mettre en pratique certain proverbe connu de tous, proverbe qui dit que « la faim fait sortir le loup du bois. »

L'Américain Bonnet, richissime propriétaire du *Herald*, et le restaurateur Delmonico, qui possède dans New-York quatre établissements vastes comme des casernes, prirent donc la généreuse initiative d'établir dans une quinzaine

de quartiers des fourneaux économiques. Pendant tout l'hiver, chaque jour, on y distribua gratuitement des milliers de soupes, on écoula de véritables étangs de bouillon. Il est certain que sans cette louable mesure, la faim, mauvaise conseillère, eût causé certain trouble aux habitants de New-York cet hiver-là.

La contrée est couverte de temples. Les minarets, les tourelles et les clochers des édifices religieux se dressent de toutes parts aussi pressés que les cèdres altiers d'une forêt du nord. On y observe avec un rigorisme pieux le saint jour du dimanche. Chaque famille tient à honneur d'avoir une bible sur la table de son salon, et des administrations respectables prennent soin d'en mettre aussi dans les gares, dans les wagons et sur les bateaux à vapeur, afin que, en accomplissant leur trajet, les voyageurs puissent pénétrer leur âme des saintes maximes de l'Écriture. Le gouvernement n'oublie pas de faire célébrer des prières dans les églises chaque année, dans le but louable d'attirer les bénédictions du ciel sur le pays. Plusieurs États ne souffrent la vente de boissons alcooliques que chez les pharmaciens, interdisant même la bière et punissant sévèrement de l'amende et de la prison le délinquant. Enfin partout règne un certain vernis de vertu qui ne manque pas de produire son effet sur l'Européen nouvellement débarqué. Pour le voyageur qui juge superficiellement les choses, il croit avoir affaire à une nation rigoureusement pieuse et honnête, il ne voit que des citoyens dont le plus grand souci est de remplir leurs devoirs et de s'occuper du salut de leur âme.

Eh bien, tout cet or n'est que du ruolz, toute cette vertu n'est qu'apparence et hypocrisie ! Car, ainsi que nous l'avons déjà dit, nulle autre contrée civilisée ne peut être comparée aux États-Unis pour l'égoïsme cruel et pour ainsi dire sauvage qui y règne, pour son amour désordonné des

richesses, pour la rapine et les honteuses concussions qui s'y commettent de toutes parts au grand jour, et l'innombrable série de meurtres, d'assassinats, d'infanticides, et de méfaits de toutes catégories dont les journaux font mention à chaque instant.

Les choses peuvent-elles se passer autrement, dans un pays où l'appât d'un billet de banque fait tomber dans la boue et piétiner aux pieds bonne foi, loyauté, conscience, tact et savoir-vivre, tout ce qui constitue l'honneur et la vertu chez l'homme ?

Nous sommes d'avis que ces excès de toute nature et que ce manque de vraie pudeur sont dus à l'habitude qu'ont les Américains d'attacher plus d'importance aux pratiques religieuses qu'aux devoirs de la morale, reproche que faisait déjà madame de Staël aux Italiens de Rome vers la fin du siècle dernier, disant que le peuple se croyait pour ainsi dire en fonds par le carême, et dépensait en assassinats les trésors de sa pénitence.

Les temps sont changés. La baronne de Staël s'adressait aux imaginations fiévreuses et à l'ardente nature des ignorants du Saint-Père, c'est maintenant la libérale Amérique et ses marchands aux allures par trop mystiques et dévotes qui doivent prendre la leçon pour eux.

Parmi les hommes, pauvres atomes raisonneurs dont les passions obscurcissent trop souvent le jugement, sévit parfois une sorte de rage furieuse de dénigrement, un délire de jalousie, d'envie et aussi d'ingratitude, qui les porte à médire basement de tout ce qui tient au voisin, à trouver mauvaises et grotesques toutes les lois et les institutions qui ne sont pas d'eux, et surtout à voir chez les autres les plaies et la corruption dont eux-mêmes sont dangereusement atteints. Complètement aveuglés par la présomption, ils ferment complaisamment les yeux sur leurs maux gangrenés, mais ils sont toujours prêts à passer sur les bles-

sures des autres le fer rouge de la cautérisation et à signaler le mal d'autrui en l'exagérant.

Tel a été le rôle peu généreux des Américains envers les Français dans ces derniers temps.

En vérité, il vous sied bien, loyaux citoyens des Etats-Unis, de profiter des revers de la nation qui a cimenté de son sang votre indépendance, pour faire chorus avec ses ennemis en soulevant une polémique d'indignation contre ses mœurs dissolues, sa civilisation boiteuse et sa perte de sens moral, — comme vous dites avec M. de Bismark. — Lorsque vous possédez *Green street*, nous vous conseillons, pudibonds journalistes de New-York, de jeter la pierre à Mabile et à la Closerie des lilas. Nous sommes grandement étonnés, croyez-le, lorsqu'avec votre semblant de vertus puritaines, l'innombrable quantité de vos temples et vos ennuyeux dimanches, lorsqu'avec vos gravures licencieuses qui frappent les regards de tous côtés, les vols énormes commis impunément au grand jour dans vos administrations et votre immense lupanar de *Green street*, vous vous joignez à vos bons amis les Allemands pour jeter le cri de la vertu offensée, en salissant la nation généreuse qui a solidifié votre République, en criant au manque de cœur chez le peuple qui a le plus combattu pour la cause de l'humanité !

Il est passé en axiome qu'il est plus sage de garder le silence sur de méprisantes attaques que d'y répondre. Pourquoi, cependant, endurer sans cesse ces coups de pied de l'âne et se voir continuellement décocher ces traits de Parthe par ceux que nous avons cru être nos amis, tandis qu'il est si facile de leur faire sentir l'impudence de leurs cris et de détruire le mauvais effet de leurs indignes manœuvres, en traçant tout simplement une légère esquisse de leurs propres excès, qu'ils nous reprochent ?

En fait de mœurs faciles, nous croyons, quoi qu'en disent

les écrivains américains, que le Nouveau-Monde est loin d'être à la remorque de l'ancien. Il nous semble même, d'après ce que nous avons vu dans la principale ville des Etats-Unis, que la terre découverte par Colomb a bien peu de chose à faire pour enlever la palme des mains de la vieille Europe. Car, en exceptant les grandes villes d'Angleterre, Londres et Liverpool, où la misère navrante affiche la prostitution éhontée dans chaque rue, nous ne connaissons pas, en France, de ville capable, même Paris, de fournir matière à la critique scandaleuse comme New-York.

Afin que l'on ne nous accuse pas de partialité, nous ne peindrons pas en noir notre tableau.

A New-York, dans cette Babylone du Nouveau-Monde dont l'activité commerciale attire tous les peuples de l'univers et qui n'a son pendant que dans les cités monstres de Paris et de Londres, se trouve un lieu nommé *Green street*.

Green street, que l'auteur des *Travailleurs de la mer* pourrait bien appeler rue des pieuvres, s'il la connaissait, est littéralement habitée, sur une longueur de plusieurs centaines de mètres, par ces vendeuses d'amour que l'on retrouve en général dans tous les pays du monde, mais plus encore dans les centres populeux, dans les grandes villes où l'agglomération humaine produit la misère qui engendre le vice.

On reconnaît, de loin, le nid de ces folles colombes, non pas aux vitres dépolies du rez-de-chaussée ni à l'aspect de solitude que donnent les volets fermés des chambres hautes, comme cela se voit en France, mais bien par les notes bruyantes d'un piano résonnant sous une main dont la musique est le moindre souci, puis par une gigantesque lanterne aux vitraux de couleur qui est suspendue au-dessus de la porte d'entrée ; sorte de phare indiquant aux

passions des hommes que là se trouve ce que j'entendis appeler poétiquement à Buenos-Ayres un « hôpital d'amour. »

Ces maisons, les unes d'aspect luxueux, les autres fort modestes, ont chacune leur enseigne, — de même que celles où l'on vend du poivre et de la cannelle. — Le soir, en lettres de feu, on peut lire ces mots ou plutôt ces invitations dans le corridor de chacune d'elles : Hôtel du soir; — Au panier fleuri; — Ne m'oubliez pas; — La prairie des fleurs; — A la perle; — et autres choses d'aussi bon goût.

Cependant ces invitations au passant peuvent être considérées comme superflues : car, même en plein jour, Green street affiche son genre de commerce par tous les pores. Que vous passiez en omnibus ou à pied, votre regard tombe inévitablement sur les femmes dont chaque fenêtre de la rue est garnie. Là, dans un audacieux décolleté qui fait détourner la tête aux jeunes filles et parfois briller de convoitise les yeux de l'adolescent, souvent nues jusqu'à la ceinture, n'ayant pas même sur leurs seins le réseau d'or de Messaline, dont parle Juvénal, ces créatures tombées, ces samaritaines de New-York, provoquent le passant du regard et du geste, en hiver derrière leurs vitres, en été au travers de leurs persiennes demi-closes, même grandes ouvertes. Il y a de ces maisons où les pécheresses sont des jeunes filles de douze à quatorze ans !

La nuit tombée, ces phalènes d'amour honteux s'échappent et vont butiner au dehors. Le jour on les voit, cheveux au vent et balayant le trottoir de leur long peignoir, causer entre elles dans la rue ou aller, dans une tenue écœurante, chercher du liquide chez les débitants des environs. L'après-dîner seulement elles font de la toilette pour les exigences du métier.

Et Green street, l'immense et hideux lupanar, se trouve en plein New-York, dans un quartier populeux et passager. Green street est situé à deux blocs de Broadway, côtoie la plus belle rue de la ville, la voie Appienne de la métropole du Nouveau-Monde !

Comment éviter et ne pas connaître cette Cour des miracles, ce quartier général de dépravation et de truanderie, lorsque vous êtes amenés par les *horse-cars* ou omnibus qui sillonnent cent fois par jour Green street d'une extrémité à l'autre, et dont souvent les arrêts causés par une nombreuse circulation vous obligent à rester des quarts d'heure entiers sous les fenêtres de ces dames, véritables vitrines ouvertes à la provocation, ainsi que le disait judicieusement il y a peu de temps un journaliste français ?

Rappellerons nous les dessins licencieux exposés partout, depuis les images dont l'industrie se sert comme ornement jusqu'aux grandes estampes coloriées qui décorent les bar-room et même des salons dans toutes les parties des Etats-Unis ? tableaux lascifs et brillants de dorure qui ont d'abord trouvé leur place dans les maisons mal famées, et que le goût dépravé de ces messieurs a ensuite répandus dans le pays.

Puis, voici les nombreux cafés borgnes de Broadway, dont l'entrée, brillamment illuminée, laisse lire ces mots écrits en gros caractères sur la porte : « Vingt-cinq jeunes ladies, dans un brillant costume, attendent. » Et pour que ces ladies n'attendent pas trop longtemps, un piano, un piston, un cor et un violon font de communs efforts pour attirer l'attention des nombreux passants de cette grande rue.

Vous entrez ; aussitôt, avant même que vous ayez pris place à l'une des tables de l'établissement, deux ou trois des jeunes ladies désignées sur l'affiche accourent et se

placent à vos côtés, afin d'augmenter la dépense en se faisant offrir une consommation quelconque. L'affiche n'a pas menti. Ces femmes sont splendidement habillées, mais dans un goût qui permettrait sûrement au sire de Brantôme de continuer ses études sur les *Femmes galantes*. Elles ont adopté, pour le bas, le maillot collant des lutteurs qui fait avantageusement ressortir les formes; leur buste est recouvert d'une sorte de courte veste assez échancrée sur la poitrine pour laisser voir ce qui devrait être caché; et, les cheveux tombant sur les épaules ou tressés en nattes savantes, vêtues de velours rouge, noir, bleu ou vert, ayant de la passementerie dorée ou argentée depuis les bottines jusqu'au cou, ornées en un mot dans le genre des mules espagnoles, ces femmes se promènent dans la salle, vont de l'un à l'autre avec cette ondulation de hanches lascives des Gaditaines dont parle le satirique latin.

Ces établissements sont considérés comme cafés; y va qui veut. Rien ne vous empêche, attiré par la musique, d'y entrer avec votre femme, croyant avoir affaire à un café-concert.

La police américaine, qui a peut-être lu Molière, et qui assurément connaît *Tartuffe*, a voulu sauver les apparences. A plusieurs mois d'intervalle elle a opéré quelques descentes dans ces maisons, situées dans la principale rue de New-York; mais le lendemain les tourterelles de nuit étaient lâchées, et le maître de l'établissement, quitte pour une légère amende, — un politicien sans doute, — recommençait son commerce aussitôt.

Que déduire d'un gouvernement qui punit d'un mois de prison l'homme qui n'a pas été sobre ou celui qui, le dimanche, va se poster au bord d'un ruisseau, une ligne à la main pour se distraire, et qui tolère de pareilles choses dans sa métropole? qui punit les petites fautes et ne

s'attaque pas aux grandes ; qui sévit sur les honnêtes gens pauvres et protège les coquins enrichis ; tâtonnant pendant plusieurs années avant d'oser faire rendre gorge au faussaire Tweed, intègre magistrat qui vola plus d'un million de dollars à la ville de New-York en faisant bâtir un hôtel de ville resté inachevé !

Vertueux Américains, graves journalistes, lorsque l'envie vous suggérera de vous joindre aux ennemis de la France pour crier, avec les poumons de l'ingratitude, que la France corrompt la civilisation, que sa presse est empoisonnée, que le sens moral est perdu chez nous, que Paris est une ville qui atrophie l'esprit et les mœurs ; lorsque l'amitié allemande vous fera crier tout cela comme vous l'avez déjà fait et le faites chaque jour, — tout en persistant à venir visiter ce Paris-Sodome dont vous ne craignez pas la pluie de soufre ; — lorsque vous aurez envie de crier haro ! sur les descendants de Lafayette et de Rochambeau, dis-je, regardez Green street et votre administration vénale à l'excès. Regardez la quantité de coquins qui vivent honorablement à New-York, ville dans laquelle des médecins spécialistes s'enrichissent en pratiquant pour ainsi dire l'avortement au grand jour ! Regardez cela et le reste, et vous garderez le silence.

Soyez fiers de l'honnête et glorieux Washington, du savant et vertueux Franklin et de votre grande constitution, vous en avez le droit. Mais que le pharisaïsme moderne ne vous aveugle pas au point d'aller crier à la maladie chez les autres lorsque votre corps social est lui-même aussi malsain et couvert d'ulcères qu'un lépreux du moyen âge ?

Est-ce nous qui vous guidons dans le choix de vos traductions littéraires ? Est-ce nous qui vous disons de choisir les insanités au milieu d'une foule d'ouvrages sérieux ? Pourquoi criez-vous à la débauche et au liber-

tinage lorsque vous êtes la cause première de ces maux? Ne le niez pas, c'est vous, étrangers, qui, avec votre or, dorez la sentine du mal aux filles de Paris; c'est vous qui payez aux danseuses de nos théâtres et aux lorettes en renom des équipages, des grooms et des laquais; c'est encore vous qui, déposant à la porte de Mabille votre gravité puritaine, savourez les délices d'une chorégraphie échevelée ou bien vous enfoncez voluptueusement dans l'ombre avec la grisette que vous êtes venue chercher à la lueur féerique des verres de couleur.

En France, où le sentiment domine toujours, on a une bien fausse idée de vous, messieurs les Américains. Grâce à l'excellence de votre constitution, on vous croit sérieux; et pour de l'argent vous êtes toujours prêts, soit à faire le pître, soit à battre la grosse caisse de Barnum. Le souvenir de Washington et de Lafayette vivant encore, on vous croit généreux et grands, loyaux et reconnaissants des services rendus, et vous êtes froidement égoïstes, sacrifiant sans vergogne le faible pour le puissant, ne tendant la main aux délaissés qu'avec l'espoir d'en recevoir salaire, n'encourageant la révolte de Cuba qu'avec l'idée d'une prochaine annexion. Enfin, on vous croit d'honnêtes et sincères républicains, et la grande moitié d'entre vous est si envieuse de luxe, de titres militaires et d'ébats carnavalesques, que ces goûts peu spartiates font dire à certains écrivains que vous verriez sans grande répugnance tomber la République pour faire place à une monarchie!

Aux naïfs Français qui durant l'invasion prussienne attendaient du secours, physique ou moral, de leur vieille alliée d'Amérique, le président Grant a répondu par son fameux message. Aux Parisiens anxieux de voir se resserrer les liens qu'ils pensaient devoir exister entre eux et les Américains, par la proclamation de la République, ceux-ci ont répondu par la froideur : la société améri-

caine, — elle se dit sérieuse, — regrettait les fêtes de l'Empire et les bals des Tuileries, où elle était souvent invitée par l'homme de Sedan.

Nous le reconnaissons ; aux Etats-Unis il y a encore des Américains qui aiment la France, les hommes éclairés surtout. Mais cette mince minorité est perdue, noyée dans l'élément allemand, qui envahit le pays, et ce travail de germanisation étant particulièrement hostile à la France, de là vient en partie cette fièvre de dénigrement contre nous.

De cet exposé de choses, de tout ce qu'on vient de lire, nous concluons qu'avec l'établissement définitif de la République en France nous avons beaucoup à espérer de l'avenir. Dans quelques années, lorsque les esprits prévenus auront rendu justice aux principes républicains en se ralliant au drapeau de la démocratie, réduisant ainsi le parti rétrograde à l'impuissance, il est très-probable qu'alors nous n'aurons plus rien à envier aux Etats-Unis, tant sous le rapport de la liberté personnelle et des droits du citoyen que sous celui de la répression des abus qui, dans ce dernier pays, dégénèrent en une véritable frénésie.

Là où des cerveaux éventés nous jettent incessamment la pierre, que de fraudes, de concussions, de forfaits et de dépravation !

A combien de peuples, hélas ! peuvent s'appliquer ces paroles du penseur : Le même crime n'a pas toujours les mêmes suites : à l'un il vaut le gibet, à l'autre le diadème.

CHAPITRE IV

Pourquoi la femme américaine n'est pas polie envers le voyageur qui lui cède sa place — Une épidémie de militarisme. — Un commis qui sert ses clients en dansant la gigue et en sifflant. — La morgue de nos employés. — Ce que le Belge n'approuve pas dans les observations du Parisien. — Pas de gourmands en Amérique ! — Une mosaïque alimentaire. — Peu de réserve et de modestie chez la miss yankee. — Les prétentions d'une ladié. — Un mort entre un baril d'huîtres et une baratte perfectionnée. — L'opinion des marchands. — Nos excès ! — Les Américains n'ont pas toujours tort... savez-vous ?

Un jour, étant en société avec quelques compatriotes, ouvriers ou commerçants, l'idée me vint d'engager la conversation sur les mœurs et coutumes américaines : il n'y a si petite opinion qui n'ait son poids. En écoutant les réflexions de chacun, je contrôlais mes propres impressions, puis, ce qui n'était pas à dédaigner, j'imitais la sage conduite du calife Aaroun-al-Raschid, qui faisait causer les gens de sa bonne ville de Bagdad pour s'instruire de la vérité.

— Voyons, monsieur, dis-je à un graveur parisien arrivé en Amérique depuis peu, qu'avez-vous remarqué de plus saillant dans New-York ?

— D'abord, répondit l'ouvrier de Paris, toute la ville m'a paru excessivement sale, à part le Broadway et quelques autres rues aristocratiques, dont les habitants, il faut le croire, ont assez d'influence et d'argent pour faire enlever les immondices de devant leurs portes. J'ai rencontré, dans ce pays dont on vante tant la richesse, passablement d'individus sordidement déguenillés comme on

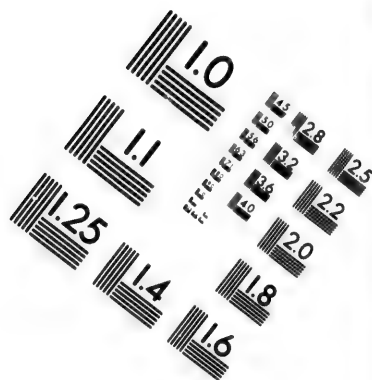
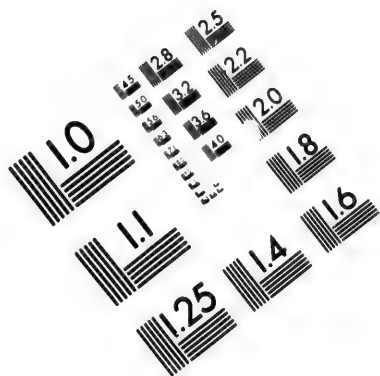
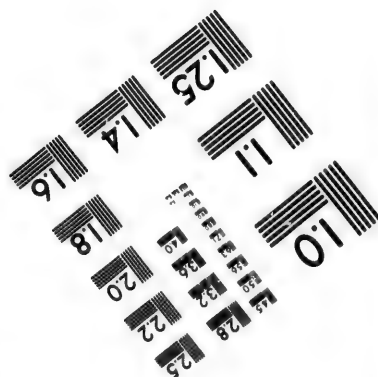
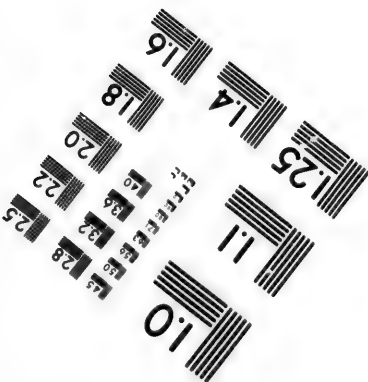
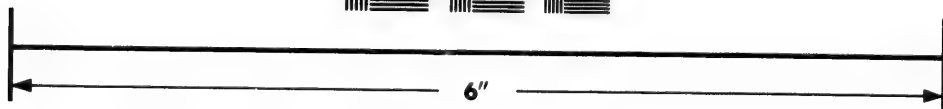
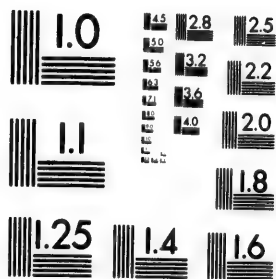


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.8 2.0 2.2 2.5 2.8 3.2 3.6 4.0 4.5 5.0 5.6 6.3 7.1 8.0 9.0 10.0 11.2 12.5 14.0 16.0 18.0 20.0 22.4 25.0 28.0 31.5 36.0 40.0 45.0 50.0 56.0 63.0 71.0 80.0 90.0 100.0

10

n'en voit guère qu'en Angleterre ou dans les dessins de Jacques Callot. Depuis que je suis ici, j'ai entendu aussi souvent la cloche d'alarme d'incendie qu'à Paris la trompe agaçante du raccommodeur de fontaines et poseur de robinets. Le dimanche, sur cette terre de liberté, il m'a fallu sottement me cacher pour faire une partie de billard ou boire un verre de bière, ce qui est un assez étrange contraste avec nos habitudes françaises. Et enfin j'ai remarqué qu'étant en omnibus, lorsque je me levais et restais debout pour céder ma place à une Américaine, ces dames oubliaient toujours de me dire merci. Chez nous, du moins, cette attention est toujours récompensée par un mot poli ou par un sourire aimable.

— Les femmes de ce pays ont conscience de leurs droits, savez-vous? observa un Belge de la société; voyant les Américaines émancipées depuis l'âge de douze ans, puisqu'à partir de cet âge elles peuvent déposer en témoignage et se marier sans le consentement de leurs parents; les entendant chaque jour réclamer les mêmes privilèges que les hommes en matière politique; en trouvant même qui ambitionnent la giberne et la culotte du soldat... ou plutôt les galons et le chapeau à plumes de l'officier, et qui demandent à commander un régiment, ainsi que l'a fait dernièrement miss Claflin, comment pouvez-vous trouver drôle, *by God!* que ces ladies aient la moindre attention pour vos politesses, qu'elles considèrent comme rigoureusement dues à leur sexe?

— Certainement, appuya ironiquement un auditeur; avec tant de talents et de capacités, étant si heureusement douées pour remplir les fonctions d'un double rôle, ces dames ont réellement droit à tous nos égards. J'avoue toutefois qu'il est assez dur de se voir traiter par elles en laquais qui cède sa place à son maître.

— En compensation de ces allures d'amazone, reprit

un autre, je dois vous dire que, d'un autre côté, les *ladies* ont un réel avantage sur nos Européennes, qui est de bien traiter leurs domestiques, sans hauteur et sans morgue. Chez elles un serviteur n'est pas un mercenaire que l'on dédaigne ou méprise, mais bien une classe d'ouvriers qui conserve sa dignité et ses droits aux yeux de ceux à qui elle donne son travail en échange d'une somme d'argent quelconque. En Amérique la position de domestique n'a rien d'humiliant et encore moins de dégradant. Le personnel des familles américaines jouit d'une indépendance relative totalement inconnue en Europe.

— Défendez ces dames tant qu'il vous plaira, reprit le Parisien qui avait toujours à cœur le sans-façon des Américaines, mais vos arguments ne me décideront point à renouveler l'expérience. Si je vais me promener au *Central Park*, rester volontairement une heure debout exposé aux cahots de la voiture sans que la personne pour qui j'endure cette gêne m'en sache le moindre gré, cela dépasse les convenances : le galant Lauzun ou son émule M. de Richelieu n'y aurait pas tenu.

« A part ces détails, continua-t-il, pour être sincère, je dois dire que j'ai trouvé dans ce pays des qualités et des bienfaits que l'on chercherait vainement en Europe. Sans parler de l'excellente constitution des Etats-Unis, véritable palladium des libertés populaires qui garantit aux citoyens américains ce que nous demandons depuis si longtemps de l'autre côté de l'Océan : — liberté de conscience, séparation de l'Église et de l'État, et liberté de la presse, — j'ai été bien aise de ne pas voir ici d'immenses casernes remplies de jeunes gens qui passent les plus belles années de leur vie à faire des mouvements mécaniques devant un sous-officier ; toutes choses qui me rappelaient avec plaisir que, foulant une terre libre, j'avais laissé le pays où règne la loi brutale du canon et du despotisme. Devant

cette nation de citoyens livrés à leurs affaires, sans soldats ni gendarmes parmi eux, je crus rêver en me rappelant que là-bas, par delà l'Atlantique, une épidémie de militarisme étreignait l'Allemagne, la France, la Russie et autres grandes puissances, qui consacrent leurs trésors et dépensent leurs forces et leur énergie à entasser des boulets dans les arsenaux, à bâtir des fortifications et à jeter dans les camps toute la jeunesse du pays !

« Enfin je trouve que si l'Américain est peu poli, même un tant soit peu grossier, il rachète bien ce défaut par les services que rend son esprit essentiellement pratique.

« Je me suis vite habitué à entrer dans un magasin ou à parler à un employé d'administration sans que l'on apportât à ma personne cette méticuleuse attention et cette glaciale politesse de bureau qui, chez nous, en imposent souvent au point de gêner. Ici on parle, on est servi à son tour, et l'on s'en retourne ainsi que l'on est venu, souvent sans dire ni bonjour ni bonsoir et presque toujours sans se découvrir. Parfois aussi, en vous exhibant sa marchandise, le commis esquisse une gigue derrière son comptoir ou siffle l'air harmonieux de *Yankee doodle*. Tout cela est sans nul doute un peu plus dénué de formes qu'en Europe ; mais, outre la satisfaction de ne pas avoir à subir la morgue de nos employés de tous grades, c'est sûrement plus expéditif qu'avec notre routine paperassière et notre formalisme bureaucratique.

« Vous ne l'ignorez pas, messieurs, rien n'est aussi irritant que la façon hautaine et dédaigneuse affichée à l'égard du public et surtout des gens du peuple dans les bureaux du gouvernement français. Chez nous un pauvre employé, dès qu'il est revêtu d'une fonction quelconque, se croit trop souvent le droit de rudoyer ceux qui ont affaire à lui, simple histoire de se donner de l'importance et de satisfaire sa vanité personnelle. Il n'est pas

un de vous, j'en suis certain, qui n'ait eu à endurer la mauvaise humeur de ces petits despotes. Après les tristes affaires de la Commune, j'ai vu dans les mairies de Paris recevoir d'une manière indigne les malheureuses femmes qui venaient en pleurant s'informer du sort de leur mari, ne sachant s'il était fusillé ou sur les pontons. Ici l'on ne voit pas de ces scènes. Je critique bien ce pays sous le rapport de ce qui est vicieux, mais aussi je sais reconnaître ce qu'il a de bon.

— J'approuve vos raisons, reprit le Belge ; mais ce que je n'approuve pas, savez-vous ? c'est vos gendarmes.

— Quels gendarmes ? répliqua le Parisien en regardant le naïf Bruxellois.

— *By God !* n'avez-vous pas dit que vous étiez content de ne pas voir de soldats et de gendarmes parmi les Américains de New-York ?

— Je le reconnais. Où est le mal ?

— Le mal, savez-vous ? eh bien le mal, c'est que pour les soldats il n'y a rien, mais que pour les gendarmes c'est autre chose. Restez ci seulement deux mois, lisez les journaux et allez vous promener la nuit dans New-York, et alors, au lieu de bénir l'absence des gendarmes, je veux servir de *lunch* à l'ours gris du musée de Barnum si vous ne pétitionnez pas pour en réclamer cinq escadrons !

Cette boutade fit d'autant plus rire l'assemblée qu'il était à la connaissance de tous, que trois jours auparavant le Belge était rentré chez lui à moitié assommé, après s'être fait dévaliser de sa montre et d'un portefeuille contenant une vingtaine de dollars.

Le branle étant donné, chacun voulut dire son mot et faite part à la compagnie de l'objet de ses remarques et de son esprit d'observation. Je n'eus plus alors à questionner et me contentais d'écouter.

— Quant à moi, reprit un de ces messieurs, je me suis

aperçu qu'aux États-Unis il n'y a pas de gourmand, par le simple motif que tout le monde l'est. Dans ce pays, la pâtisserie occupe une très-large place parmi les aliments de table, et à New-York les gentlemen allant à leur bureau achètent des bonbons au coin des rues et croquent ces friandises chemin faisant, aussi bien et avec autant de plaisir que pourrait le faire un gamin se rendant à l'école. Aussi peut-on demander à la maison Maillard et aux autres fabricants français de New-York qui inondent la contrée de leur marchandise affriolante, si la gourmandise américaine est productive.

« Les Américains sont gourmands et non gourmets. Pourvu qu'ils aient à leur disposition du pudding, des sucreries, et qu'ils puissent entasser dans la même assiette : lard, rôti, légumes, poisson, condiments, dessert, etc., parfois aussi de la mélasse, le tout formant une pâtée capable d'effrayer le robuste appétit d'un Auvergnat, cela leur suffit. On pourra dire que cette habitude d'enfourner pour ainsi dire les aliments dans le gosier du client se perd dans les hôtels de New-York ; mais dans l'intérieur on conserve religieusement cette détestable coutume. Je puis vous assurer que cette année même, à Savannah, en Georgie, dans un hôtel où je payais trois dollars par jour, un domestique nègre me fit remplir mon assiette d'aliments puisés à sept plats différents. Si je ne prenais pas de ces mets lorsque le nègre me les présentait, j'étais certain de ne pas y goûter : après avoir fait le tour de la table on les enlevait aussitôt.

« Aujourd'hui, connaissant l'estime du Yankee pour les *greenbacks* et son penchant pour les douceurs, je ne m'étonne plus de voir les pharmaciens vendre du nougat, du sucre d'orge, et exposer dans leurs vitrines des brosses à cirage, du patchouli et des stéréoscopes ; — à Rutland, dans l'Etat de Vermont, j'en ai vu un dont la devanture de

boutique était encombrée de vélocipèdes et de voitures d'enfants, pas plus que d'avoir entendu les journaux publier que des membres du gouvernement avaient filouté la douane en faisant passer en contrebande des caisses de cigares de la Havane..... »

Quoique un peu..... violent, personne ne contesta le dire du conteur, tout le monde ayant été instruit de l'affaire des cigares havanais. Quant à la manie de faire une mosaïque alimentaire dans l'assiette de voyageurs avec les mets de diverses nuances garnissant la table, nous avons tous plus ou moins passé par là.

— Je ne veux pas médire des Américaines, reprit un autre, car femme ou homme, de n'importe quelle nationalité, nous sommes toujours en possession d'une certaine dose de défauts. Mon intention est seulement d'appuyer la juste remarque de monsieur (il désignait le Parisien) sur le caractère de la femme du pays et sur ses étranges prétentions d'indépendance quasi absolue.

« Plusieurs années de séjour en Amérique et de nombreuses courses dans l'intérieur m'ont mis à même de juger que la théorie de l'émancipation de la femme, poussée à l'extrême et appliquée à l'éducation de la jeunesse, produisait ici des résultats qui ne sont pas à envier pour les nations d'Europe. Allez à Chicago ou à Boston, à Baltimore ou Cincinnati, regardez et étudiez la jeune fille américaine, et vous pourrez vous assurer que la réserve et la modestie, qui siéent si bien à la femme, ne brillent généralement chez la miss yankee que par leur absence. L'effronterie des pages de cour, qui s'est conservée en proverbe, est vraiment trop pauvre pour lui être comparée. Marchant avec une désinvolture cassante, se rendant seule au *Skating* et s'asseyant sans façon sur la glace au milieu des jeunes gens pour mettre ses patins, répondant ordinairement sur un ton grossier et hautain aux réprimandes des

parents, prenant dans la rue l'allure pressée d'un pompier ou d'un facteur en service, vous fixant effrontément sans jamais baisser les yeux, ces jeunes filles à la démarche et aux façons si peu féminines vous font aussitôt penser, non à une Vénus quelconque, mais bien à une race d'hermaphrodites.

— *By God !* fit le Belge, si ces ladies vous entendaient, vous pourriez bien ne pas compter sur leurs prières pour le futur repos de votre âme, savez-vous ?

— Au contraire, reprit l'orateur ; les Américaines, — si ce n'est toutes, du moins la grande partie, — seraient charmées de me voir leur rendre justice en reconnaissant ce qu'elles croient être des qualités, attendu que leur grand souci est de ne pas ressembler aux timides femmes d'Europe. En ce moment vous avez dans les prisons de la ville une femme, un sujet qui, faute de mieux, peut vous donner une certaine teinte des excentricités et des sottises dont sont capables les aimables filles d'Eve de ce pays lorsqu'il s'agit de leur prétention à tout dominer et de leur orgueil excessif.

« Kate Stoddard, enfermée aux Tombes depuis plus d'un an comme auteur du meurtre de M. Charles Goodrich, à Brooklyn, est si bien pénétrée des prérogatives et de l'invincible majesté attachée au rôle de la femme ici-bas, qu'au lieu de trembler devant la justice pour l'assassinat dont le sang couvre encore ses mains, elle s'évertue à dédaigner et à mépriser ses geôliers et ses juges, criant, chaque fois que l'occasion s'en présente, que l'on ne doit pastraiter une *ladie* en criminel vulgaire et que l'on n'osera jamais lui mettre la corde au cou. Cette vaniteuse créature, — qui avant son crime n'était qu'une pauvre couturière, — est tellement imbue de l'essence supérieure de son sexe et de ses droits inaliénables, qu'elle ne cesse d'agacer son entourage par un orgueil sot et insultant.

Les peu rationnelles théories de la *femme libre* lui ont si bien monté la tête, qu'il est certain que la précieuse Kate Stoddard se croit autant au-dessus de l'homme que le comte de Chambord pense être supérieur à un simple citoyen, soldat ou artisan.

« Dernièrement, cette Junon américaine a congédié ses défenseurs en les traitant d'avocaillons. Ces messieurs, las d'endurer ses tracasseries et de supporter son insipide fierté, avaient fait une remontrance, et par suite étaient tombés en disgrâce.

« Et remarquez bien, messieurs, que cette créature n'a que la potence ou la prison à vie en perspective!

« Loin de moi l'idée de vouloir faire de Kate Stoddard le type de la femme américaine; Dieu merci nous n'en sommes pas encore arrivés là. En faisant ce rapprochement je n'ai voulu que mieux faire ressortir les conséquences que pouvaient produire dans la société et sur le cerveau humain de bons principes mal compris et maladroitement appliqués. Émancipons la femme, rien de mieux. Mais d'esclave qu'elle est en Turquie et de bête de somme qu'elle est chez les Indiens n'allons pas en faire un maître qui nous cingle impunément de sa cravache et de son mépris! L'excès en tout est un défaut. La compagnie de l'homme doit rester dans le rôle d'amour et de paix que lui a confié le créateur et non se métamorphoser en amazone guerroyante. Vénus portant des bottes et prenant des allures de matelot ou de hussard est aussi grotesque et ridicule que Mars avec un faux chignon et une crinoline.

« Pour finir, je dois à la vérité de dire que le cachet d'effronterie qui distingue les jeunes miss américaines se modère toujours et se perd parfois lorsqu'elles sont mariées et que l'âge a un peu mûri leur cerveau. Mais jusqu'à dix-huit ou vingt ans elles affectent un caractère

si... yankee, surtout dans les provinces, où les mœurs des *factorys* déteignent sur leur esprit, qu'en voyant ces jeunes filles rire aux éclats dans la rue et courir, le nez au vent, tous les magasins les uns après les autres en foulant la pierre du trottoir d'un pas hardi et avec leur allure excentrique, on a le cerveau hanté par l'idée que ces intrépides filles du Nouveau-Monde seraient parfaitement capables de regarder sans rougir un caporal de zouaves dans le blanc des yeux !...

— Cette conversation ressemble un peu, il me semble, à l'histoire de Nicolet, fit l'un des auditeurs en riant. De plus fort en plus fort ! A qui le tour ?

Enhardi par cette invitation, un enfant, un petit bossu âgé d'une douzaine d'années qui écoutait avec attention en jouant sur les genoux de son père, s'écria en rougissant :

— Moi aussi je sais quelque chose.

Toutes les têtes se tournèrent aussitôt vers le petit bossu auquel on n'avait pas accordé la moindre attention depuis le début de la séance.

— Et que sais-tu ? fit le père, négociant établi dans le New-Jersey.

— Moi je sais, répondit l'enfant, qu'ici on ne fait pas comme à Paris. Lorsque les Américains rencontrent un convoi dans la rue, jamais je ne les ai vus saluer le mort.

— Enfant, reprit le père, c'est à peine s'ils saluent les vivants, comment veux-tu les voir se découvrir devant des morts ?

Cette singulière explication fit réfléchir le petit observateur et sourire l'auditoire.

— La remarque de cet enfant est parfaitement juste, appuya quelqu'un. Non-seulement les Américains ne comprennent point le sentiment qui nous porte à nous découvrir respectueusement devant la dépouille d'un de

nos semblables, mais après s'être fait un vaniteux point d'honneur de faire de riches obsèques aux défunts, ils poussent l'irrévérence jusqu'à expédier par le chemin de fer des cadavres comme de simples colis. Journallement, dans ce pays, on voit arriver des cercueils dans le wagon affecté aux bagages : le mort est classé parmi les sacs de voyages, les malles et les paniers ! Parfois il est flanqué d'un baril d'huîtres, d'une baratte perfectionnée, d'un lot de ferblanterie, d'une caisse de fromages ou bien d'un envoi de tabac et d'un ballot de papier peint ; enfin les objets les plus disparates que le hasard place à ses côtés.

— *Time is money !* répliqua un autre. Ce doit être un Yankee qui a eu la lumineuse idée de saler le corps de ce pauvre docteur Livingstone et de le faire sécher ensuite douze jours au soleil de l'Afrique centrale pour l'expédier en Angleterre par voie de Zanzibar.

— Non, c'est à un Anglais que revient l'honneur du procédé, c'est Jacob Wainwright qui a fait cette opération.

— Si Uncle Sam n'a pas eu la chance de saler le cadavre du grand explorateur, il faut avoir assez d'esprit de justice pour avouer qu'il a mieux fait que de momifier ses restes. L'Américain Stanley, après des fatigues inouïes, l'a retrouvé de son vivant à une immense distance de la côte, au milieu de tribus sauvages et après de longues années de silence qui faisaient croire à sa mort. Cela valait mieux pour l'honneur de la République américaine que d'inventer la conservation d'un corps humain au moyen de la salaison...

Ces paroles sérieuses, indiquant l'esprit impartial de son auteur, venaient d'un homme âgé d'à peu près quarante-cinq ans, un marchand qui avait visité une grande partie des États-Unis en vendant de ville en ville. Il avait par

son travail amassé quelque argent et se proposait de retourner bientôt en France. Jusque-là il avait écouté la conversation sans s'y mêler, observant avec la prudence expérimentée du sage. Comme un moment de silence était survenu, je voulus connaître aussi l'opinion de cet homme sur la nation américaine.

— Et vous, monsieur, lui dis-je, ne nous conterez-vous pas aussi ce que vous avez pu remarquer d'intéressant dans vos nombreux voyages à travers les États-Unis ?

— Moi, répondit-il sans se faire prier et sur un ton exempt d'emphase, j'ai d'abord observé dans toute la contrée une aisance générale et un mouvement d'affaires comme on n'en rencontre pas en Europe. J'ai vu beaucoup d'églises, un nombre raisonnable d'écoles, et j'ai eu très-souvent l'occasion de remarquer que les enfants étaient insolents, méchants et grossiers, résultat inévitable de la loi qui défend aux étrangers de corriger un enfant, sous peine d'une assez forte amende. S'appuyant sur cette loi protectrice et n'ignorant pas que les policemen sont très-clairs-semés dans le pays, de ces petits vauriens ne se font nul scrupule d'attaquer les passants à coups de pierre et de leur jouer tous les mauvais tours imaginables. Les parents laissant une grande latitude aux caprices de leurs enfants, ceux-ci, tous les Européens le reconnaissent, sont généralement volontaires et mal élevés. Ils ont cependant une qualité, celle de ne pas être cruels envers les animaux. La vie facile et exempte de soucis de la femme américaine, qui ne s'occupe exclusivement que de son intérieur, même chez l'ouvrier, m'a frappé aussi. Les qualités de ces dames, qui sont très-propres et qui savent parfaitement confectionner les cakes, les puddings, les crèmes et toutes les bonnes choses qui ont trait à la gourmandise, ne m'ont pas échappé non plus, pas plus que leur indépendance d'allures vis-à-vis du sexe fort et que leur aptitude

à dépenser joyeusement en superfluités l'argent que gagnent leurs maris. J'ai vu que les villes étaient bien bâties, avec de larges rues agréablement ombragées de grands arbres, mais qu'elles étaient généralement dénuées de pittoresque et se ressemblaient toutes ainsi que les cases d'un jeu d'échecs. Les animaux, surtout les chevaux, m'ont paru beaucoup plus doux qu'en Europe, car les dames les mènent aisément et ils sont rarement cause d'accidents ; cependant ils sont craintifs et s'effrayent pour peu de chose. Enfin, j'ai encore remarqué l'existence douce et paisible du cultivateur de ces contrées ; puis le génie de la réclame américaine, révélé par des annonces peintes sur les rochers des gorges sauvages ou collées au tronc des noirs sapins bordant les routes.

« Pour des hommes qui affectent une suprême indifférence à l'égard de l'existence, eux qui se dérangent à peine lorsqu'un malheureux est tué ou estropié sur leur chemin, les Américains m'ont étrangement surpris par l'effroyable peur que leur inspire la petite vérole, et par l'inhumanité dont ils usent envers les gens qui en sont atteints. Dans les villes de l'intérieur, dès qu'un cas de cette maladie est signalé, la demeure du patient devient aussitôt une sorte de léproserie dont tout le monde doit s'écarter. Un pavillon jaune signale la maison infectée, et souvent un homme de police est placé à la porte afin d'en défendre l'accès aux étrangers.

« Il n'y aurait pas grand'chose à dire si ces mesures sanitaires en restaient là. Mais dans beaucoup de localités l'administration affolée par la crainte du fléau fait enlever le malade de son logis et le transporte dans une mesure isolée, au milieu d'un bois, à deux ou trois milles du village. Parfois on lui laisse un garde-malade ; le plus souvent il reste seul avec ses médicaments et ses provisions. S'il guérit, c'est bon ; s'il meurt, tant pis.

« J'ai souvent remarqué, dans la campagne, les cabanes désertes et d'aspect lugubre destinées à ces abandonnés de l'humanité.

« Le mutisme des voyageurs m'a aussi rappelé qu'en France nous ne faisons pas 5 kilomètres en chemin de fer sans lier connaissance avec le voisin que le hasard nous donne, homme ou femme ; tandis que dans ce pays on reste deux jours nez à nez avec la même personne dans un wagon sans s'offrir seulement une prise de tabac ni sans desserrer les dents afin de dire qu'il fait beau ou mauvais. La notable différence des chemins de fer américains avec ceux d'Europe ne m'a pas échappé non plus, car ceux d'Amérique sont infiniment supérieurs pour la bonne installation et le confort des voyageurs. Cependant, malgré ces qualités, je préfère peut-être encore l'organisation routinière et intéressée des chemins de fer de mon pays, attendu que si dans le Nouveau-Monde on est commodément placé pour fumer, dormir ou se promener dans les *cars*, les explosions de chaudière, les déraillements, les collisions et les accidents de toutes natures qui arrivent si fréquemment annulent complètement le bien-être qu'ils peuvent vous donner en vous rompant les os.

« Aux États-Unis, les routes, les chemins de fer, les bateaux à vapeur abondent, les moyens de communications sont multipliés de toutes parts, il n'y a rien à désirer sous ce rapport ; aussi en raison même du nombre multiple de ces voies de communication, et encore plus à cause d'une coupable négligence, les accidents sont-ils nombreux. Pas de contrée où le mépris de la vie humaine soit plus grand que ce pays ! Journallement, sur tout le territoire américain, ce n'est qu'une lamentable série de victimes.

« Dans une petite ville, à Port-Chester, non loin de New-York, je vis tuer un homme par un train de marchandises. On me dit que c'était la seizième personne que le

chemin de fer écrasait depuis quatre mois, dans cette localité seulement.

« Vous comprendrez la fréquence de ces accidents en vous rappelant qu'ici les voies ferrées traversent villes et villages sans être isolées par la moindre clôture. Bestiaux, gens, voitures, stationnent ou passent sur les rails, n'étant avertis de l'approche du danger que par la cloche ou le sifflet de la locomotive. De là tant de cadavres à enregistrer.

« Lorsqu'un de ces accidents arrive, la population égoïste ne s'en émeut guère. La Compagnie du chemin de fer paye le médecin, s'il en est besoin, et fait enterrer le mort. Si c'est un ouvrier qui laisse une femme et des enfants, — ce qui a lieu le plus souvent, — ils vivront à la grâce de Dieu : la Compagnie ne leur doit rien. Elle aurait trop à faire s'il lui fallait donner des pensions aux familles de tous ceux qu'elle écrase...

« A mes yeux, la valeur des chemins de l'Union est surtout dans son système démocratique d'une seule classe, système égalitaire que la France et l'Angleterre mettent bien du temps à adopter. Dernièrement, au Canada, en revoyant des wagons de deux classes différentes, l'une pour le riche, l'autre pour le pauvre, ma fierté de citoyen s'est trouvée froissée. Devant cette tendance de certains gouvernements à éterniser les castes, j'ai mieux su apprécier le système américain et mieux compris les bienfaits des institutions républicaines.

« La même opinion favorable au bon sens du peuple américain m'a été inspirée par la vue des monuments élevés dans le pays en commémoration de la célèbre guerre de sécession ou révolte des Etats du Sud, lutte gigantesque qui dura cinq mortelles années. En France, après une guerre heureuse, l'opinion publique n'eût pas manqué de dresser des statues aux généraux favorisés de la

fortune. Ici, dans chaque place d'un peu d'importance, les Américains ont aussi tenu à célébrer leur victoire ou plutôt à donner un durable et fier souvenir à la mémoire de leurs compatriotes tombés sur le champ de bataille ; ils ont donc élevé des monuments publics. Mais sur le marbre ou le bronze de ces tributs à la mort et au triomphe, ils n'ont pas mis de généraux. L'image d'un obscur soldat, emblème du citoyen, ou la figure de la fière déesse au bonnet phrygien occupent seule ces places d'honneur.

« Comme revers de la médaille, je dois dire qu'au début de mes voyages, souvent, trop souvent, il m'est arrivé d'avoir à mesurer le peu de délicatesse et le manque de dignité des Américains, — ou du moins des gens se disant tels, — uniquement parce que j'étais étranger et ne connaissais pas la langue du pays. Des hommes appartenant à la classe aisée, des commerçants, me jouèrent dans la rue des farces grossières indignes d'un pître de foire ou d'un mauvais plaisant de carrefour. Cette conduite m'indignait d'autant plus que je savais la considération et l'estime dont jouissent les étrangers en France. Plusieurs fois, devant des insultes et des attaques de *loafers* irlandais il m'arriva d'avoir recours à la police. Mais le policeman voyant que je n'étais pas Américain et ne savais pas bien m'exprimer en anglais s'en allait en riant, me laissant me tirer d'embarras comme je pourrais avec la canaille dont j'étais entouré et qui ne se faisait pas faute de chercher à voler ou détériorer ma marchandise.

« Si vous ignorez l'anglais, Dieu vous préserve, messieurs, d'avoir affaire aux Américains !...

« Pour terminer, continua le marchand, je puis dire que dans le long parcours de mes voyages, lorsque se commettait un délit quelconque, vol ou meurtre, j'ai presque toujours vu la police jouer le rôle des carabiniers

d'Offenbach dans *les Brigands* : elle arrivait toujours trop tard !

« Je finis en répétant ce que l'on a déjà dit et ce que chacun sait. Si les criminels et les mauvais sujets restent impunis, ce ne sont pas les lois qui manquent aux Etats-Unis, mais l'exemple d'en haut pour les faire respecter, et la probité politique et judiciaire pour les faire exécuter.

Cette réflexion du marchand eut l'approbation de chacun : il avait dit la vérité.

Ici régna un léger silence, interrompu bientôt par le Parisien, qui venait de lire attentivement un chiffon de papier imprimé trouvé à terre.

— Voici qui arrive admirablement pour clore la séance, fit-il. Ce bout de papier va jouer parmi nous le rôle de l'esclave antique auprès du triomphateur.

— C'est la défense des Etats-Unis et l'opinion américaine sur nos propres excès, répliqua le Parisien. La lecture de ces lignes du *Herald* n'est que justice après la conversation que nous venons d'avoir sur ce pays.

Et il lut à voix haute cet extrait de la presse américaine :
« Tout en convenant que l'on trouve dans la pratique des institutions de ce pays un degré de corruption et de démoralisation ayant peu d'exemples parmi les Etats régulièrement constitués, nous ne surprendrons cependant personne en disant que nous sommes encore bien loin des brutalités politiques et des meurtres militaires qui ont eu lieu hier à Paris. Aux Français, qui se vantent d'être le peuple le plus civilisé du monde, semblerait être réservé le privilège d'accomplir les actes les plus barbares.....
.

Suit un exposé saisissant, plus ou moins fidèle des événements qui ont eu lieu après la Commune; et exaltant la conduite du gouvernement américain, il continue :

« La France aurait dû prendre leçon des Etats-Unis. Notre gouvernement existait non-seulement en fait, mais en droit, pendant notre guerre civile ; et cependant, à la fin de la lutte, nous avons été généreux...

« En temps de paix, le Français est la plus gaie et la plus cordiale des créatures humaines ; mais quand une fois la guerre civile agite le démon qu'il a en lui, il ne connaît rien des beautés de la miséricorde, et il frappe son propre frère avec aussi peu de pitié qu'il abattrait un chêne...

.

Le Parisien termine sa lecture par cette objurgation de regret :

« Pourquoi la France n'a-t-elle pas pu imiter l'exemple miséricordieux des Etats-Unis, qui n'ont pas mis un seul homme à mort pour le crime de trahison commis pendant la guerre de la rébellion ? »

— Sévère, mais juste, prononça sentencieusement le négociant du New-Jersey.

— De quelle date est cet article ? demanda quelqu'un.

Un auditeur répondit :

— Du lendemain de l'exécution de Rossel, l'évadé de Metz, dont un nombre considérable de signatures parties d'Amérique avaient appuyé la demande en grâce. Celui-là on l'a fusillé.... Mais pour Bazaine, l'homme méprisé de tous, le traître sur la conscience duquel pèsent les murailles souillées de la cité lorraine, notre armée livrée, puis les ossements de milliers de Français morts de misère et de désespoir en captivité... on n'a fait qu'ajouter un chapitre de plus à l'histoire de la comédie humaine !...

Un moment de grave silence suivit ces paroles. Puis le marchand se leva en disant :

— Le jugement des Américains ne nous épargne pas ; mais il ne dépasse pas le but : nous le méritons !

Alors, oubliant sa tête fendue, les horions reçus, le vol de sa montre et de ses dollars, le Belge confirma l'opinion du voisin par ces mots :

— Les Yankees n'ont pas toujours tort, savez-vous?...

CHAPITRE V

Le Canada et ses habitants. — Riche moisson d'héritiers. — D'habiles bûcherons. — Où, dans un interrogatoire sans façon, l'auteur n'est pas éloigné de croire qu'en ce qui concerne le mariage, les Canadiennes sont un peu parentes de l'apôtre Thomas. — Célibataires de contrebande. — L'hospitalité canadienne. — Une phrase caractéristique. — Un Normand greffé de Gascon! — Dans le paradis on ne voit pas de *mangeux de patates*. — Détails pour l'émigrant. — Aisance du paysan canadien. — Ceux pour qui l'hiver de ce pays est rigoureux. — Où le ridicule fait des siennes. — Toujours le luxe et la vanité. — Revenus du clergé canadien. — Prodigueuse fécondité et dîme inattendue.

Puisque nous parlons des Français d'Amérique, consacrons quelques pages aux Franco-Canadiens, répandus un peu partout, et qui, aux Etats-Unis, occupent une bonne partie des provinces limitrophes du Canada. Le Vermont, le Maine, l'état de New-York, le Massachussets, sont peuplés de familles canadiennes qui tirent leur subsistance du travail des nombreuses manufactures établies sur les cours d'eau de ces pays montagneux. A de rares exceptions près, tous ces Canadiens parlent français.

De pays presque désert, d'une beauté majestueusement sauvage et triste qu'il était, lorsque Jacques Cartier aborda sur ses rives en 1535, sous le roi François I^{er}, de galante et batailleuse mémoire, le Canada, après quelques siècles d'occupation, est devenu une belle et productive contrée, dont un hiver au froid intense et le manque d'initiative dans la création de grandes industries empêchent seuls le développement, en poussant une énorme quantité de Canadiens à émigrer aux Etats-Unis.

Au Canada, l'*habitant* ou fermier, qui généralement est propriétaire de la terre qu'il cultive, vit largement, mène une sorte d'existence de gentilhomme campagnard : car, la charrue et la hache mises de côté, il ne possède pas moins de quatre ou cinq chevaux, et plusieurs voitures et traîneaux d'agrément pour se promener.

En hiver, une fois la récolte emmagasinée, les réunions d'amis commencent. Alors, couvert d'épaisses fourrures comme un boyard de Russie, il attelle son petit cheval canadien décoré d'un harnais pimpant, et malgré le froid qui fait parfois éclater les arbres des bois voisins et crier la neige durcie sous le fer de sa *sleig*, il part gaiement à la veillée, suivi de deux ou trois autres traîneaux occupés par sa nombreuse famille. Dans ces réunions d'amis il y a d'ordinaire une quarantaine de personnes, et la table est servie avec une profusion qui rappelle les noces de Gamache. Le repas fini, on chante et l'on danse des gigue ou le cotillon jusqu'au matin. Un joueur de violon compose habituellement l'orchestre. Si le bal a lieu chez un riche habitant, une des filles de la maison touche du piano.

J'ai dit que le Canadien était richement doté sous le rapport de la descendance. Ayant parcouru le pays depuis Montréal jusqu'à Rimouski, sur une étendue de plus de 120 lieues, je puis affirmer qu'il ne s'est pas écoulé de jours sans que je rencontraisse des familles de douze ou quatorze enfants. Celles de dix-huit et de vingt enfants ne sont pas très-rares, et cette nombreuse lignée provient généralement d'une seule femme !

L'empereur Guillaume, à qui il faut tant de soldats, aurait bien certainement les Canadiennes en grande estime si elles étaient sujettes de l'empire d'Allemagne.

Il n'est pas étonnant qu'avec une si riche moisson d'héritiers, les Canadiens ne puissent doter leurs enfants assez largement pour les faire vivre dans l'aisance à côté d'eux.

D'ordinaire, s'ils ont quelques moyens, ils font donner un peu d'éducation à une de leurs filles en la mettant au couvent de la paroisse. Leur aîné entre dans les ordres, prend une profession libérale, ou bien le père l'établit en lui donnant une terre. Et très-souvent le reste de la famille émigre aux Etats-Unis, en quête d'un bien-être que son pays trop pauvre ne lui fait pas espérer. On peut aussi dire que le voyage est une sorte de besoin inné chez ces gens : le Canadien naît voyageur comme l'Italien naît musicien.

Ceci explique comment près de 700,000 Canadiens sont répandus sur la surface des Etats-Unis, depuis les montagnes de la Californie jusqu'aux rives de l'Atlantique, où s'élève la grande métropole américaine.

Au point de vue physique, le Canadien possède une riche nature. Vigoureusement constitué et d'une taille au-dessus de la moyenne, les travaux les plus fatigants ne lui répugnent pas, on peut même dire qu'il les fait en se jouant. Le premier bûcheron du monde est le Canadien. Dès son plus bas âge il taille et bûche, en un mot il apprend le maniement de la hache avec le bégaiement de sa langue. Aussi, à cause de ses qualités de travailleur est-il en faveur auprès des Américains, qui le préfèrent généralement à l'Irlandais, le turbulent et peu laborieux disciple de saint Patrick.

En hiver, lorsqu'ils sont couverts de leurs épaisses fourrures, ces Canadiens ont un air singulièrement pittoresque et énergique. Sous ces bonnets à poils on rencontre de mâles figures qui rappellent les grognards légendaires de Napoléon. Chez les deux sexes la couleur brune domine ; elle est même trop accentuée chez la femme, à qui elle nuit en donnant parfois au visage un teint de cuivre jaune peu agréable. Néanmoins les jolies femmes ne sont pas rares parmi les Canadiennes, et elles ont la réputation de faire d'excellentes ménagères.

Dans le pays, les mariages ayant lieu de très-bonne heure, un homme y est considéré comme vieux garçon à l'âge de vingt-cinq ans. Aussi trouvais-je assez curieux, au début de mon séjour dans la contrée, cet interrogatoire sans façon que me fit subir une fermière des environs de Trois-Rivières :

— Vous êtes garçon, monsieur le Français ?

— Ma foi oui, madame.

Ici un moment de silence, puis avec un petit air qui veut être plaisant et qui n'est qu'ironique :

— Vous êtes sans doute garçon comme mon mari.... Vous avez peut-être en France une femme et deux ou trois enfants ?

Etonné de cette réponse et blessé d'une telle supposition qui faisait si bon marché de ma parole, je demandai à la fermière ce qui pouvait la faire douter de ma bonne foi.

— On a vu cela, répondit-elle, et ça arrive tous les jours. Des hommes viennent de loin faire ici la cour aux filles en disant qu'ils sont garçons, puis pour finir ils ont femme et enfants ; si bien qu'un beau jour tout ce monde-là arrive chez la nouvelle mariée comme si ça tombait du ciel !

— Moi, je ne vous fais pas la cour : je réponds à votre question.

— Ça c'est vrai, fit-elle un peu embarrassée.

Et j'ajoutai : — Puis, je n'ai que vingt-six ans !

— Oh ! reprit-elle en recouvrant son aplomb, ce que vous dites là n'est pas une raison. Nous avons notre voisin Cléophas Robetaille qui n'a que vingt-six ans aussi, et ça n'empêche pas qu'il possède trois filles et deux garçons joufflus comme des amours et méchants comme des Irlandais !

La puissance de cet argument me réduisit au silence.

Le lecteur aura sans doute de la peine à croire que pen-

dant mes courses dans le pays, la même question me fut posée un grand nombre de fois et que presque toujours on eut l'air de douter de ma parole. Cette suspicion envers les étrangers provient de l'habitude qu'ont les Canadiens de se déclarer célibataires lorsqu'ils sont hors de leur paroisse, afin d'avoir le privilège d'aller folâtrer aux veillées avec les filles des habitants, et aussi de ce que quelques Européens se sont rendus coupables de bigamie dans la contrée. Portée dans les campagnes par les mille voix du commérage, la nouvelle a pris la forme d'un événement. Et maintenant, ne voyant qu'avec les yeux de l'exagération, ces gens ont pris l'habitude peu flatteuse pour les étrangers de les estimer tous au même taux. Il suffit, pour les Canadiennes, qu'un homme ne soit pas connu de la population du village qu'elles habitent pour que ce soit un adepte du mormonisme.

Je dois faire remarquer que ces allusions peu délicates ne proviennent généralement pas de la société canadienne, qui est trop courtoise et trop polie pour se livrer ouvertement à de pareils commentaires sur l'étranger qu'elle reçoit dans ses salons. De malicieuses campagnardes, des femmes d'habitants, décochent seules ces traits au voyageurs, et il faut convenir qu'en cela elles ont une entente admirable.

La beauté de la femme rayonne partout, au Canada comme ailleurs. Aussi bien sous les neiges glacées du pôle que sous la brûlante ardeur du soleil des tropiques, aussi bien avec la taille souple et la démarche voluptueuse des beautés asiatiques qu'avec le teint frais et les jolis yeux noirs des jeunes filles de Montréal et de Québec, coiffées coquettement du petit bonnet d'astrakan, on comprend la pensée du sage, qui prétend que la femme est un démon gracieux capable de faire apostasier les anges.

Une des principales vertus canadiennes est de pratiquer

généreusement l'hospitalité. Bien des fois, au Canada ou aux Etats-Unis, il m'est arrivé dans mes excursions de demander un abri pour la nuit à des familles canadiennes, et toujours, sans m'avoir jamais vu, ces gens m'ont accueilli avec cordialité. On me faisait immédiatement place au foyer, mon couvert était dressé près de celui du maître de la maison, et, chose à remarquer pour quelqu'un habitué aux usages d'Europe, on m'abandonnait une des chambres de la famille sans en retirer un seul des objets dont elle était garnie, laissant sous ma main les habillements d'homme ou de femme, lestiroirs ouverts, les malles avec leur clef dans la serrure. On eût dit qu'on étalait expressément à mes regards une foule de choses dont un malhonnête homme eût pu facilement faire son profit. Je puis affirmer que je n'ai jamais dormi sous un toit canadien sans avoir une pareille preuve de confiance, et tout voyageur qui a parcouru les campagnes canadiennes peut l'assurer aussi.

Le lendemain, au départ, on laissait à ma générosité le soin d'acquitter la dépense.

Etrange contraste ! Autant le Canadien est franc et plein d'abandon dans son hospitalité, autant il apporte de méfiance et de tâtonnements dans ses relations extérieures et surtout dans les affaires. A côté de cette foi naïve en l'honnêteté du voyageur qu'il abrite une nuit sous son toit, le Canadien possède un caractère soupçonneux qui l'empêche d'avoir jamais entière confiance en la bonne foi d'autrui. Prudent et rusé, rarement on le verra prêter une somme quelconque ou traiter le moindre marché sans signer un contrat. Sous ce rapport il ne le cède en rien au roué paysan de Normandie. Un vaudevilliste d'esprit dépeint le caractère chicanier de celui-ci en lui faisant dire : De l'amour ou un procès ? Le Canadien, lui, se stéréotype lui-même par cette phrase caractéristique, qu'il ne manque

jamais de lancer après avoir parlé de l'assertion d'une personne quelconque :

— C'est la pure vérité ! A ce qu'il dit du moins ?...

Ce à ce qu'il dit ? prononcé sur un ton de doute très-accentué, est véritablement tout un poème pour l'observateur. La nuance est d'autant plus facile à saisir qu'il ne se passe pas de jour sans que le Canadien trouve l'occasion de placer ces mots ironiques et malins.

Fervent catholique, ardent au plaisir, serviable et hospitalier, aimant la France et gardant rancune aux Français pour leur indifférence religieuse, tel est le Franco-Canadien, sorte de Normand greffé de Gascon qui a pris racine en Amérique. Dissimulé, peu scrupuleux et âpre au gain, le Canadien tient de ses pères de Normandie dans le sens étymologique du mot. Gascon par sa verve originale, son amour du mensonge et ses bonnes répliques, il a l'imagination facile et chérit les aventures plaisantes et les histoires. Quoique tenu en lisière par le clergé, qui, tout-puissant dans le pays, fait encore payer la dime et trouve tout naturel de défendre la Sainte-Inquisition dans des lectures publiques faites au collège de Sainte-Hyacinthe, le Canadien, si peu éclairé qu'il soit, sent parfois se révolter son bon sens contre les manœuvres de l'obscurantisme et les abus de ses maîtres, et alors, s'il ne secoue pas le joug entièrement, il a assez d'esprit naturel pour faire sentir qu'il n'est pas complètement dupe de ceux qui lui en imposent.

Le hasard fit que je me trouvai un jour, à Québec, devant une boutique de libraire aux vitres de laquelle, parmi une profusion de chapelets et de scapulaires, étaient exposées deux grandes images coloriées représentant l'Enfer et le Paradis. Dans ce Paradis de convention, dont un dessinateur fantaisiste de l'école Vuillot avait fait tous les frais, on n'apercevait littéralement, au milieu de nuages

d'or, que des prêtres, des évêques, des papes et des martyrs : on se fût cru au milieu d'un concile.

Tandis que j'examinais ce dessin survint un paysan canadien, un habitant, qui se mit aussi à regarder attentivement l'Enfer et le Paradis.

— Torgueux de baptême ! fit-il tout d'un coup avec un de ces jurons qui faisaient sourire le prince de Joinville lorsqu'il visita le Canada, nous sommes tous perdus ! Dans le Paradis on ne voit pas de *mangeux de patates*. Y a rien que des curés !....

Et il me regardait avec cet air narquois particulier aux paysans madrés.

Par mangeux de patates ou de pommes de terre, il entendait la classe ouvrière, qui, au Canada, fait de ce tubercule sa principale subsistance.

Aimant sincèrement le pays de ses ancêtres, le Canadien suivit avec une fiévreuse impatience les sombres péripéties de la guerre de 70-71. Chacun de nos revers le faisait bondir de douleur et de colère, surtout devant les railleries des Anglais et des Américains. Nul doute que si, à cette époque, le clergé eût parlé, un certain nombre de Canadiens ne fût venu s'enrôler sous nos drapeaux. Mais le clergé ne parla pas, car la République n'avait pas ses sympathies ; et le Canada qui avait envoyé 350 zouaves à Pie IX, le Canada, n'eut pas un seul de ses enfants pour le représenter dans les rangs de la France, cela tandis que nous avions des Irlandais parmi nous !....

Hâtons-nous de le dire, si les Canadiens ne combattirent pas dans nos rangs, ils firent des vœux ardents pour le succès de notre cause, et, ce qui est plus sensible, nous envoyèrent de l'argent pour nos blessés.

Comme pays offrant des ressources à l'émigrant cultivateur, on peut placer le Canada à côté des États-Unis. De plus, ce qui n'est pas à dédaigner pour nos compa-

triores, on entend parler français sur tout le parcours de la vallée du Saint-Laurent, depuis Montréal jusqu'au bas du fleuve.

Les terres du Bas-Canada sont excellentes, peu sablonneuses, au contraire de celles des Etats-Unis, et produisent en abondance du blé, du maïs, de l'avoine, du sarrasin, du tabac, du chanvre, des pommes de terre et à peu de chose près tous les légumes des régions tempérées. Les champs, divisés par des clôtures de bois, ont de bons pâturages; mais l'hiver, le sol étant couvert de plusieurs pieds de neige durant de longs mois, on est obligé d'enfermer les animaux et de les nourrir au foin ou à la paille. Pendant cette saison les vaches ne donnent généralement pas de lait, et lorsque arrive le printemps elles sont d'une extrême maigreur, surtout celles qui ont été soumises au régime peu substantiel de la paille. On expédie beaucoup de vaches et de chevaux canadiens aux Etats-Unis, où ils sont assez recherchés. Le beurre du pays est bon, mais je lui ai vainement cherché l'appétissante saveur du beurre de nos contrées.

Le Bas-Canada n'est pas riche en fruits. A part quelques bonnes variétés de pommes, le reste ne vaut guère la peine d'être noté. Il y a bien du raisin, des prunes, des cerises, des groseilles de plusieurs sortes. Mais soit à cause d'un été trop court ou des brusques variations d'une température qui saute capricieusement du chaud au froid sans transition, ces fruits ne mûrissent jamais complètement et conservent toujours un goût désagréable et aciduleux; la température du Haut-Canada, qui est beaucoup moins froide et moins changeante, leur est bien plus propice.

Quant aux fruits sauvages, ils abondent. Les champs et les bois sont tapissés de fraisiers, de framboisiers, de mûriers et de petits arbustes qui produisent des bleuets, petites

baies d'un bleu noirâtre très-recherchés dans toute l'Amérique du Nord. Ces divers fruits, dont on fait des tartes et des confitures, sont tous excellents.

Les Canadiens, qui ne sont pas difficiles en fait de goût, mangent avec délice les fruits rouges du sorbier à grappes, qu'ils décorent pompeusement du nom de cerisier. Cette étrange friandise dont l'aigreur ferait danser toutes les chèvres du Thibet et de l'Yémen, ils en mangent sans cesse durant la saison et en offrent aux visiteurs. A cette époque les enfants des campagnards sont toujours barbouillés du jus noir qui en découle.

La véritable cerise ils l'appellent cerise de France.

Les fermiers un peu à l'aise possèdent généralement un certain nombre d'érables qui les fournit de sucre. Au printemps, vers le mois de mars ou d'avril, ils pratiquent de légères incisions dans le tronc de ces arbres afin d'en faire couler une eau faiblement sucrée qui circule dans le corps de l'érable à cette époque. Plus il a fait froid dans la nuit, plus l'eau coule au soleil levant. On se sert ensuite de l'évaporation pour la réduire jusqu'à l'état convenable pour être versée dans les moules. Ce sucre d'érable, agréable au goût, est uniformément brun ou jaunâtre.

Il faut en convenir, malgré la rigueur de l'hiver, le paysan canadien vit aussi bien, — si ce n'est mieux, — que le paysan français. Lorsque les impitoyables frimas ont revêtu la terre de sa parure d'hiver, un bon fermier canadien ne se refuse rien ; pendant que la désolation est au dehors, l'abondance règne dans sa maison.

Par exemple, chez ceux qui n'ont pu amasser de provisions, cet hiver hyperboréen ne doit pas rendre la vie très-gaie. Ceux-là ne se nourrissent exclusivement que de *pataques*, de soupe aux pois, de lard et se chauffent comme ils le peuvent. Mais le bois est assez abondant dans la contrée, quoique cependant il y ait des endroits où un

déboisement inintelligent oblige d'aller le chercher à huit ou dix lieues dans les montagnes.

Dans l'adversité ces gens s'aident mutuellement. Les voisins font la moisson de celui qui est malade et se rassemblent volontiers pour reconstruire une grange incendiée ou que le vent a jeté bas. Ils n'ont pas l'habitude de se faire prier pour rendre service à celui qui en a besoin.

Le paysan canadien vit généralement mieux que le paysan français et d'une façon plus indépendante, par le motif que celui-ci a presque toujours ses terres à louage, tandis qu'au Canada les cultivateurs sont pour ainsi dire tous propriétaires. La terre d'un paysan canadien mesure d'ordinaire trois arpents de large sur quarante arpents de long. Les cultivateurs jouissant d'un peu d'aisance possèdent jusqu'à deux ou trois de ces terres avec un nombre proportionné de bétail.

Le prix d'une terre varie de six à vingt-cinq ou trente mille francs, selon la qualité et la situation. Inutile de dire que le gouvernement donne aux émigrants des terrains incultes à un prix beaucoup plus réduit et avec de grandes facilités de paiement ; voulant attirer chez lui l'émigration, il est de son intérêt de faciliter aux arrivants les premiers débuts.

Confortablement bâties et ayant des appartements spacieux avec doubles portes et doubles fenêtres et toutes les précautions suggérées par la rigueur du froid, les maisons sont saines et chaudes, étant chauffées jour et nuit par d'énormes bûches que l'on jette dans un poêle colossal dont les tuyaux traversent les chambres de l'étage supérieur. La température qui règne dans ces logis permet de laisser jouer les enfants demi-nus sur le plancher, tandis qu'au dehors règne un froid à faire les délices de l'ours blanc des mers polaires.

Malgré la fertilité des terres du Bas-Canada, nous

croyons que la rigueur d'un hiver de sept mois sera toujours un grand obstacle à la colonisation du pays. Ce qui le prouve, du reste, c'est la prodigieuse émigration des Canadiens aux Etats-Unis. Nous ne conseillons donc pas à nos compatriotes d'aller chercher fortune au Canada, car il est probable qu'après un ou deux hivers passés sous ce ciel inclément, ils transporteraient leurs pénates ailleurs. L'hiver du Canada est très-agréable et très-doux pour ceux dont la cave et le grenier sont bourrés de provisions, qui ont des moyens en un mot, et qui, n'ayant pas à se préoccuper de l'avenir, passent leur temps à tracer des hiéroglyphes sur la glace avec leurs patins, glissent en traîneaux, font la causette près d'un bon feu, tandis que le vent et la neige font rage au dehors. Ceux-là, disons-nous, qui peuvent narguer le froid et les longues nuits d'hiver en s'invitant l'un l'autre à des repas homériques et en dansant jusqu'au jour la bruyante gigue anglaise, ceux-là ont de bonnes raisons pour ne pas craindre la mauvaise saison du Canada. En serait-il de même des familles arrivant de France, n'ayant pas grandes ressources, et obligées de faire le travail toujours si pénible de nouveaux défrichements ?

Nous ne comprenons guère la démarche du gouvernement canadien, qui cherche à attirer à grands frais des émigrants de France et de Belgique, tandis qu'il a à ses portes des milliers de ses nationaux que la misère a chassés de leurs foyers. Faites des avances à ces Canadiens, aidez-les, ils reviendront. Croyez-vous que les Belges et les Alsaciens seront plus persévérants et endureront plus patiemment vos six ou sept mois de neige que les Canadiens, qui sont nés dans le pays ?

Le climat du Canada est très-sain, il est vrai ; malheureusement, cela ne suffit pas pour y vivre.

Lorsqu'ils ne sont pas groupés en assez grand nombre

pour que de fréquents rapports entretiennent leur caractère national, les Canadiens émigrés ne tardent pas à disparaître dans l'élément anglo-saxon qui domine aux Etats-Unis. Dans l'intérieur de ce pays j'ai souvent rencontré des familles canadiennes dont les enfants ne connaissaient pas un mot de français.

Cela peut paraître singulier qu'il y ait des parents français qui négligent d'apprendre leur langue à leurs enfants en ayant toute facilité de le faire, tandis que les plus riches familles des deux continents payent des professeurs pour s'en faire enseigner les premières notions.

D'habitude ces Canadiens isolés ne savent ni lire ni écrire; ils ne connaissent l'Europe que de nom, et avec un sang-froid stupéfiant ils vous demandent si Paris est loin de la France et si vous connaissez le Saint-Père!

Chez les Canadiens émigrés le ridicule fait aussi des siennes. Ayant honte de leur nationalité, certains d'entre eux, aussitôt qu'ils sont en état de mâcher quelques mots d'anglais, ne veulent plus parler français à des compatriotes devant des Américains. Beaucoup aussi, afin de se faire passer pour Yankee de bonne souche, ont la manie de traduire leur noms en anglais, ce qui produit un effet baroque. L'un qui se nomme Lefèvre se fait appeler *Bean*; l'autre qui se nomme Boisvert se fait appeler *Green-Vood*; un troisième change son nom de Laframboise pour celui de *Raspberry*, et ainsi de suite.

Si ces Canadiens avaient une teinte d'histoire, s'ils savaient ce qu'ont fait leurs pères, s'ils connaissaient la place marquée dans les annales de l'humanité par les grandes gloires de la France, si féconde en grands hommes de tous genres et qui a tant versé de sang pour la doctrine de la liberté personnelle et par suite pour celle de l'émancipation des peuples, il est douteux qu'un sot amour-

propre leur fit cacher leur nationalité sous un défectueux vernis étranger.

Ce qui ne peut échapper à l'observateur, c'est l'immense empire du préjugé dans ce pays du Canada. Ayez tout l'esprit de Piron, toute la science de Voltaire et tout le génie de Victor Hugo, vous ne valez rien dans cette contrée si vous n'êtes prêtre ou si vous ne portez le titre de docteur, d'avocat ou de notaire, en un mot si vous n'occupez ce que l'on est convenu d'appeler une profession libérale ; ce qui explique pourquoi ces professions sont encombrées au point d'avoir dans chaque paroisse deux ou trois avocats et autant de médecins pour une population de huit ou neuf cents âmes.

Le cultivateur canadien est rarement gros capitaliste. Avec le luxe effréné qui règne dans le pays, véritable gouffre où viennent s'engloutir ses économies sous formes de chevaux de prix, de voitures élégantes, de riches harnais, de fourrures rares et de vêtements luxueux pour ses filles et garçons, toutes ses ressources y passent. En voyant trôner des habitants sur les coussins de leur voiture de gala, j'ai souvent entendu des Canadiens dire de leurs compatriotes qu'ils imitaient la tortue, qu'ils portaient leur maison avec eux.

Au Canada, plus encore qu'ailleurs, un homme n'est considéré que d'après son habillement et ses bijoux. L'or, faux ou vrai, y brille partout, la simplicité s'y fait chercher. On n'y voit pas, comme aux Etats-Unis ou en France, des hommes éminents et riches sortir simplement vêtus. Le moindre boutiquier n'oserait aller au village voisin dans le modeste costume qu'affectionnent beaucoup de nos célébrités : il faut de toute nécessité du lustre et des clinquants. Un pauvre avocat de village se croirait déshonoré s'il n'avait pas, en hiver, un bonnet de fourrure de 80 à 100 fr. à se mettre sur la tête pour aller à l'église le dimanche.

Les Canadiens conviennent eux-mêmes que leur goûts vaniteux forment le plus sérieux obstacle qu'ils aient à surmonter pour acquérir un peu d'aisance. Aux Etats-Unis, mieux encore qu'au Canada, filles et garçons d'origine canadienne qui travaillent aux factories dépensent tout leur gain en frais de toilette.

Bien des siècles se sont écoulés depuis le règne de Domitien, alors que Juvénal, le haut justicier des vices de son temps, flagellait de sa plume puissante les abus du luxe romain. A cette époque le luxe ne régnait qu'en un coin du monde. Aujourd'hui, hélas ! il envahit la terre entière.

« C'est pitié, dit le philosophe latin, qu'un homme sachant combien l'Atlas surpasse les autres montagnes de Libye, ne fasse aucune différence entre un coffre-fort aux larges flancs et la plus maigre sacoche ; même pour l'achat d'un poisson, ne convoite un surmulet quand la bourse ne contient qu'un goujon. »

Va-t'en voir s'ils viennent, Jean...

répondent les humains d'aujourd'hui. Et le paysan achète un huit-ressorts, la servante une toilette comme celle de madame, l'apprenti financier une maison de campagne style renaissance ; quitte l'un à vendre son champ pour payer sa voiture, l'autre à donner six mois de gage pour acquitter la note de sa toilette, et le dernier à ne rien payer du tout... ou à se faire sauter la cervelle quelques mois plus tard, devant l'écharpe tricolore du commissaire de police apparaissant à sa porte.

De notre temps ce refrain est de tous les jours.

A ce terrible ennemi des classes ouvrières, à ce termites rongeur des capitaux, grands ou petits, il n'y a pas d'obstacle. Au Canada, le clergé, si puissant dans le pays,

n'y peut rien non plus et pour cause. Lorsque l'exemple vient de haut, la foule suit, docile. Or, cet exemple pernicieux est donné par ceux-là mêmes qui devraient le combattre. Non-seulement puissant par l'influence, mais par la richesse, le clergé canadien ne se fait pas faute d'imiter, selon ses moyens, le faste et l'étalage affiché à Rome par les dignitaires de la cour pontificale. Au Canada, dans son presbytère, avec l'antique et productif revenu de la dime, chaque curé vit en *monsignor* romain.

Soyons juste; avec cet usage de payer la 26^e partie des produits de la terre au pasteur d'une paroisse, tous les prêtres ne font pas fortune. Il se trouve même dans cette institution un côté assez défectueux pour certains membres du clergé : c'est que dans les anciennes paroisses, riches et populeuses, les curés perçoivent annuellement de gros revenus, touchent, en moyenne, — lorsqu'ils n'ont pas plus, — une somme représentant les émoluments annuels accordés par l'Etat à un évêque en France. Cela tandis que dans les paroisses nouvelles, à peine habitées, peuplées de gens pauvres occupés aux durs travaux de défrichement, leurs collègues vivent piètrement, parfois misérablement, dénués de tout confort, ayant bien de la peine à arracher de quoi exister aux malheureux qui les entourent.

Alors, faisant de nécessité vertu, laissant aux curés plus favorisés du ciel les presbytères splendides, les fourrures de prix et les chevaux de luxe, notre pasteur peut vertement sermonner ses ouailles sur les dangers encourus par la bourse et les mœurs sur la pente glissante de l'amour du paraître. Mais là il prêchera dans le désert. Aussis sobre que saint Jean-Baptiste, leur vénéré patron, — qui au désert ne mangeait que du miel sauvage et des sauterelles, — une bonne partie de ces braves gens ne se soutient dans ses fatigants travaux qu'avec

des pommes de terre, de la galette et un peu de lard, en attendant que leur terre défrichée vienne leur procurer un ordinaire plus confortable.

Étant sur le chapitre des dîmes canadiennes, le fait suivant trouve naturellement ici sa place. Dans la paroisse de Saint-Césaire, éloignée de Montréal d'une douzaine de lieues, la femme d'un habitant, dont le mari n'avait sans doute pas eu à subir la dure épreuve imposée par Laban au fils d'Isaac, — qui dut garder les troupeaux de son beau-père pendant quatorze années afin d'obtenir la main de Rachel, — fut si bien favorisée du Très-Haut dans sa descendance, qu'elle eut une véritable famille patriarcale: sa maison s'enrichit de vingt-six enfants! A peine accouchée du dernier, son bon sens normand, qui abandonne rarement les Canadiens, lorsqu'il s'agit de leurs intérêts, lui suggéra aussitôt de faire porter le nouveau-né au curé de la paroisse. Celui-ci, homme d'esprit et vieillard affable, comprit et reçut le cadeau en riant. Habitué à prélever sur ses paroissiens la vingt-sixième partie des produits de la terre, le pasteur trouva assez naturel l'envoi du marmot, vingt-sixième de sa famille. Il l'adopta de bon cœur et le fit élever consciencieusement.

CHAPITRE VI

Expressions canadiennes. — Pot-pourri de linguistique. — A quelle nation appartient ce pavillon? — Une anecdote qui rappelle le bon vieux temps de Rabelais. — Un mot que n'adopteront pas nos puristes. — Le motif qui peut rendre le séjour du Canada peu agréable aux Français. — L'institut canadien et le prince Jérôme Napoléon. — Excommunication à propos de bouquins. — Où nous apprenons pour quel péché Dieu nous a infligé l'invasion allemande. — Que chacun défende sa cause. — Comparaison peu judicieuse — Abondance de prose sacrée et manque d'esprit de concorde. — Le pavé de l'ours. — Histoires de *chasse-galerie* et crédulité populaire. — Une atmosphère de miracles.

Le grand nombre d'expressions maritimes employées par les Canadiens indique clairement que les premiers colons qui sont venus au Canada devaient être marins pour la plupart ou habitants des côtes. Pour eux un vêtement de dessus est un *capot*; changer de direction, c'est *virer*; de l'autre côté, c'est *l'autre bord*; monter en voiture ou en bateau, c'est *embarquer*; une corde est une *amarre*; pleuvoir, c'est *mouiller*; s'apprêter, c'est *s'appareiller*; se trouver à un étage supérieur, c'est être *en l'air*; une fumée quelconque est de la *bouane*. Demandez votre chemin à un Canadien, et, suivant la méthode des marins, il vous indiquera toujours la route par les aires du vent. Il ne vous dira pas de prendre à droite ou à gauche, mais bien de *virer* au nord ou au sud.

La prononciation canadienne est dure et très-accentuée. Où nous disons Français, les Canadiens prononcent presque *Franca*; ainsi de suite pour tous les mots dont la terminaison est en *ai*. Chez les personnes qui ont reçu de l'é-

ducation et qui cherchent à corriger cet accent il diminue beaucoup sans toutefois se perdre entièrement, ce qui arrive du reste pour nos compatriotes du midi. Lorsqu'un Français fraîchement débarqué entend prêcher certains prêtres canadiens, l'illusion aidant, il pourrait se croire transporté sur le littoral de la Manche, dans une paroisse de la Basse-Normandie.

Ce qui surtout offre des difficultés aux Français dans le langage canadien, c'est la quantité de mots anglais qu'on y a mêlés, et dont maintenant les habitants des campagnes ne savent discerner l'origine. Ils ne connaissent la vapeur que sous le nom de *steam*, désignent les wagons par *car*, dont ils ont aussi fait *cage*, et se servent du mot américain *rail-road* en parlant du chemin de fer. Un homme habile est un homme *smart*; un couple de chevaux est un *time*; une voiture légère est un *buggie*; le caoutchouc est du *rubber*; aller aux élections c'est se rendre au *poll*; un colporteur est un *peddher*, un épicier un *grocer*, un spectacle, un *show*, etc.

L'habitude canadienne de ne désigner la femme que sous le nom de *créature* remet en mémoire au voyageur le dicton gouailleur qui prétend que les descendants de Vercingétorix ne sont pas des hommes, mais des Auvergnats. Apparemment qu'au Canada les hommes ne peuvent être classés parmi les créatures non plus, car ce titre est spécialement réservé au sexe faible. Quand un Canadien parle d'une réunion, il ne dit pas que les dames étaient nombreuses, mais bien qu'il s'y trouvait beaucoup de *créatures*.

Il dit aussi qu'il a *des argents*, qu'un objet est *légère* et non léger; il appelle le sommeil de la *dormitoire*; réfléchir, c'est *jongler*; pleurer, c'est *brailler*; ce qui fait que pour des oreilles françaises, au lieu d'être touchant c'est d'un comique tristement lugubre lorsqu'un père dit à son

enfant: Ne *braille* pas, Elzéar... en mourant ta mère est allée près du bon Dieu.

Que ce soit un homme ou une femme qui veuille se retirer étant en visite, on dit aussitôt à cette personne, par politesse ou avec le désir de la retenir: Fumez, fumez; vous avez bien le temps!

Cette façon d'inviter les dames à savourer les délices de la nicotiane en prenant une pipe a vraiment son charme comme mœurs locales. Pour l'honneur des Canadiennes disons toutefois que parmi elles on ne trouve guère que les vieilles femmes qui fument, et encore le nombre en diminue-t-il de jour en jour.

Chez le Canadien le mot *plusieurs* est appliqué indifféremment au grand nombre ou à quelques fractions seulement, ce qui est cause que l'on ne sait jamais trop à quoi s'en tenir lorsqu'il emploie cette expression.

— Y avait-il beaucoup de Canadiens le 24 juin à Montréal pour la Saint-Jean-Baptiste? demandai-je à un riverain du saint-Laurent qui revenait de la fête.

— Comme de raison... il y en avait plusieurs.

— Pouvez-vous évaluer le chiffre à peu près?

— Les papiers (les journaux) marquent 40,000 personnes.

On le voit, ce *plusieurs*, c'était 40,000 âmes!

Fait singulier: dans leurs fêtes, les Canadiens arborent partout le drapeau français; aux mâts de leurs navires ou aux sommets de leurs édifices flottent nos couleurs nationales, et les trois quarts des habitants du pays ignorent que ces couleurs sont françaises, que ce drapeau tricolore est l'emblème de la France. « Savez-vous à quelle nation appartient ce pavillon? » ai-je dit souvent. « Pardieu! c'est le nôtre! » me fut-il invariablement répondu.

Réponse naïve et sublime. Que n'est-il permis à Louis XV de l'entendre, lui qui perdit le Canada et qui laissa

tant de sang généreux couler inutilement sur cette terre?

On sait si le langage de nos pères était énergique et leurs expressions peu gazées. Rabelais et pas mal d'autres auteurs nous ont laissé de curieux souvenirs de ces temps. Aujourd'hui que nos mœurs sont plus policées et qu'une civilisation raffinée a fait disparaître de chez nous ce rude parler, on peut encore se faire une vivante image de ce qu'était sa liberté d'allure en écoutant chanter et converser les campagnards canadiens : il y a là vraiment de quoi faire plaisir à un partisan de l'école réaliste.

Jugez-en par l'anecdote suivante, dont me fit part un brave fermier des environs de la Rivière-du-Loup, en bas de Québec. Je laisse la parole au fermier :

« Un habitant se rendait au marché de Québec vendre son beurre. Arrivé à un endroit du chemin où se trouvait une croix de mission, il crut devoir bien faire en s'agenouillant et en priant Dieu de lui accorder la grâce d'une bonne vente. Puis, comme il était fatigué de la route, il s'étendit tout de son long sur l'herbe et s'endormit. Pendant son sommeil survint un voleur qui, avant d'enlever le panier de l'habitant et voulant l'étriller de la bonne façon, eut l'idée de grimper après la croix et de frotter la bouche du bon Dieu avec du beurre, ayant soin d'en laisser des morceaux bien apparents sur les lèvres. Grande fut la consternation du dormeur lorsqu'il s'aperçut que sa marchandise était disparue. Il allait s'arracher les cheveux et maudire tous les saints du paradis, quand soudain, levant la tête et regardant le Christ, il s'arrêta stupéfait :
« Moi qui prie le bon Dieu de me faire bien vendre mon
« beurre, et c'est lui qui le mange ! » Puis, s'adressant au Christ : « Tu ne peux pas dire que c'est *velimeux*, pas vrai ?
« t'en as encore la..... (1) pleine !... »

(1) Le fermier employait une expression que nous n'avons pas cru devoir reproduire.

Quelque invraisemblable que puisse paraître ce mot de appliqué au Christ, je puis certifier que mon conteur, honnête homme du reste, n'y trouva rien d'insolite, et le prononça d'une façon très-naturelle. Les campagnards canadiens parlent de leur *gueule* et de celle de leurs enfants sans trouver à cela rien d'étrange. Un jour, aux États-Unis, une bonne femme canadienne, devant qui je venais de faire une chute de voiture, me dit que si j'avais mal à la *gueule*, je pouvais aller voir le médecin canadien du village, qu'il me guérirait.

Inutile de dire que la société canadienne n'emploie pas ces expressions peu en honneur dans le monde élégant et poli. Dans les salons de Québec et de Montréal, on est tout aussi formaliste à cet égard que chez nous.

Le Bas-Canada étant un pays essentiellement agricole, la population agricole compose réellement le principal élément du pays et son nombre fait loi. Deux villes principales, Montréal et Québec, ainsi que quelques places secondaires comme Saint-Jean, Trois-Rivières, Sainte-Hyacinthe, Sorel, la Rivière du Loup, Kamouraska, voilà toutes les villes du Bas-Canada. En revanche, il y a environ 250 bourgs et villages.

Ajoutons que beaucoup d'habitants des petites villes nommées ci-dessus possèdent aussi des terres qu'ils afferment ou cultivent eux-mêmes, ce qui restreint encore le nombre de vrais citadins.

Le séjour du Canada serait assez agréable sans l'extrême crédulité des Canadiens pour tout ce qui touche au mystique et si leurs principes exclusifs en matière religieuse pouvaient disparaître ou du moins s'amoinrir. L'étranger a beau se tenir dans une grande réserve en paroles et en actions, il arrive toujours un moment où, dans un incessant contact avec ces gens, survient un incident qui froisse les caractères et parfois dégénère en un conflit violent et

haineux. Ne pas aller à l'église ; rester debout lorsque les habitants sortent de leur maison pour se jeter à genoux devant un prêtre porteur du saint viatique ; faire gras le vendredi ; recevoir chez soi des amis d'une orthodoxie douteuse ; être abonné à un journal d'une nuance non conservatrice ou bien être soupçonné d'affiliation à la franc-maçonnerie, suffit pour soulever des murmures et se voir l'objet de la médisance publique, dont l'œil curieux épie toutes vos actions dans le but de les commenter en les dénaturant.

Heureux alors l'étranger assez riche d'indulgence ou qui possède assez de sang-froid pour ne pas exposer sa dignité dans de stériles discussions, lorsque se font entendre ces inévitables et peu agréables paroles : « Nous allons à confesse, nous autres ; nous ne sommes pas des païens !... » Ou bien encore : « Les Français ! ça n'a pas d'âme ; ça ne croit à rien !... Ils veulent être plus savants que les autres ; l'orgueil les perd !... »

Ayant pour ainsi dire fait abnégation complète de leur volonté entre la puissante main du clergé depuis la colonisation du Canada, ces hommes simples se figurent que la pratique extérieure d'un culte tient lieu de tout et que, si l'on n'est pas *homme d'église* (suivant leur expression), on ne peut être honnête et croire à Dieu.

Les villes de Montréal et de Québec conviennent seules aux Français indépendants qui veulent se fixer au Canada ; la société y possède des idées plus larges, un esprit plus moderne, et l'intolérance religieuse ne peut s'y faire sentir ainsi que dans les campagnes. Néanmoins, l'aventure de l'Institut canadien prouve qu'il ne faut pas s'y croire en complète sécurité. Dans ce pays, les haines cléricales sont vivaces et constantes, elles atteignent loin et sans ménagement.

Pour donner une idée de ce que peut et veut le

clergé canadien, il suffit de raconter l'anecdote suivante :

A l'époque des jours les plus florissants du second empire, alors que celui qui plus tard devait s'appeler l'homme de Sedan était en quelque sorte l'arbitre de l'Europe, vint de France au Canada un voyageur, un membre de la famille impériale. Le prince Jérôme Napoléon, à qui son auguste cousin conseillait assez souvent de ces voyages salutaires, fut parfaitement reçu par les Canadiens de Montréal, qui trouvaient en lui un Français et aussi un héritier du grand nom qui avait rempli le monde de sa gloire, double titre à l'estime et aux chaudes sympathies des hommes intelligents de notre ancienne colonie.

Le clergé, lui, ne vint pas serrer la main au prince; la feuille de M. Veuillot, *l'Univers*, qui est très-célèbre au Canada, lui avait appris que cet homme était libre-penseur et ami de Sainte-Beuve, l'écrivain qui eut l'audace de manger avec Jérôme Napoléon un faisan truffé le jour du vendredi saint, et qui peu d'années après devait se faire enterrer civilement. Ses scrupules religieux lui épargnèrent donc d'aller saluer l'illustre visiteur, le proche parent du souverain qui entretenait une armée française à Rome pour soutenir le pape.

Jérôme Napoléon, tout Napoléon qu'il était, ne parut pas le moins du monde offensé de ce manque d'égards; si cet homme était très-loin d'avoir la valeur d'Annibal, il était aussi assez éloigné de faire un sot : on lui doit cette justice.

En quittant Montréal, le prince, reconnaissant du cordial accueil des Canadiens-Français et nourrissant peut-être une arrière-pensée qui devait le faire sourire, fit don à une Société littéraire, l'Institut canadien, d'objets d'art et d'une collection d'écrits philosophiques parmi lesquels Voltaire, d'Alembert et Rousseau tenaient une large place.

Ces livres, c'était la revanche de Jérôme Napoléon.

Bientôt l'évêque de Montréal fit signifier aux membres de l'Institut canadien qu'ils eussent à faire disparaître de leur bibliothèque les livres impies donnés par le cousin de l'empereur des Français; ajoutant que si l'on s'obstinait à conserver ces œuvres de perdition, il se verrait dans la nécessité d'user de rigueur envers les sociétaires.

Ceux-ci, froissés du ton hautain de monseigneur, répondirent qu'il n'y avait pas de mauvais livres chez eux; qu'en Europe on trouvait les œuvres de Voltaire et de Rousseau dans presque toutes les bibliothèques, sans que pour cela le clergé crût l'Eglise menacée; qu'après tout l'Institut canadien était un cercle littéraire où l'on était admis sans profession de foi religieuse; qu'il s'y trouvait des protestants et des catholiques, ce qui devait faire voir à Sa Grandeur qu'il ne lui était pas plus permis de s'immiscer dans le sein de cette Société pour faire de l'absolutisme en matière religieuse, qu'il ne le serait permis à un ministre protestant.

La toute-puissance et l'omnipotence du clergé catholique se voyant méconnues dans le pays pour la première fois, et la vengeance n'étant plus depuis longtemps le plaisir privilégié des dieux, les foudres de l'Eglise se déchaînèrent aussitôt: l'Institut canadien et ses membres furent solennellement excommuniés!

Aller dire *raca* à ses frères pour quelques bouquins, avouons que ce n'est guère charitable. Quelle diable d'idée aussi avait eue ce prince Napoléon d'aller faire un pareil cadeau!

Aujourd'hui, l'excommunication de l'évêque de Montréal pèse encore sur l'Institut canadien, dont les membres se sont divisés en deux classes. Les bons, ceux qui n'ont pas eu le temps d'être tout à fait gangrenés par les pernicieuses doctrines des auteurs du *Contrat social* et de l'*Encyclopédie*, font bande à part sous le nom d'Institut

canadien français, avec le patronage de monseigneur pour les garantir d'une rechute. Les autres, les endurcis et les sceptiques, continuent de s'éloigner du giron de l'Eglise en restant dans le sein maudit de l'Institut canadien. L'un d'eux, M. Louis Dessolles, qui occupe la place de greffier de la couronne et dont les connaissances en matière criminelle lui permettent de croire qu'il n'est pas un aussi grand coupable qu'on voudrait bien le dire, s'amuse de temps à autre à prendre sa bonne plume de Tolède et à rompre une lance avec ces messieurs de l'évêché; nul ne peut dire quand finira le tournoi.

Devant de pareils actes d'ostracisme contre les citoyens qui veulent s'affranchir de la tutelle cléricale, vivre et penser librement, étonnez-vous ensuite de trouver dans ce pays des hommes sérieux qui vous disent, — sans sourciller et avec la conviction la plus profonde, — que l'ineptie et les fautes du gouvernement de Napoléon III ne sont pour rien dans nos récents désastres; mais que les crimes de la Révolution, et surtout l'infâme conduite des Français envers le pape, qu'ils n'ont pas soutenu contre l'armée italienne au moment où eux-mêmes étaient écrasés contre les hordes allemandes, ont seuls allumé la colère de Dieu, qui nous a châtiés par le massacre, l'incendie, le vol; par le démembrement de notre patrie et par le paiement de cinq milliards de francs jetés en pâture au minotaure germanique; puis aussi les horreurs de la guerre civile: tout cela pour nous apprendre à défendre les domaines de son infailible représentant contre les empiétements sacrilèges d'un peuple qui veut reprendre sa place au rang des nations.

Cette singulière prétention des catholiques de faire un devoir aux Français de verser leur sang pour les intérêts de la cour pontificale m'a toujours paru assez grotesque, d'autant plus que nos soldats sont très-peu pénétrés de

l'utilité et de la sainteté d'une pareille mission. La France est fille aînée de l'Eglise, et le Christ aime les Francs, dit-on. Et sur ces belles paroles, Belges, Autrichiens, Espagnols, Irlandais, Canadiens, tout le clan catholique enfin délivre des lettres de marque aux fils de la vieille Gaule pour faire la course au bénéfice du Saint-Père, cédant à ces vaillants l'honneur de se faire égorger pour la défense de dogmes dont les trois quarts des soldats de notre armée ne croient pas un mot.

Quoi qu'il en soit et malgré les folles espérances d'astucieux sophistes et aussi, hélas ! de croyants honnêtes, espérons que notre France bien-aimée cessera de jouer le rôle de bouc émissaire des passions et des fautes d'une caste religieuse. La France, aux dépens de luttes terribles qui lui font perdre des flots de sang, voit s'élaborer dans son sein la plupart des problèmes sociaux qui intéressent le monde. C'est assez pour elle de cette place, honorable sans doute, mais assurément très-douloureuse, de sentinelle avancée de l'humanité, sans aller encore risquer sa dignité et sacrifier ses enfants pour sauvegarder les richesses et le prestige d'un grand Lama quelconque.

Dans ce Canada, il vous arrive tous les jours d'entendre de bonnes gens s'indigner et protester de tout cœur contre les troubles de diverses natures, dissensions civiles ou guerres étrangères qui agitent périodiquement la France. Ne tenant aucun compte de la situation exceptionnelle de notre pays vis-à-vis des puissances européennes, ne sachant pas ou ne voulant pas comprendre les aspirations de liberté d'un grand peuple qui, s'il a eu des jours de deuil et de larmes et a subi des éclipses de gloire, a aussi éclairé le monde avec l'immortel 89 et relevé l'humanité par la proclamation des droits de l'homme, ces naïfs nous considèrent comme l'antipode de la sagesse humaine. Ils n'ont pas d'expressions assez fortes pour flétrir nos folies,

et les vaniteux impeccables, ils vont même jusqu'à nous comparer leur Canada couvert de neige pendant près de sept mois de l'année et dont la population, essentiellement agricole, séquestrée pour ainsi dire du mouvement général de la vie publique par l'atonie de la nature, n'a qu'à battre son grain et à passer ensuite ses longues soirées le plus gaiement possible.

Il est vrai que les hommes sérieux qui font cet ingénieux rapprochement entre la France et leur pays omettent toujours une chose : c'est de dire que si le Canada ne compte que 4 millions d'habitants au lieu de 38 millions qu'a la France, et si ce petit nombre d'âmes est répandu sur un immense territoire qui n'est guère borné que par des déserts, tandis que la France possède une population compacte et est enclavée au milieu de puissantes nations jalouses et turbulentes, ce n'est pas ce qui empêche les paisibles Canadiens de s'assommer à coups de pierre dans les élections, ni les journaux et le clergé du pays de se chicaner d'une façon charmante. Messieurs du séminaire et messieurs de l'évêché de Montréal ne sont guère moins âpres en polémique que les républicains et les monarchistes français. Le *Nouveau-Monde* et la *Minerve*, quoique étant deux organes officieux du sacerdoce, se donnent journellement des répliques amères et des saluts peu courtois où l'on chercherait vainement l'esprit de concorde; ils se disent souvent, avec une verve peu chrétienne, de ces choses vertes que savent si bien trouver les dévots lorsqu'ils sont brouillés entre eux. On se chamaille pour la création d'une université, pour une délimitation de paroisse ou pour un texte de droit canon. Ces plaidoiries sont peu édifiantes pour les fidèles et assez ennuyeuses pour les abonnés, à qui on sert des colonnes entières d'une prose apocalyptique hérissée de mots étranges, latins ou autres, qu'ils ne comprennent généralement

pas et qui produit sur les profanes un effet plus ou moins soporifique. Ces discussions puériles rappellent en quelque sorte les niaises querelles des Molinistes et des Jansénistes, où chaque parti voulait avoir raison. Et l'on sait qu'en théologie les disputes sont aussi interminables qu'une querelle d'aveugle sur les couleurs, motif qui, sans doute, aura un tant soit peu contribué à faire décréter l'infailibilité par la cour romaine, afin de trancher sans appel les questions par trop embrouillées.

Non-seulement les Canadiens partagent notre vice national en ne pouvant s'accorder, mais ils poussent même la chaleur de la discussion, — et l'amour du siècle du grand roi, — jusqu'à employer dans leurs querelles publiques un style épicé ayant un vague parfum de la cour du duc de Beaufort, alors que sa popularité avait fait de cet habile frondeur un *roi des halles*.

Lorsque les sages du Canada seront portés à jeter des pierres dans le jardin du voisin, qu'ils imitent les journalistes de New-York, qu'ils regardent autour d'eux et réfléchissent. Nous sommes certains qu'après un faible examen ils seront plus modestes dans leurs appréciations et un peu moins pressés de porter un jugement rien moins que flatteur sur leurs amis de France.

Inclinons-nous cependant devant des hommes assez savants et assez heureux pour posséder le merveilleux dictame qui doit nous guérir de nos écarts et de nos folies. « Ah! ai-je entendu dire par d'ultra-conservateurs du pays, si vous aviez seulement le bonheur d'être gouverné par un roi de droit divin..... ou même par un bon catholique comme nous en possédons ici, la pauvre France aurait une bien plus belle part de sa place au soleil!... »

Pourquoi pas, en nous souhaitant le retour de la dîme et du droit d'aînesse, qui sont encore florissants au

Canada (1), ne pas y ajouter l'astrologie judiciaire, l'écartellement, les manoirs féodaux, les chercheurs de pierre philosophale et tout le cortège de belles choses de ce genre qui faisaient l'ornement des siècles passés ?

Ces souhaits d'amis, voulant nous gratifier d'institutions fossiles et d'un gouvernement riche à l'extrême en forces d'inerties, rappellent ni plus ni moins le pavé de l'ours du bon Lafontaine.

Avec le caractère madré de ses habitants, on ne peut nier, toutefois, que le Canada ne soit un véritable foyer de superstitions. Non-seulement le Canadien croit au pouvoir de ses prêtres pour arrêter le choléra avec des prières, étouffer un incendie en l'aspergeant d'eau bénite ou conjurer la grêle, les sauterelles, les vols nombreux d'oiseaux ravageurs et autres plaies qui s'attaquent aux récoltes, mais il ajoute foi pleine et entière aux histoires de revenants, de visions, aux combinaisons des cartes et aux prédictions des tireurs d'horoscopes. En visite, après quelques minutes d'entretien, les femmes demandent inévitablement à l'étranger s'il sait bien tirer les cartes. Maintes fois j'ai entendu des gens, surtout des vieillards, raconter des histoires de *chasse-galerie*. Ils avaient vu, assuraient-ils, passer dans les airs, au milieu de la nuit, un canot chargé de voyageurs. Et en regardant ce canot mystérieux, cette embarcation étrange, ils entendaient des chants lugubres, une sorte de psalmodie, puis le bruit cadencé des avirons.

(1) Dans les campagnes canadiennes, il est d'usage de laisser la totalité ou du moins la plus grosse partie des biens aux aînés. Le père fait cadeau d'un ménage ou de quelques centaines de francs à ses filles lorsqu'elles se marient; les enfants mâles sont un peu mieux partagés parce qu'ils aident aux travaux des champs; mais le fils aîné a toujours la part du lion... lorsqu'il n'a pas tout.

Un volume ne suffirait pas à décrire toutes les pratiques superstitieuses qui ont cours au Canada, pays qui semble avoir hérité des croyances bizarres de nos aïeux et de toute la collection de préjugés des peuples primitifs. On croirait vraiment, en parcourant les campagnes canadiennes, retomber en plein moyen âge ou même remonter au temps des aruspices et du culte des dieux d'Homère, car il n'est pas de maison où l'on n'entende parler d'augures, de sorts et de maléfices. Dans l'esprit de ces braves gens, le diable joue un rôle immense : on adore Dieu, mais on y craint Satan souverainement.

Un marchand, de qui on n'aurait jamais attendu une aussi sotte crédulité après les trois années qu'il avait passées dans l'une des principales maisons d'éducation du Canada, me raconta sérieusement que deux Français avaient fait le voyage de Québec à Paris, aller et retour, en une seule nuit. Et ce qui prouve bien que le démon les avait aidés à accomplir ce prodige, ajoutait cet homme, c'est que le lendemain les Français firent voir aux gens de Québec qu'ils avaient cueilli, la veille, des fleurs fraîches et parfumées qui n'existent pas ici.

Souvent j'entendis de pareils contes. Une autre fois, sur la frontière des Etats-Unis, c'est encore un Canadien, ami de Méphistophélès, qui fait *embarquer* cinq de ses voisins sur un tronc de sapin et qui, plus heureux que le chevalier de la Manche avec son cheval de bois, lance cette monture improvisée dans les airs, franchit les lignes américaines et va passer la veillée à 50 milles du point de départ avec ses compagnons. Malheureusement, en revenant au petit jour, l'un d'eux lâcha le nœud de sapin auquel il était cramponné et, d'une hauteur prodigieuse, tomba dans le lac Champlain, près de Burlington, d'où on le vit faire jaillir l'eau comme si c'eût été un rocher qui tombait du ciel dans la mer.

Nous conseillons au voyageur de ne pas trop rire lorsque sa bonne fortune lui procurera l'occasion d'entendre ces récits extraordinaires, de pareilles marques d'incrédulité n'étant généralement pas de nature à s'attirer l'estime des Canadiens. Un jour il m'arriva une aventure assez désagréable pour avoir eu la naïveté de tomber dans le péché de l'apôtre saint Thomas devant une compagnie assez nombreuse. Ces gens m'assuraient que les matériaux qui ont servi à la construction de l'église de Boucherville, non loin de Montréal, avaient été charriés là par le diable sous la forme d'un superbe cheval noir, auquel le curé défendit de donner à boire, se doutant bien, en saint homme qu'il était, que messire Satanas seul pouvait être si fort et avoir des yeux aussi étincelants. J'eus la faiblesse de nier la chose et de vouloir combattre d'aussi absurdes croyances. Mal m'en prit, car je soulevai une tempête de murmures, et après m'être vu décocher quelques épithètes au gros sel, on me traita finalement de protestant, ce qui est une véritable injure au Canada.

Et quel temps fut jamais plus fertile en miracles ?

Si l'on veut prendre leur oracle au sérieux et le consulter, il n'y a pas d'heure ou de démarche dans la journée qui n'indique son événement, innocent ou sérieux, gai ou triste. Si un coq vient chanter sur les marches d'une maison, c'est une visite pour les habitants. Rêver d'église indique qu'on n'est pas en état de grâce. Bercer un berceau vide porte malheur à l'enfant. Se faire couper les cheveux par sa femme, cela est aussi très-mauvais. Une poule qui imite le chant du coq annonce de la mortalité; on la tue aussitôt pour la faire taire. Faire marcher un enfant pendant la messe, au moment de l'évangile, porte bonheur à l'enfant et lui donne une grande

vigueur. Voir en rêve une personne morte, c'est sûrement l'âme du défunt qui réclame des prières pour sortir du purgatoire. Placer un fer à cheval sous l'oreiller ou dans la paille du lit d'un voyageur produit un sommeil agité et donne des songes. Un nouveau-né qui fait son apparition sur cette terre un vendredi est presque toujours marqué du sceau fatal. Un remède souverain contre le rhume de cerveau est de se mettre du suif dans les narines avant de se coucher et de tracer ensuite une croix sur chaque tempe et sur le nez, etc., etc.

Nous passons sur la croyance aux fantômes, aux sorciers, et sur la prétendue existence de coffres d'or cachés au sommet d'inaccessibles montagnes ou enfouis au pied d'un arbre, au milieu d'une redoutable forêt; trésors enterrés là par on ne sait qui, richesses que l'on n'a jamais vues et que pourtant nos crédules Canadiens assurent devoir exister. Pour toutes ces puérilités superstitieuses, nous croyons que le Canada ne peut guère être mis en parallèle qu'avec certaines parties de notre vieille Armorique et aussi avec l'Irlande, la verte Erin, à qui il n'est pas facile de contester la palme sur ce point.

La puissance des légendes de la mystérieuse terre biblique pâlit et s'efface peu à peu dans le lointain des siècles et devant la vive clarté jetée par le flambeau du génie moderne, qui découvre aux yeux de tous les sublimes harmonies de la nature et les éclatantes vérités qui pénètrent et confondent. Cependant, fait étrange, nous voyons des peuples attardés qui, se cramponnant aux choses du passé avec une aveugle ténacité, vivent encore, comme les Hébreux, dans une atmosphère de miracles !

Les dieux s'en vont ! Mais combien de temps encore pour amener l'humanité à ne croire qu'au Tout-Puissant, à se bien pénétrer de cette vérité qu'ici-bas, aussi bien

que dans l'immensité incalculable où se meuvent les mondes planétaires, rien n'arrive, rien n'existe en dehors de ses causes naturelles, et que le créateur ne procède pas par caprice, ainsi que le Jehovah de la Bible, sorte de Jupiter israélite qui déchaîne presque toujours ses foudres à tort et à travers, tuant, massacrant, brûlant, détruisant des nations entières, le plus souvent pour son édification propre et aussi pour le bonheur et la gloire du peuple hébreux, envers qui sa monstrueuse partialité n'est qu'un violent démenti donné à la sagesse divine.

Nous aussi nous crions : *Fiat lux !*

Ce qui, encore, avec toutes ces superstitions, n'est pas un mince motif d'étonnement pour l'étranger, c'est le sans- façon peu moral avec lequel on pratique l'usure dans le pays. Beaucoup s'enrichissent en prêtant aux campagnards de l'argent à un intérêt énorme (parfois 50 et même 100 pour 100), sans que ces ruineurs de familles voient le moindrement diminuer la considération dont les font jouir leurs richesses aux yeux de leurs concitoyens, et sans que leur conscience dévote paraisse seulement soupçonner l'indignité de cette spéculation éhontée sur la misère.

J'ai en ma possession une lettre écrite par un fermier canadien, un ami à qui je devais une petite somme pour l'acquisition d'un cheval, qui me dit qu'en raison de notre intimité il n'agira pas en juif, qu'il ne prendra pas dix, quinze ou vingt d'intérêt, « ce qui est le taux ordinaire du pays, » ajoute-t-il, mais qu'il se contentera du faible chiffre de 6 pour 100 sur la somme due.

Aux yeux des Canadiens l'usure est chose très-naturelle, et le métier d'usurier est tout aussi honorable que n'importe quelle autre industrie. Il y a véritablement chez ces gens une étrange bizarrerie entre cette âpreté au gain, ce désir immodéré de posséder, et la grande facilité avec

laquelle ils épuisent leurs ressources en frais de tous genres.

Nous n'ignorons pas que dans les rangs canadiens, chez certaine classe, il existe de la grandeur d'âme et aussi une délicatesse de sentiments incontestables. Mais pour le gros de la population, parmi les habitants des villes ou des campagnes, nous avons remarqué, à côté de mœurs honnêtes, de goûts laborieux et de qualités sérieuses, l'absence d'une vertu nécessaire aux grandes choses, et sans laquelle il ne peut exister de vrai citoyen : nous voulons parler de la générosité, ou plutôt de la noblesse du cœur, sens qui, chez le Canadien, paraît trop souvent sommeiller ou bien être chez lui à l'état latent.

Jamais nous n'avons vu un Canadien mettre le holà entre deux combattants, ou chercher à rétablir la concorde entre des esprits irrités, ni non plus prendre le parti du faible contre le fort. Sous prétexte que sa personne n'est pas engagée dans ces querelles, il regarde, immobile comme une borne kilométrique, ses pareils s'injurier et s'assommer, sans qu'un battement de cœur généreux le pousse à intervenir. Son plaisir est de voir *fesser* (frapper), pour aller ensuite raconter qu'il a vu une bataille où ça *vergeait* dur.

En ce qui concerne l'amour patriotique, par exemple, je puis affirmer que j'ai vu neuf Canadiens sur dix s'étonner de me voir quitter l'Amérique pour aller m'enrôler dans les francs-tireurs lors de la guerre d'invasion. Ils comprenaient parfaitement que je me fisse soldat pour de l'argent, ainsi que beaucoup d'entre eux qui s'enrôlèrent pour 1,000 dollars au service des Etats-Unis durant la révolte du Sud. Mais aller en guerre sans être payé, poussé par le seul sentiment patriotique, cela les stupéfiait.

Cependant, ces hommes aiment la France !

C'est parmi ces populations aux allures placides que

l'observateur peut juger de la différence existant entre les principes inculqués par l'éducation de l'honneur et de la conscience, et ceux obtenus par une éducation exclusivement religieuse, qui produit là, au point de vue moral, des résultats assez restreints. Avec ses idées mystiques et son caractère madré, le Canadien, prenant la chose au pied de la lettre, ne fait que juste ce qu'il faut pour ne pas se damner. Il marche hardiment dans la voie de l'indélicatesse, sans se soucier aucunement des devoirs du galant homme et de l'honnête citoyen, mais prenant seulement garde de tomber dans les grosses fautes signalées par l'Eglise. Ainsi agissent, chez nous, de rusés compères qui commettent quantité de méfaits en frôlant habilement le code, sans toutefois tomber sous les coups de la loi : le Canadien joue avec sa conscience comme ces hommes avec la justice.

Maintes fois j'ai vu des Canadiens, après avoir raconté en riant des faits peu honorables, me demander, en me voyant étonné de cette sorte d'ignorant cynisme, s'ils avaient péché.

— La belle question ! votre conscience ne vous le dit-elle pas ?

— Ça peut bien être ; mais jamais nous n'avons entendu parler notre curé de ça.....

Un soir, dans une famille riche et considérée, je vis plusieurs jeunes gens, porteurs de scapulaires et de médailles bénites, raconter avec une gaieté folle une histoire de violation de sépulture, délit si sévèrement puni en France. A trois ou quatre ils avaient pioché la terre, brisé le cercueil et enlevé de son suaire le cadavre d'une vieille femme inhumé la veille, cadavre qu'ils destinaient au scalpel d'un des leurs, étudiant en médecine. En riant ils dépeignaient le singulier spectacle que présentait la vieille aux pâles rayons de la lune avec sa figure blafarde et son

bonnet de soie noire, puis sa raideur cadavérique en la faisant entrer dans le sac qu'ils avaient apporté pour envelopper cette dépouille.

Ces jeunes hommes considéraient ce sacrilège comme une simple plaisanterie. Il est certain qu'après cette profanation de la mort ils avaient la conscience bien moins chargée que s'ils eussent manqué la prière des quarante heures ou négligé de faire leurs pâques.

Quel est l'étranger qui, en séjournant quelque temps dans ce pays, n'a pas entendu — toujours en riant et sans craindre le blâme — des Canadiens raconter en nombreuse société les tours joués par leurs parents ou par eux-mêmes aux Américains. A l'époque de la guerre ils se présentaient à un bureau de recrutement yankee, touchaient la somme promise, puis, fuyant dans un autre Etat, se présentaient de nouveau aux recruteurs afin de recevoir une nouvelle liasse de dollars, manœuvre qu'ils accomplissaient autant que faire se pouvait.

Et tout le monde trouve cette conduite très-naturelle. Les Américains sont si fripons, vous dit-on, qu'il est tout simple de les *trigauder* quand on en trouve l'occasion.

N'est-il pas étrange aussi le vœu de cette mère à qui je faisais des compliments sur la force et la santé d'un bel enfant de trois ans, qui soudain me rendit immobile par ces paroles d'une naïveté incroyable :

— Hélas ! monsieur, je ne sais pas si le bon Dieu exaucera ma prière, mais je le prie tous les jours de me prendre ce bébé-là. S'il pouvait mourir je serais bien heureuse..... J'ai onze enfants, c'est trop *badrant* !...

Cette mère, confiant au premier venu le désir qu'elle a de voir mourir son enfant, mais qu'il faut que ce soit Dieu qui le lui prenne, n'est-ce pas là un riche spécimen de la déviation inconsciente du devoir et des étroites bornes données au développement de l'esprit humain chez cer-

taine classe par la seule instruction puisée dans le catéchisme ?

En faisant exception pour l'exaltation religieuse, qui est très-prononcée chez ce peuple, les divers sentiments qui parmi nous tiennent une si large place dans l'existence, et qui parfois vont aux extrêmes, paraissent agir chez lui très-modérément. Les cas de suicide, par exemple, sont excessivement rares dans la contrée, et les grands dévouements aussi. Les passions du cœur, sous toutes les faces, y sont peu tendues. On y paraît aimer à une température réglée, quoique les jeunes gens commencent à « aller voir les filles » dès l'âge de quinze ou seize ans. Les violents chagrins et les grands désespoirs d'amour y sont inconnus : il semble que dans ce pays on aime par convenance et par habitude.

Toute personne qui a vécu parmi les Canadiens, surtout parmi ceux qui habitent les Etats-Unis, en conviendra ; souvent il arrive d'entendre les femmes dire crûment devant leur mari qu'elles ont pris un homme « pour les faire vivre, » et rien de plus.

Le mari, façonné à cet ordre de choses, trouve cette conduite des plus simples et ne répond rien à ces paroles, qui chez nous seraient grosses d'orage.

Le frottement des Anglais et des Américains a imprimé à l'esprit canadien une nuance bien tranchée de positivisme : en lui l'amour du bien-être l'emporte sur le besoin d'affection.

CHAPITRE VII

Le motif qui pousse l'auteur à écrire ces lignes. — Tarif sacré. — Une idée du révérend Talmage. — Ce que répètent les échos du sanctuaire. — Nos libres-penseurs. — D'entêtés Brahmanes. — Un aveugle peu complaisant. — Une autre mythologie. — Dieu chez les peuples de l'antiquité. — Ce que peuvent produire les couleuvres bibliques. — Religion de la science et de la nature. — Lapidons le père Cheniky ! — Anglais et Canadiens. — Un prince sans façon. — Fierté mal placée. — Pourré et la potence. — Comment le *corbeau* et le *renard* du père Lafontaine engendrèrent une tempête. — Bravoure des Canadiens. — Lois utiles aux émigrants.

De notre temps, chacun ayant le droit et même un peu le devoir de dire ce qu'il pense, dans l'intérêt de tous, je ne crois pas sortir de mon rôle de voyageur en écrivant les lignes suivantes, inspirées par les contrastes et les incidents semés le long de ma route. Le spectacle de l'ignorance, du fanatisme, des abus causés par une aveugle superstition, n'est-il pas bien fait pour amener à discuter le problème de l'enseignement religieux, dont l'exigence du siècle réclame si impérieusement la solution ?

Allez donc vous taire devant un prêtre canadien qui paralyse la volonté d'un citoyen en le menaçant de le priver des sacrements s'il vote pour un candidat libéral ! Restez donc impassible en présence d'hommes qui défendent et glorifient les funèbres bûchers de l'Inquisition, et qui, dans un dîner, — ainsi que cela eut lieu à Terrebone, — portent un toast à la conscription militaire : *seule bonne chose qui soit sortie de la Révolution*

française ! Dominez-vous donc en entendant un paysan des bords du Saint-Laurent vous dire qu'un évêque a le pouvoir de métamorphoser en loup-garou une personne qui n'est pas allé à confesse depuis sept ans !

Ajoutez à cela l'immense comédie religieuse qui se joue aux Etats-Unis. Là le prêtre, catholique ou protestant, achète une église et l'exploite à son compte : c'est sa boutique, son fonds, son magasin. Les malheureux Irlandais s'y ruinent pour la magnificence du culte et surtout pour l'entretien de leur curé, qu'ils font toujours vivre dans une demi-opulence avec sa famille. Qui veut être servi doit payer, dit-on. Et, en effet, les fidèles ayant un serviteur de Dieu payent en conséquence. Outre la quête du dimanche et la location des bancs, dont le plus bas prix est fixé à 12 dollars chaque par année (environ 60 francs), le sacrement de mariage est taxé de 10 à 15 dollars, celui de baptême 5 dollars. Pour un enterrement, un simple *libera* chanté dans l'église vaut 10 dollars, sans préjudice du prix de la fosse, que le prêtre vend parfois très-cher lorsque le cimetière lui appartient. Dans certaines localités j'ai aussi entendu des gens pauvres se plaindre de la dureté de leur pasteur, qui exigeait que chacun lui apportât un dollar en allant à confesse, afin de le payer de sa peine.

D'autres, dans leur église, donnent des repas, font des lectures payantes ou bien offrent même aux fidèles un spectacle quelconque moyennant finance. En 1872, à Brooklyn, le révérend Talmage attira dans son temple une grande foule en faisant annoncer par les journaux qu'il marierait, à un jour désigné, deux jeunes gens vêtus selon la mode du temps de Washington. Pour cette cérémonie, les bancs de l'église Talmage étaient taxés au prix des places de théâtre.

Fortune de vendeur du temple, que celle amassée par

le clergé cosmopolite des Etats-Unis ! Ah ! quelle terrible besogne aurait Jésus s'il lui fallait reprendre son redoutable fouet et chasser les profanateurs de la maison de son père ! Mais Dieu ne se montre pas ; on n'attend plus de Messie ; et l'austère puritanisme continue de mettre à profit le saint jour du dimanche pour battre monnaie, lui qui a forgé des lois draconiennes sur l'observation de ce temps sacré.

Regardez encore l'Amérique, vous y verrez, produites par les controverses bibliques, un nombre étonnant de sectes religieuses. Il y a là depuis le shaker qui croit de son devoir de ne pas se marier, jusqu'au mormon des grands lacs qui possède quinze femmes à lui seul ! Et ces sociétés aux multiples croyances se développent de plus en plus. Nulle part une cordiale entente sur les vieilles questions théologiques ; chacun tire de nouvelles substances de la Bible et se pétrit un Dieu à sa façon.

Ces abus et ces écarts n'empêchent pas, personne ne l'ignore, les lévites de toutes nuances d'unir leurs voix dans un concert de malédictions contre la libre-pensée et ses disciples. Au Canada particulièrement, les échos du sanctuaire ne cessent de répéter de violentes et haineuses paroles dirigées contre la philosophie moderne. Les églises de ce pays retentissent journellement de l'impiété de la France et des terribles châtiments que les crimes des Français révolutionnaires amoncellent sur leur tête.

Chaque fois qu'il m'est arrivé d'entendre fulminer les prêtres contre nos institutions, nos poètes, nos philosophes et nos écrivains, j'ai senti ma conscience se révolter contre cet indigne calcul, qui consiste à représenter sous des traits noirs et hideux tout homme qui n'affiche pas les pratiques extérieures d'un culte. Ainsi, me disai-je, d'après l'habile tactique de ce prédicateur, tout libre-penseur est athée, il n'y a pas d'intermédiaire ; le déiste est aussi

matérialiste que l'Allemand Buckner, et en France une bonne partie de la population ne s'acquittant pas des devoirs prescrits par l'Eglise, n'étant catholique que de nom, nous sommes une nation de matérialistes, un peuple d'athées, des polissons ne croyant ni à Dieu ni au diable et prêts à commettre toutes les turpitudes imaginables (1).

Etrange erreur ! Que ceux qui vous voient, ministres du Seigneur, confondre si habilement le libre-penseur déiste avec l'athée matérialiste, que les gens crédules qui vous écoutent fassent si facilement d'un honnête homme un monstre et un scélérat, parce que la science, l'étude et le bon sens lui ont fait adopter d'autres croyances que celles que vous enseignez ; que ces gens regardent autour d'eux ; qu'ils examinent et comptent chez nous les hommes qui se sont fait un nom dans les lettres, les sciences et les arts. Sont-ce des criminels ? Eh bien, à partir de Victor Hugo, Thiers, Michelet, Louis Figuier, Flammarion, Dumas, About, Renan, Arago, et ainsi de suite jusqu'au dernier, tous sont libres-penseurs, quatre-vingt dix-neuf sur cent au moins. Et tout en étant libres-penseurs, ces hommes croient à Dieu tout autant que vous, si ce n'est plus. Car l'homme ne peut impunément examiner les merveilles de

(1) Avec cette monomanie cléricale de dépenser son éloquence à signaler l'irrégion des Français, et les crimes qui en sont la suite, les journaux américains, — qui ne sont pas prodiges de compliments envers nous, — ont remarqué cependant que la population française des Etats-Unis (qui n'est pas précisément la quintessence de sa race), toutes proportions gardées, est une de celles chez qui les délits sont le moins fréquents et qui a le moins affaire aux tribunaux.

Mise en parallèle avec les dévots Irlandais, qui avant de rendre service à quelqu'un lui demandent s'il est catholique... et dont les rangs, toujours en tenant compte du nombre, fournissent néanmoins la plus riche pépinière de coquins et les plus redoutés vauriens du pays, cette note a son prix, elle se passe de commentaires.

la grande nature. regarder la fécondité géante de l'animalcule, ou jeter les yeux sur l'immensité incalculable où gravitent des mondes et où s'élaborent dans un silence sacré de nouvelles formations, sans se sentir écrasé par le redoutable inconnu et sans courber la tête sous la main de la force créatrice : Dieu !

Oui, Messieurs, il est si peu matérialiste, le peuple que vous appelez impie et révolutionnaire, que l'espoir d'une vie meilleure et l'idée de l'âme indestructible et immortelle entretiennent constamment chez lui le saint culte des morts. Regardez nos cimetières. Vous y trouverez à toute heure de la journée des visiteurs, vous y verrez toujours une main pieuse occupée à placer des fleurs sur la tombe d'un être regretté ; tandis que dans des pays très-religieux, notamment au Canada, les lieux funèbres restent tristement déserts, les fleurs du souvenir ne parent pas la terre du tombeau, qu'un égoïste oublie laisse disparaître sous la ronce des champs. Là, lorsque vous avez vécu, il semble que parents et amis ne pensent plus à vous, que vous n'êtes jamais sorti de la nuit du néant pour prendre place parmi la grande famille humaine.

Pourquoi, entêtés brahmanes, vouloir despotiquement nous imposer vos dogmes décrépits et usés ? Pourquoi ne cesser de maudire les humains qui, voyant enfin la lumière, préfèrent cette lumière aux ténèbres de la nuit ?

Vous ne pouvez traiter ceci de mensonge ni même d'exagération. De par le monde il n'y a pas un philosophe, un génie, un homme marquant, que vous n'ayez reçu en intrus, dont vous n'ayez blâmé les doctrines ou mis les écrits et la réputation à l'index ! Chez nous, à commencer par Rabelais, Montaigne, Molière, Pascal, Montesquieu et Lafontaine, jusqu'à Voltaire, Rousseau, D'Alembert, Marmontel, Bernardin de Saint-Pierre, Volney, Courier, Lamennais, Guizot, Lamartine, Thiers, Hugo, Balzac, Sainte-

Beuve, Sand et Dumas, toutes nos célébrités enfin, tous nos penseurs, tous nos écrivains dignes de ce titre, votre congrégation de l'index les a notés ainsi que le système du savant Galilée : dangereux pour la foi !...

Que désirez-vous donc ? L'étouffement de la pensée par l'application des odieux principes du *Syllabus* ? Dieu ne saurait le permettre !

Je me rappelle que dans une soirée chez le docteur Craig, membre du parlement canadien, il m'arriva de faire remarquer à quelques jeunes gens, la plupart étudiants en médecine, que la science était loin d'être d'accord avec la Genèse sur l'époque de la création du globe et sur les différentes phases de sa formation. Le lendemain, une personne obligeante rapporta cette conversation au curé de la paroisse, qui aussitôt me signala comme un homme dangereux, que la morale chrétienne commandait d'éviter.

Ils savent que ceci est une incontestable vérité, et tous feignent de l'ignorer. La Genèse dit que le monde existe depuis six mille ans seulement, et les découvertes modernes prouvent que la terre seule compte plus de cent mille siècles d'existence. Le même livre enseigne que les astres, le soleil, la lune et les étoiles ont été créés uniquement pour l'embellissement de notre globe, et voilà que l'astronomie, en commençant par Galilée, Copernic et Campanella, vient mettre à néant le système biblique en découvrant que la terre n'est qu'un point dans l'espace, une sorte de grain de sable perdu dans l'océan des mondes qui gravitent dans l'infini, et qu'elle ne remplit, parmi les corps célestes, qu'un rôle très-infime. Notre globe se substitue au complaisant soleil de Josué, qui reste immobile tandis que nous tournons. Les saintes Ecritures nous ont enseigné que notre planète a été faite avant les astres, et que ces derniers n'ont été créés que le quatrième jour, à l'unique fin d'éclairer cette terre et de mesurer les sai-

sons. Et voici le télescope qui, aujourd'hui, nous laisse voir dans les régions vertigineuses de l'infini des milliards de soleils, dont la lumière de quelques-uns, — tellement ils sont éloignés — en parcourant soixante-dix-sept mille lieues par seconde, qui est la vitesse de notre soleil planétaire, mettrait des siècles et jusqu'à des cinquante et cent mille années pour arriver jusqu'à nous ; ce qui est, par conséquent, bien antérieur à l'époque précisée par l'Écriture pour la formation de la terre (la Bible dit le monde !).

En un mot, la science détruit complètement l'échafaudage des vieux dogmes, fait crouler un système reconnu vicieux et littéralement impossible pour la société actuelle. Et l'on crie à l'impiété et au sacrilège ! Les détenteurs de ces dogmes surannés et menteurs, ne pouvant réchauffer les cendres refroidies des bûchers de Cecco d'Ascoli et de Jordano Bruno, livrés aux flammes, l'un à Florence en 1227, l'autre à Rome, le 17 février 1600, pour avoir proclamé la rotation de la terre et la fixité du soleil, vérités contraires aux Écritures ; ces lévites endurcis, disons-nous, ne pouvant plus torturer sept fois Campanella et infliger la honte de l'abjuration à l'illustre Galilée, menacé d'être brûlé vif s'il ne confessait que la vérité était l'erreur et l'erreur la vérité, persécutent encore aujourd'hui, du haut de la chaire, ceux de leurs frères qui ont secoué le joug traditionnel pour embrasser les idées nouvelles.

Que les membres du clergé nous prouvent qu'ils ont raison, et nous nous convertirons à leurs doctrines. Jusqu'ici leurs exigences sont toutes aussi absurdes et illogiques que d'aller demander à un aveugle, à qui une savante opération vient de rendre la vue, d'avoir l'obligeance, pour l'intérêt d'autrui, de renoncer à la lumière qu'il vient d'entrevoir en refermant complaisamment les yeux. Il est certain que les aveugles décidés à accomplir

ce charitable sacrifice seraient très-rares ; inutile de demander pourquoi. Ainsi des partisans de la libre-pensée.

L'Église ne s'est pas contentée de mettre en prison le zélé jésuite Fabri pour avoir dit que, « le mouvement de la terre une fois démontré, l'Église devra interpréter dans un sens figuré les passages de l'Écriture qui sont contraires à ce principe. » Elle persiste encore de nos jours, malgré la sape incessante pratiquée dans les fondements de ses vieux dogmes par la géologie et l'astronomie, à mettre entre les mains de nos enfants l'*histoire* du péché originel ; la construction de la tour de Babel ; la chute des murs de Jéricho au son de la trompette ; la femme de Loth changée en bloc de sel ; l'arche de Noé renfermant un couple de tous les animaux de la terre au moment du déluge ; Josué arrêtant le soleil ; Samson tuant mille Philistins avec une mâchoire d'âne. Et une foule de puérilités auxquelles pas un homme sérieux ne croit aujourd'hui, et que pourtant l'on s'obstine à nous imposer par l'enseignement des écoles, cela malgré le *fiat lux* moderne !

Ainsi que j'ai pu m'en convaincre, la croyance en ces fables mythologiques, appliquée à la moralisation des masses, n'empêche pas l'Irlandais d'assommer un homme comme un Caraïbe, et le Mexicain de planter son couteau entre les épaules de son semblable, sans plus de souci que s'il pelait une orange.

De nos jours, l'enseignement de l'Apocalypse est aussi absurde et aussi stupéfiant que le serait celui du *Ramajana*, l'Iliade des Indous : l'un vaut l'autre.

Autrefois, lorsque les Pharaons d'Égypte consacraient leurs loisirs et les forces vives de leurs peuples à édifier de gigantesques travaux ; à construire d'immenses pyramides comme celle de Cléops ; d'imposants et magnifiques temples comme celui de Karnack ; d'indestructibles

et étranges colosses de granit comme les statues de Memnon et le Sphinx, mutilés par les soldats de Cambyse ; au temps où les empereurs de Chine faisaient bâtir la fameuse grande muraille ; à l'époque florissante de la ville que fonda Romulus, alors que les maîtres du monde garnissaient le Capitole des dieux de toutes les nations et savouraient férocelement leur gloire éphémère en livrant les vaincus aux jeux barbares du cirque ; alors, disons-nous, les détenteurs d'un dogme quelconque avaient toute latitude pour développer leurs principes et les implanter dans l'esprit du peuple. Les hommes de cet âge, plus vulnérables du côté de la superstition et de l'ignorance que ceux d'aujourd'hui et obéissant à ce besoin naturel de croire en la divinité, — qui fait que l'on retrouve chez les tribus les plus sauvages l'idée de Dieu, — se laissaient endoctriner assez facilement, et brûlaient avec joie ou avec terreur de l'encens sur l'autel de leurs dieux, selon que ces dieux étaient terribles ou miséricordieux aux mortels.

C'est ainsi que nous voyons le culte d'Isis, de Jupiter, de Mitra, de Wishnou, de Brama, de Teutatès, d'Irmisul, d'Anubis, d'Odin et d'une foule d'autres divinités naître et se répandre parmi les nations de l'antiquité. Les peuples scandinaves, condamnés à vivre dans une région sauvage et couverte de frimas, ont leur Olympe aussi bien que les habitants de la Grèce poétique et fortunée. Rome la superbe n'est pas la seule à consulter les entrailles des victimes et à demander aux maîtres du ciel de bénir ses aigles : sous les imposantes et sombres forêts qui couvrent la Gaule, les druides sévères font tomber sous la serpe d'or le gui consacré en chantant un hymne à Teutatès, tandis que les plaines de Karnac, au milieu des landes bretonnes et non loin de la mystérieuse île de Sayne, le sang humain fume sur la pierre des dolmen pour implorer du dieu terrible l'indépendance de la patrie, menacée

par les légions des césars. Du fond de la Germanie, les Francs, les Goths et autres barbares ont aussi leurs prêtres et croient à une vie future.

Depuis, des siècles ont passé. Nous sommes loin, très-loin de cette époque, où en fait de données géographiques et terrestres, on ne connaissait guère que l'Europe, l'Asie et une partie de l'Afrique ; ce qui pourtant était considéré comme composant tout l'univers, recouvert par une voûte bleue, où par delà les nuages, s'étendait l'empirée païen, que les chrétiens s'approprièrent pour y placer leur Paradis. Les peuples, dénués des lumières scientifiques que nous avons le bonheur de posséder, n'avaient que l'unique ressource de leur esprit et de leur bon sens pour discuter le vrai ou le faux, le juste ou l'arbitraire des religions qu'on leur enseignait. Mais en cela, en proie à l'irréductible instinct de la divinité et livrés à l'astuce sacerdotale, ils ne pouvaient que courber la tête et croire, quelque grossier et despotique que fût le dogme qui leur était imposé par la loi ou légué par la tradition.

Aujourd'hui, l'époque des légendes est bien passée. Guttemberg avec l'imprimerie, Galilée avec l'astronomie ont aux trois quarts démoli ce que des génies de raison et nos récentes découvertes achèvent de battre en brèche et de reléguer dans les archives du passé. Cependant, telle est la puissance de l'habitude et la force de la tradition, que beaucoup, dans notre société, tout en étant les premiers à ne considérer la Bible que comme un livre de grand et beau style, s'unissent aveuglément au clergé pour faire laisser ce livre entre les mains des écoliers, prétendant que si l'on cessait de nourrir l'esprit du peuple de cette manne intellectuelle de l'Ancien et du Nouveau-Testament, ce serait jeter des ferments de démoralisation et d'athéisme dans le sein de la génération ; grand mal qui ensuite gangrènerait la nation entière.

Au point où nous ont amenés les glorieuses études et les heureux travaux de tant d'hommes illustres, en approchant de la fin du xix^e siècle, de nos jours, enfin, où la désagrégation du vieil édifice biblique et romain se fait sentir partout où l'on raisonne, c'est précisément dans ce prétendu remède aux maux de la société que gît le mal. C'est justement de cette éducation religieuse surannée que découle le virus du doute, qui bientôt fait crier le jeune homme qu'il ne croit pas plus à Dieu qu'à Satan, et qui des excentricités de la Bible le fait passer aux décourageantes théories de Buckner et autres chefs de l'école matérialiste.

Devant le *Syllabus*, qui confisque à son profit nos libertés politiques et civiles ; en examinant l'histoire universelle, comment continuer à croire à la divinité de cette religion et à ses miracles, qui paraissent avoir été copiés en partie sur les contes de la mythologie païenne ? Après cet examen, l'écolier émancipé peut rester fervent déiste. Mais combien de fois, furieux et blessé d'avoir avalé les couleuvres bibliques, il dépasse le but et devient matérialiste et athée forcené !

On ne doit pas se le dissimuler, trop souvent ce sont les mensonges du dogme impuissant et usé qui attirent sur les lèvres de l'ouvrier le mot méprisant de *calotin* lorsqu'un prêtre passe. Combien de haines féroces vouées au clergé, d'autels souillés, d'églises détruites, de tableaux et de statues religieuses brisées et lacérées dans un moment de tourmente sociale, uniquement pour satisfaire la soif de revanche de ceux à qui on on a trop voulu faire croire et que par cela même on a amenés à ne rien croire du tout ! Il n'est pas nécessaire de remonter bien haut dans notre histoire pour y trouver des hommes qui, voyant à découvert et sans ses voiles factices les mystères d'une religion, n'ont plus aucune confiance en la divinité et

sont disposés à traiter ses prêtres comme des imposteurs. Un dieu dont on rit n'est plus à craindre.

Loin d'affaiblir le sentiment religieux, il nous semble à nous, que si l'on enseignait dans les écoles la religion de la science et de la nature, Dieu ne ferait qu'y gagner en grandeur et en majesté, et les hommes en moralité. Pour l'humanité qui raisonne, la connaissance de l'univers, l'harmonie des choses de la nature, la probabilité des terres planétaires habitées et l'étude des lois immuables qui régissent les mondes incalculables semés dans l'espace comme une poussière d'argent, prouvent plutôt Dieu et font beaucoup voir à l'homme sa petitesse que toutes les fables réunies de l'Ancien et du Nouveau-Testament ; beau mirage qui un jour s'évanouit pour faire place à l'amère déception et au sombre doute.

Viennent ces réformes, et nous ne serons plus témoins d'actes de fanatisme comme ceux accomplis dernièrement au Mexique, où un prêtre catholique fit assassiner par ses paroissiens en délire un missionnaire protestant, M. Stephens, des États-Unis, et où l'on vit aussi, fait incroyable, une mère et son fils brûlés en 1874 pour crime de sorcellerie!!!.

N'ai-je pas vu, au Canada, le peuple huer et poursuivre à coups de pierres le père Cheniky, ancien prêtre catholique converti au protestantisme et fondateur de la Société de tempérance dans le pays ! On eût volontiers assommé cet homme pour l'unique motif d'avoir quitté sa soutane pour entrer dans l'Église réformée. Et je suis convaincu que la plupart de ceux qui lui jetaient des pierres et l'insultaient pensaient ne faire que leur devoir.

Nous le répétons, — avec des esprits éminents dont notre faible voix n'est que l'écho, — l'âge est venu pour les naïves et fabuleuses cosmogonies de faire place à la religion de la science et de la nature, seule capable, par

ses bases sérieuses, de rehausser le moral de l'humanité et de lutter avec avantage contre le décourageant matérialisme.

L'athéisme et le fanatisme sont les deux pôles d'un univers de confusion et d'horreur, disait Voltaire, la zone de la nature est entre ces deux pôles.

Je ne puis mieux finir cette digression philosophique qu'en citant quelques lignes du *Lendemain de la mort*, de Louis Figuier, l'un des savants écrivains populaires de notre époque :

« Un des meilleurs moyens de perfectionner et d'ennoblir notre âme, de l'élever au-dessus des conditions terrestres, de la rapprocher des hautes sphères, c'est la science. Étudiez, travaillez à connaître la nature, à comprendre les phénomènes et les milieux qui vous environnent, à vous expliquer l'univers dont vous faites partie, et votre âme s'agrandira. C'est vraiment un triste spectacle que celui de la honteuse ignorance dans laquelle vit l'humanité presque tout entière. La population de notre globe est de treize cent millions d'individus ; sur ce nombre, on pourrait à peine en citer dix millions qui aient étudié les sciences et dont l'esprit soit vraiment cultivé. Tout le reste est livré à une passivité intellectuelle qui le rapproche des animaux. La terre n'est qu'un vaste champ d'ignorance. Sous le rapport du savoir, presque tous les hommes meurent tels qu'ils sont nés ; ils n'ont pas ajouté une seule idée, une connaissance à celles que leurs parents, ignorants eux-mêmes, leur ont inculquées dans leurs jeunes années.

« Pourtant, grâce aux travaux et aux veilles de quelques hommes d'élite, les connaissances que nous possédons aujourd'hui sont immenses ; nous avons fait des pas de géant dans l'étude de la nature et de ses lois. »

Après ces paroles, malheureusement trop vraies, que

l'on me permette encore quelques mots sur le Canada, très-peu connu en Europe et sur lequel on possède généralement des idées assez erronées.

Les Anglais, si richement doués au point de vue des qualités colonisatrices, s'entendent à merveille à rendre florissantes leurs conquêtes et à en tirer matériellement tout le parti possible. Ils excellent en cela beaucoup mieux qu'en l'art de se faire aimer des peuples, qu'ils gouvernent assez libéralement il est vrai, mais à qui malheureusement leur fierté native les rend généralement insupportables. Au Canada, le premier rustre venu distinguera aussitôt, par ses allures, la société canadienne d'avec la société anglaise. Autant l'une est affable, bienveillante et d'un abord facile, autant l'autre tâche de prouver par sa morgue froide et dédaigneuse qu'elle est de la race conquérante. En Angleterre, les nobles lords descendants des vainqueurs d'Hasting n'en n'usent pas plus superbement avec leurs vassaux anglo-saxons. Au Canada, ce n'est pas la haine de race ni le souvenir de sanglants combats qui a le plus contribué à tenir éloignés pendant plus d'un siècle les Canadiens des habits rouges, mais bien l'insolent dédain de ces maîtres heureux.

Et cependant, combien de cadavres qui dorment du grand sommeil dans les plaines d'Abraham et sous le sombre feuillage des antiques forêts canadiennes pourraient venir rendre témoignage contre ce mépris des vaincus ! Les ombres glorieuses de Wolf et de Montcalm, deux généraux ennemis morts sous les murs de Québec, pourraient en dire quelque chose.

Si les insulaires, présomptueux de leurs connaissances en matières générales, sciences ou arts, n'ont recours au dédain que pour froisser le caractère canadien et lui faire sentir l'infériorité forcée où l'a plongée la conquête, en isolant cette colonie des grandes lois de progrès qui

régissent la France, les Anglais ne se montrent pas généreux. Aussi bien que n'importe quel peuple, les vaincus du Canada ne sont pas faits pour rester stationnaires. Avec leur nature énergique, leur indomptable ténacité et leur courage proverbial, les Canadiens, qui ont le don de se reproduire si aisément, lorsque d'autres nations pleurent sur le chiffre peu progressif de leur population, sont appelés à jouer un rôle important en Amérique. Que l'intelligence dont ce peuple est largement doté et qui ne demande qu'à être cultivé délaisse les mailles de l'obscur ignorance pour s'élever dans une sphère plus en rapport avec son tempérament naturel; qu'il sorte de l'état un peu rudimentaire où il est en partie plongé, quoique cependant il ait fait de notables progrès depuis quelques années, et nous ne doutons, — s'il n'est pas absorbé par la race anglo-saxonne, — qu'il ne fournisse, lui aussi, sa littérature distinguée et son cénacle de grands hommes, dont le Nouveau-Monde et la France pourront s'enorgueillir. Une fois le vieil homme dépouillé, l'ignorance et les sottises superstitieuses jetées aux orties, les Anglais n'auront plus de motifs pour rire d'eux.

Un de leurs gouverneurs a osé dire aux Canadiens qu'ils étaient une race inférieure! C'est à eux de prouver le contraire. Aujourd'hui il ne faut pas des siècles pour métamorphoser un peuple que la force des événements a seul empêché de suivre la voie commune.

Au printemps de 1870, le hasard me plaça sur le chemin d'un des fils de la reine d'Angleterre, le prince Arthur, qui était malencontreusement venu visiter le Canada au moment où les Fenians irlandais des États-Unis se préparaient à l'envahir. Je constate avec plaisir que ce prince, au contraire de ses compagnons, fut d'une affabilité et d'une courtoisie qui ne me parurent pas être d'emprunt. Logé ainsi que moi dans une auberge de la petite ville de

Saint-Jean, auberge qu'il occupait avec d'autres officiers, car il avait lui-même un grade dans l'armée (on sait comment s'aplanissent facilement les obstacles de la carrière militaire pour les noms princiers)... je l'entendis, en bon français, commander sa soupe à la maîtresse du logis, grosse Canadienne qui n'avait pas du tout l'air intimidé de faire manger son potage et son bœuf à une altesse royale. J'eus l'occasion de remarquer que le prince allait et venait dans l'auberge et dans la rue, en parlant un peu à tout le monde avec une simplicité exempte d'affectation ; tandis que ses camarades, les officiers, peut-être des méchants hobereaux, ne parlaient à personne, et, l'air dédaigneux, se tenaient raides comme des perches à houblon.

Suivant l'usage en pareil cas, à Québec, on avait donné, en l'honneur du fils de Sa très-gracieuse Majesté la reine Victoria, un bal brillant où l'élite de la ville assista. On raconte que, dans cette soirée, le prince Arthur s'adressa en français à une belle miss, pour un motif quelconque. L'Anglaise, froissée dans son excessif amour-propre de ce que le prince se fût trompé sur sa nationalité, s'émancipa assez pour répondre un peu lestement à Son Altesse qu'elle n'était pas Canadienne et n'avait nulle envie de l'être. Celui-ci, en homme bien élevé et qui avait déjà eu le plaisir de danser avec des Canadiennes très-aimables et très-jolies, et dont il se trouvait à ce bal d'assez beaux échantillons, se sentit assez piqué par ce sot orgueil pour venger le beau sexe canadien de cette insulte, en prenant la liberté de faire en quelques mots une semonce à la belle miss, qui, paraît-il, quitta aussitôt la salle pour cacher son dépit.

Parler français aux Anglais du Canada, c'est un sûr moyen de se faire tourner le dos. Il est vrai que pour un fils de la reine on peut bien faire une exception. Lui qui

n'ignore pas que l'on parle notre langue dans toutes les cours de l'Europe, il dut certainement faire ses réflexions sur l'orgueil déplacé de ses compatriotes d'outre-mer, dont le diapason n'était pas si élevé, on se le rappelle, lorsqu'en Crimée nos troupiers partageaient leurs rations avec leurs soldats, et que ces mêmes troupiers français sauvaient les régiments anglais du grand massacre d'Inkerman...

Aussi, par représailles, les Canadiens aiment-ils à raconter, en riant aux larmes, l'histoire populaire de Poutré, qui lors de la révolte de 1837, eut d'étranges aventures avec les Anglais. Après s'être héroïquement battu avec une poignée de patriotes à peine armés contre des forces considérables, il fut pris et allait être pendu au même gibet que plusieurs de ses amis, quand l'idée lui vint de faire le fou et de tromper ainsi la justice anglaise. Il faut entendre raconter par les braves gens des campagnes toutes les ruses, tous les tours, toutes les idées bizarres et grotesques conçues par le cerveau de Poutré et mises aussitôt à exécution, durant cette captivité de près d'une année. Au bout de ce temps, voyant que la corde destinée à le pendre pourrait bien pourrir en attendant la guérison de son étrange folie, les Anglais se décidèrent à le mettre en liberté. Mais le rusé Canadien poussa la force jusqu'au bout en refusant cette délivrance. Il se révoltait, frappait d'estoc et de taille et ne voulait pas gagner la porte. Enfin, après avoir été inutilement examiné par les médecins de Sa Majesté britannique, on se débarrassa de cet enragé *lunatic* en le jetant dehors.

Une fois dans les rues de Montréal, Poutré fut subitement guéri et fit la nique à la potence et aux habits rouges.

Les Canadiens, qui déclarent parler le pur français du XVII^e siècle, sont très-susceptibles sous le rapport de leur

langue et n'entendent pas facilement badinage à ce sujet. Un journal français de New-York publia, il y a quelque temps, une des fables de Lafontaine : le *Corbeau et le renard*, traduite en vieux patois normand ; « idiome qui tend à s'effacer de jour en jour sauf au Canada, » ajoutait le dit journal. Cette simple allusion dite sans arrière-pensée, — nous le croyons, — produisit dans la société canadienne l'effet d'une torpille. Les journaux de Montréal prirent feu aussitôt et entamèrent une violente polémique contre les écrivains français, qui, assuraient-ils, ne parlaient du Canada que pour le tourner en ridicule.

Pareille explosion de susceptibilités froissées ne me surprit guère, moi qui avais assez souvent entendu soutenir par des membres du clergé canadien qu'à Montréal et Québec on parlait un meilleur français qu'en France, la langue du grand siècle de Louis XIV s'étant conservée dans le pays pure de tout alliage.

Sans la moindre intention d'offenser les Canadiens, prêter leur accent à Bossuet, Corneille, Molière, Racine ou Boileau, cela est assez contestable. Et quant à prétendre s'exprimer mieux dans notre langue que nous-mêmes, cela ressemble fort, il nous semble, à être plus royaliste que le roi, ou mieux encore à vouloir faire donner des leçons aux professeurs de la Sorbonne par un paysan bas-breton ou un Esquimau de la côte du Labrador.

Imitant l'exemple du *Courrier des États-Unis*, qui n'apaisa cette tempête de récriminations qu'en faisant spirituellement amende honorable ou plutôt en assurant les offensés qu'il y avait eu méprise de leur part sur cette allusion de linguistique, nous pouvons dire à nos amis canadiens qu'une page de critique tombée de la plume d'un voyageur ne doit pas être matière à froisser outre mesure leur susceptibilité nationale. On voyage pour observer et par suite pour décrire à ceux qui ne voyagent

pas ce que l'on a vu et ressenti au dehors. Les étrangers, eux, ne se gênent pas pour publier leurs impressions sur la France, que ces impressions soient bonnes ou mauvaises pour nous. Le public canadien ferait donc fausse route en mettant sur le compte du parti pris ou de l'antipathie les remarques impartiales d'un écrivain, qui, à l'occasion, sait parfaitement rendre justice aux qualités des habitants de notre ancienne colonie, à ceux que leur attachement à la France nous fait toujours considérer comme d'estimables amis, comme des compatriotes que le brutal droit de conquête tient seul séparés de la mère-patrie.

Pour en finir avec les Canadiens, ces normands-gascons d'Amérique, disons que lors de la conquête du pays par les Anglais ils soutinrent de véritables combats de géants, et qu'en 1812, quand éclata la guerre avec les États-Unis, 350 Canadiens, commandés par le colonel de Sallaberg, luttèrent victorieusement contre une armée américaine de 8,000 hommes, dans la forêt de Chateauguay !

Depuis que l'Angleterre a pris la sage mesure d'ériger en confédération ses colonies de l'Amérique du Nord, en vue d'événements probables, le Canada fait ses lois à sa guise et se gouverne comme il l'entend. Jusqu'à la mort de Sir Georges Cartier, créé baronnet par la reine Victoria en récompense de ses services, le parti conservateur canadien avait presque toujours eu le dessus dans le pays. Mais cette année la fortune et l'opinion ont varié. Les élections ont donné gain de cause au parti libéral, et ce sont les rouges, comme on les appelle, qui sont parvenus au pouvoir,

Que les législateurs canadiens travaillent à faire disparaître l'institution peu équitable de la dîme, qui ne pèse que sur le cultivateur, et qu'ils battent en brèche les pratiques superstitieuses dont la vue fait dire aux écrivains

d'Amérique et d'Europe que le Canada est une France féodale, le paradis d'une minorité privilégiée, et ces législateurs auront bien mérité de l'histoire et de leurs concitoyens.

ÉPILOGUE.

Près de livrer ces lignes à l'impression, j'ai appris par la voie des journaux qu'une grande partie des Français émigrés au Canada dans ces derniers temps s'étaient réunis dans les salles de l'Institut canadien de Montréal, afin d'exposer leurs griefs et de protester publiquement contre les promesses mensongères dont on les a leurrés pour les attirer dans ce pays.

Ayant eu l'occasion de me rendre à Montréal, j'ai pu m'assurer que les réclamations de nos compatriotes sont sérieusement fondées. En France les agents d'émigration du gouvernement canadien ont fait miroiter à leurs yeux le séduisant mirage de concessions de terre quasi gratuites, de journées de travail variant de sept à quinze francs, leur assurant de l'occupation dans les différentes industries et promettant, outre la protection du gouvernement, le bienveillant concours de la population.

Au rebours de ce programme, j'ai trouvé quantité d'ouvriers possédant d'excellents états, obligés de faire les portefaix sur le port en déchargeant les navires, afin de ne pas mourir de faim. Personne ne s'est mis en peine de leur procurer l'occupation promise : on leur a dit de chercher.... Et, comme dans la contrée les Canadiens eux-mêmes ne peuvent vivre, puisqu'ils fuient en masse aux États-Unis, ces émigrants ont vu s'évanouir leurs beaux rêves, et apparaître soudain la perspective d'une misère effroyable, dans un pays où l'hiver dure sept mois, pendant lesquels règne un froid mortel.

•

Trompés et désillusionnés, presque tous ceux qui possédaient encore quelque argent se sont hâtés de repasser l'Océan, emportant chez eux un triste souvenir de la bonne foi des meneurs de l'entreprise, et aussi une singulière impression du caractère canadien, qui fait sonner bien haut son amour pour la France, mais en qui le respect de traditions erronées fait voir en tout Français un mécréant... parce qu'il n'est pas imbu d'idées moyen âge.

Ceux des Français qui ont épuisé leurs ressources pour venir au Canada y sont restés forcément. C'est pourquoi ils ont protesté en corps, afin qu'on leur facilite les moyens de rapatriement et pour que d'autres malheureux ne viennent pas augmenter leur nombre.

En incessant contact avec les Canadiens depuis cinq ans, j'avais toujours jugé, en étudiant leur caractère, que l'émigration française ne pourrait que bien difficilement sympathiser et vivre en bon accord avec eux, et les derniers événements m'ont donné raison. Le Canadien aime la France, mais de loin. Il y a une telle dissemblance d'idées, de mœurs et de coutumes entre eux et nous, on rencontre tant d'éléments contraires entre les deux peuples, qu'il n'est pas étonnant que tout en étant de même souche ils ne puissent vivre en famille. D'un côté, le joug clérical, la superstition à l'excès, l'amour du vieux, bon ou mauvais, et un grand art de dissimulation. De l'autre, l'amour de la liberté individuelle avant tout, une franchise accentuée, l'esprit railleur et aventureux, aussi une sorte de scepticisme qui porte à mépriser parfois ce que d'autres adorent.

Avec ces deux pôles opposés, on comprend mieux pourquoi les Canadiens aiment la France — nos gloires valent quelque chose, n'est-il pas vrai? — et ne prisent que très-médiocrement les Français, lesquels croient peu aux miracles et à l'infailibilité des papes.

Le clergé canadien, disons-le, est pour beaucoup dans le mauvais accueil fait à nos compatriotes. Craignant avec raison la force d'extension des idées françaises, ce qui minerait et détruirait bientôt son pouvoir abusif dans la contrée, il a habilement répandu le bruit parmi les populations crédules que ces gens qui n'allaient pas à la messe et n'approchaient jamais des sacrements étaient des révolutionnaires impies et féroces, pareils à ceux qui ont assassiné l'archevêque de Paris, des communards venus au Canada à seule fin d'échapper à la vindicte des lois. Il ne fallait pas fréquenter ces hommes de perdition, sous peine de gangréner son âme, etc., etc.

Ces insinuations malignes et déloyales ont porté leurs fruits. Beaucoup qui étaient disposés à occuper des Français leur ont fermé leur porte dans la crainte de la contagion pernicieuse ; et un industriel de Montréal a même osé faire mettre dans les journaux qu'il avait besoin d'ouvriers, mais qu'aucun Français de France n'avait besoin de se présenter.

Aller faire de pareilles villenies à des hommes parce qu'ils ne vont pas à confesse !... Les Canadiens croyaient-ils donc trouver parmi nos travailleurs un peuple de congréganistes et de sacristains ?

Il est vrai qu'un Français, un Gascon aux croyances peu orthodoxes, a parcouru les campagnes canadiennes en vendant aux crédules habitants de l'eau du fleuve Saint-Laurent pour de l'eau de Lourdes.... Mais est-ce bien là un motif pour métamorphoser en communards et en assassins tous ces pauvres diables qui ne demandent qu'à gagner leur pain?...

Au Canada, tout ce qui parle français est Français. Que ce soit un Italien, un Belge, un Suisse ou un Allemand écorchant notre langue qui fasse un mauvais coup, c'est un Français !

Avec ce système, quel dossier nous devons avoir dans le pays !

En réponse à certains journaux canadiens, qui après la protestation des Français émigrés leur ont amèrement reproché de s'être attaqué au clergé en termes irrévérencieux, lui qui, assuraient-ils, n'a jamais molesté ni attenté à la liberté d'aucun Français, je raconterai cette aventure personnelle :

Après la terrible guerre qui désola France, vers la fin du mois de juillet 1871, j'étais revenu en Amérique par le Canada, avec l'intention d'y faire un court séjour chez des amis résidant au village de Saint-Antoine, sur les bords de la rivière Chambly.

J'avais apporté quelques exemplaires de mon ouvrage : *Vandales et Vautours, ou l'invasion*. Ayant l'attrait du fruit nouveau, ces volumes furent aussitôt achetés par les Canadiens des environs.

M. Dupuis, curé de la paroisse, vieillard d'apparence paisible avec qui j'étais en assez bons termes avant mon départ pour l'armée, ne tarda pas à apprendre que j'avais vendu à ses paroissiens des livres dont le texte n'était pas précisément conforme aux prescriptions du *Syllabus*.

Rencontrant un fermier possesseur des *Vandales et Vautours*, il l'arrêta.

— Tu as acheté un livre au Français, toi ?

— Oui, monsieur le curé.

— Combien l'as-tu payé ?

— Un écu.

— Tiens, voici trois trente sous ; apporte-moi ton livre au presbytère.

Gagnant trente sous sur le prix d'achat, l'habitant ne se fit pas prier et se hâta de livrer ce qu'on lui demandait.

Le dimanche suivant, du haut de la chaire, un orage

terrible éclata sur ma tête. Avec des mouvements d'indignation qui rappelaient les éclairs du Sinaï, je fus traité de faux prophète, d'esprit diabolique, de propagateur d'hérésies. Le révérend s'étonna grandement de ce que les premières familles de la paroisse osassent me recevoir chez elle, moi un agent démoralisateur et un génie mal-faisant. Il fallait me chasser comme un pestiféré ! Et, ajouta-t-il, je vais demander à Mgr l'évêque la permission de refuser l'absolution à tous ceux qui recevront cet homme chez eux.

Pendant cette péroration peu charitable, les regards de tous les fidèles convergeaient vers le banc des Marchessault, l'honnête et estimable famille dont j'habitais le toit.

Dans toute autre paroisse, après un pareil exorde, je n'aurais eu qu'à plier bagage et transporter mes pénates sous un ciel plus clément, sous peine de me voir fermer les portes comme à un homme taré. Mais à Saint-Antoine je possédais l'estime d'honorables familles, et aussi grâce à l'énergie et à l'intelligence des époux Marchessault, qui ne voulurent pas abdiquer leur libre arbitre entre les mains d'un vieillard capricieux et despotique, je fus laissé en paix.

N'est-il pas vrai que de pareilles tentatives de persécution à propos d'un livre dans lequel on ne s'incline pas devant le pouvoir temporel des papes et la monarchie de droit divin donnent la juste mesure de ce que pouvaient ces messieurs lorsqu'ils avaient entre les mains la suprême puissance ?

Il me revient souvent en mémoire l'aventure de ce Français qui, un large panier au bras, vint un jour offrir quelques objets de menue mercerie au curé d'une paroisse du district de Rimouski, chez lequel j'étais en visite afin d'obtenir la salle d'école pour y donner de mes séances de physique amusante :

— Vous aussi, vous êtes Français ? fit le prêtre au colporteur sur le ton hautain avec lequel il me parlait depuis quelques minutes.

— Pourquoi pas, monsieur le curé ?

— Savez-vous que les Français jouissent d'une très-mauvaise réputation dans ce pays ?

— Vous êtes le vingtième prêtre en qui je trouve l'écho de cet agréable refrain, répliqua le colporteur avec une certaine impatience dans la voix.

— De quelle partie de la France êtes-vous ?

— De Lyon, monsieur le curé, si cela peut vous être agréable.

Le prêtre eut un mouvement de physionomie et répondit :

— J'aurais mieux aimé que vous fussiez Breton....

A ces mots, le colporteur reprit son panier qui était posé à terre, releva la tête, regarda fixement le curé qui ne s'était pas arrêté de fumer en lui parlant, et avec ce sans-gêne et cet accent qui n'appartiennent qu'au peuple :

— Farceur de curé, va, qui prétend représenter le fils du charpentier de Nazareth avec des besicles en or sur le nez, un cigare de la Havane à la bouche et une voix de planteur qui parle à ses nègres, et qui vient vous dire qu'il voudrait que tous les Français soient Bretons !.... Eh bien, soyez satisfait, monsieur le curé, je le suis Breton... Comme dit la chanson :

Je suis natif du Finistère.
A Quimper j'ai reçu le jour.

Je n'ai fait de Lyon mon pays qu'afin de voir ce que vous alliez dire, sachant que vous n'aimiez pas les ouvriers des grandes villes. Seulement, vous n'êtes pas plus avancé, car aujourd'hui on ne trouve guère en Bretagne de chouans décidés à user de la torche et du poignard et

du fusil pour soutenir le roi et l'autel!... On commence même à trouver, Dieu merci, pas mal de républicains dans le pays du blé noir, du bignou et de l'ignorance classique.

Et, saluant d'un air goguenard le prêtre interdit, il s'éloigna en continuant assez haut pour être entendu :

— Farceur de curé, qui n'aime pas les Français parce qu'ils ne sont pas assez bonasses pour lui faire des rentes sur la dime, et qu'ils ne veulent pas croire que les contes de la *mère l'Oie* sont arrivés.... Il est vrai, ces gens-là appellent ça le mépris des choses saintes..... Ah ! si les Canadiens savaient ce que nous savons!....

Quant à moi, tout en gardant le silence, je riais sous cape de la leçon : quelques minutes auparavant, le curé fashionable et intéressé avait refusé de me prêter la salle d'école, donnant pour motif qu'avec ma représentation j'allais enlever l'argent de la paroisse (textuel).

LOIS UTILES AUX ÉMIGRANTS.

J'ai cru bien terminer ce livre en y insérant le texte des lois américaines de *Homestead* et de *Pre-emption*, peu connues des émigrants et qui peuvent leur être d'une grande utilité. Elle traitent toutes deux des droits de propriété conférés aux citoyens américains qui veulent obtenir une concession de terres du gouvernement. Les intéressés en feront leur profit.

LOI DE *Homestead*.

« Chaque chef de famille, ou chaque veuve, ou tout homme âgé d'au moins 21 ans, citoyen des États-Unis ou qui a fait serment de le devenir, peut obtenir, après avoir payé au bureau des terres du gouvernement des droits d'enregistrement s'élevant à la somme de 16 dollars, 160 acres de terre en dehors des limites d'un chemin de fer ou 80 acres dans ses limites (on entend par limite d'un chemin de fer une largeur de dix mille pieds de chaque côté de la voie).

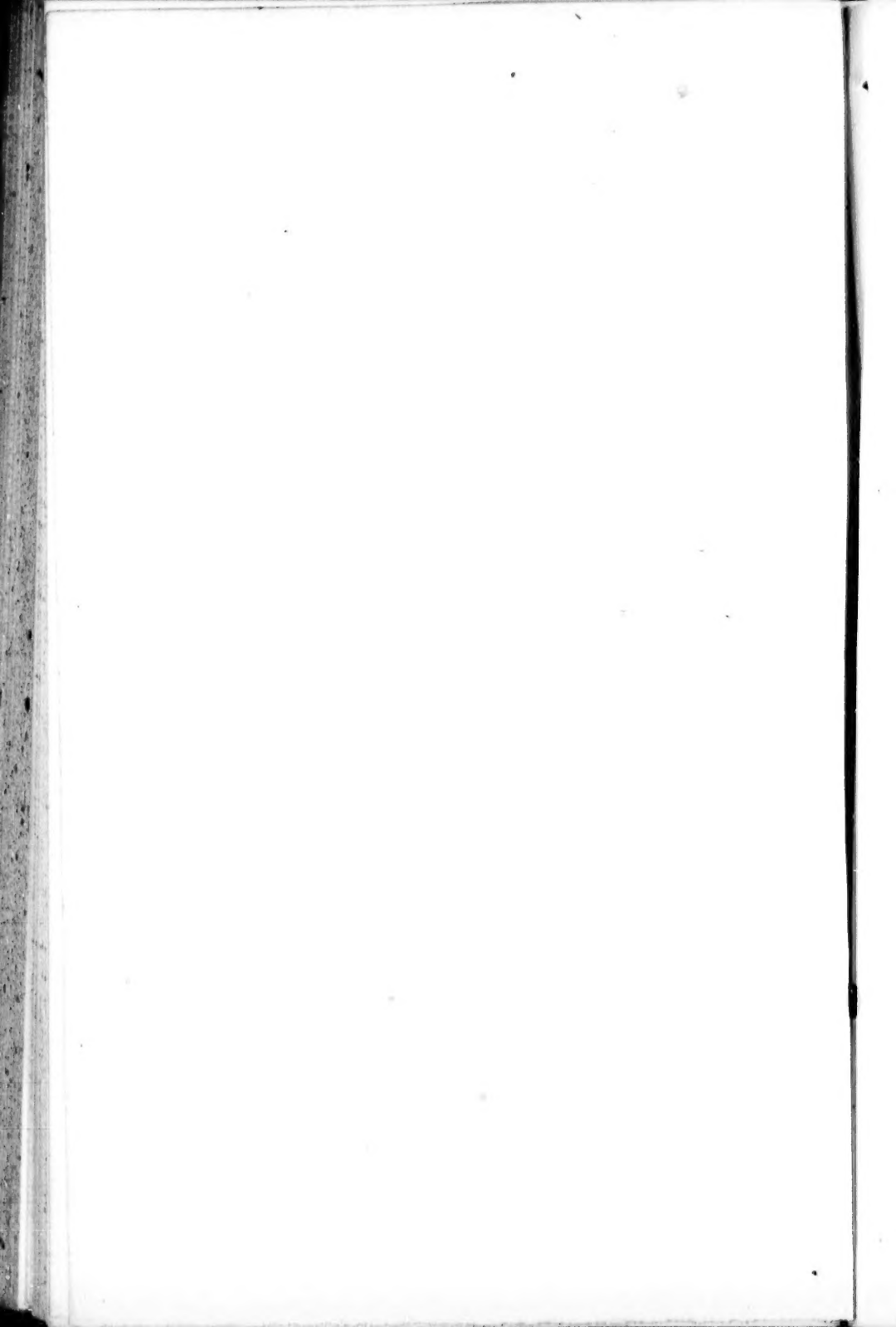
« Toute personne qui prend une terre sous le bénéfice de cette loi doit se rendre elle-même (les anciens soldats exceptés) au bureau des terres du gouvernement où elle se trouve située pour faire la déclaration qu'elle a résolu d'y aller s'établir, — les droits de la personne sur la terre commencent immédiatement après cette déclaration. — Il lui est donné un reçu des droits qu'elle paye avec indi-

cation du numéro et de la position de la terre (tout est minutieusement arpenté), et un délai de six mois lui est accordé pour s'y rendre et l'habiter. Cinq ans après, cette même personne est tenue de se présenter de nouveau et elle-même au bureau des terres, avec deux témoins, pour prouver qu'elle n'a cessé de cultiver et d'habiter cette terre depuis l'époque où elle en a fait la déclaration ; qu'elle y a construit une maison habitable, creusé un puits et mis dix acres en culture. Cette formalité accomplie, un titre de possession en règle est délivré par le chef du bureau des terres et signé par le président des États-Unis. Une absence de plus de 6 mois à n'importe quelle époque des cinq ans requis par la loi est considérée comme un fait entraînant la perte de tout droit sur la terre. Une terre de *homestead* ne peut être saisie pour aucune espèce de dette. En cas de mort avant l'expiration des cinq ans, les droits du défunt sur la terre sont transmis à sa veuve ou à ses héritiers. »

LOI DE *Pre-emption*.

« Chaque chef de famille ou chaque veuve ou tout homme âgé d'au moins 21 ans, citoyen des États-Unis, ou qui a fait serment de le devenir, peut obtenir 160 acres soit dans les limites, soit en dehors des limites d'un chemin de fer, en vertu de la loi *pre-emption*. Il suffit, pour cela, de commencer un travail quelconque (culture, construction, etc., sur la terre qu'on a choisie en s'assurant au préalable qu'elle est libre). Les droits datent de l'époque où ces premiers travaux sont exécutés, et, dans les trois mois qui les suivent, la personne est tenue de se rendre au bureau des terres faire sa déclaration. Il lui est délivré, sur le paiement de deux dollars, un reçu qu'elle devra rapporter 21 mois après, pour avoir le droit d'acheter la

terre à raison de 1 dollar et 25 cents pour les terres situées en dehors des limites, et 2 dollars 50 cents pour les terres dans les limites du chemin de fer. On n'est pas autorisé à substituer quelqu'un pour demeurer sur la terre et la garder, — la loi exige que ce soit un fait accompli personnellement. — La quantité des travaux à exécuter est la même que celle prescrite par le *Homestead*.



TABLE

	Pages
CHAPITRE I ^{er} . — En route pour Buenos-Ayres. — Les rouges et les blancs de Montevideo. — Le Pempero.	4
CHAPITRE II. — La législation américaine. — Pas d'argent dans la République Argentine. — Monts Caceros et Pavon.	23
CHAPITRE III. — Le champ des morts. — Les îles du Parana. — Le Rancho. — Le tambour des Pères Jésuites	34
CHAPITRE IV. — L'armée argentine. — Misères et cruautés. — Les ours de Berne. — Une belle dévote	51
CHAPITRE V. — En quoi ce livre peut être utile. — Départ pour l'Azul. — Une oreille coupée. — Les tribus du désert.	56
CHAPITRE VI. — La race blanche. — Un Français roi d'Araucanie et de Patagonie. — Existence du Campo. — La femme	81
CHAPITRE VII. — Mauvais temps. — Souvenirs de Patagonie. — Une séance de magie à l'Azul	94
CHAPITRE VIII. — La guerre entre le Paraguay et la République Argentine. — Le chien et le zaimo. — Une aventure d'écolier.	107
CHAPITRE IX. — Le curé de l'Azul et son sacristain. — La Piedra Movediza. — Les Gauchos et les paysans d'Europe	126

Sur les États-Unis et le Canada.

	Pages
CHAPITRE I ^{er} . — Les Français à New-York. — Vicissitudes de l'émigrant. — Société d'Alsace-Lorraine. — Les Français de Californie. .	145
CHAPITRE II. — Le bon et le mauvais des États-Unis. — Chauvinisme américain. — Assassinat du colonel Fiste.	158
CHAPITRE III. — Pourquoi Washington est une idole. — Les cafés borgnes du Broadnay	172
CHAPITRE IV. — Les femmes américaines. — L'opinion des marchands. — Nos excès	185
CHAPITRE V. — Le Canada et ses habitants. — Célibataires de contrebande. — Détails pour l'émigrant.	204
CHAPITRE VI. — Expression canadienne. — Le pavé de l'ours. — Une atmosphère de miracles. .	221
CHAPITRE VII. — Pourquoi j'écris ces lignes. — Une autre mythologie	242
ÉPILOGUE	262
LOIS UTILES AUX ÉMIGRANTS.	269

FIN DE LA TABLE.

Pages

es	
r-	
. 145	
du	
. 158	
es	
. 172	
es	
. 183	
es	
ni-	
. 204	
de	
. 221	
tre	
. 242	
. 262	
. 269	